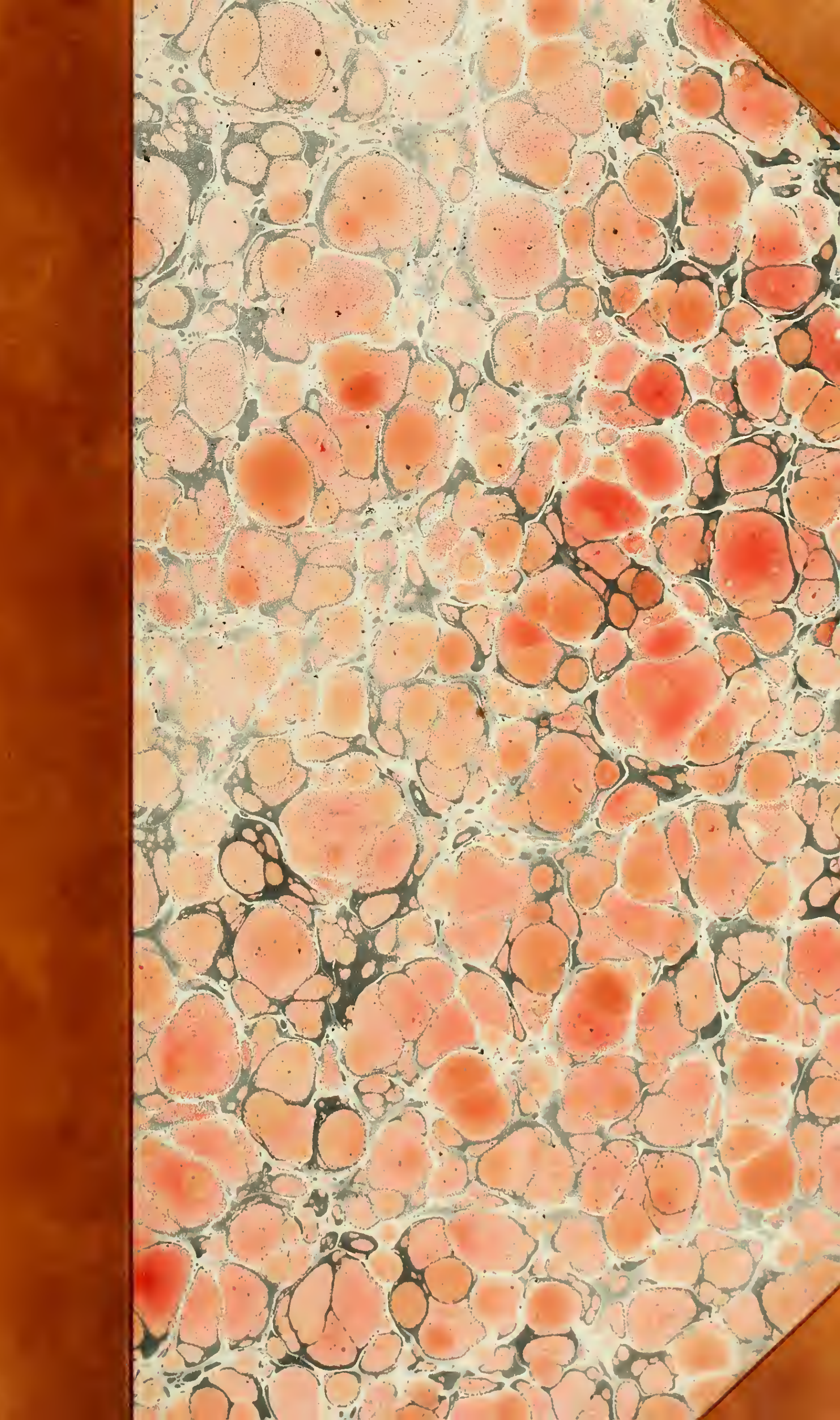
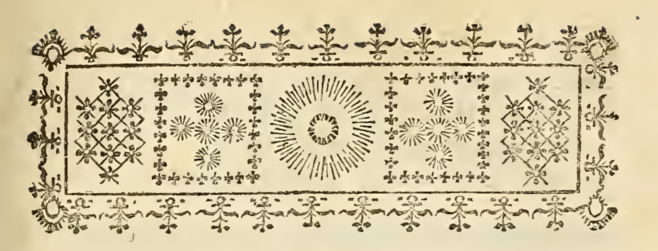




NOUVEAUX OPUSCULES.

ESSAI DE FABLES BELGIQUES.

PROLOGUE.

FABLE PREMIERE.

L'Imprimeur de ce Recueil, & l'Ami de l'Auteur, lequel s'eſt chargé d'en revoir les Épreuves.

QUOI! vous voulez, Monſieur le Correcteur,
Que j'imprime le tout! ... Il me reſte une crainte;
C'eſt que cela ne donne atteinte
A la tranquillité de votre ami l'Auteur.
On ſçait que les gens de finance
Ont du crédit, & n'aiment point les Vers
Où l'on ſemble, pour eux, manquer de déférence;
Je l'avouerai, j'en ſuis en tranſe,
Ils pourroient bien voir ceux-ci de travers —.
Allons donc, quel grand mal peut cauſer une Fable?

Entre-nous, cette crainte eſt folle, ſur ma foi;
Quand on eſt riche, & qu'on tient bonne table,
On a toujours les gros rieurs pour ſoi,
Et l'on rit le premier d'un Ouvrage ſemblable.

FABLE II.

Le Socle & la Statue.

OSES-TU t'égaler à moi,
Diſoit au Socle une fiere Statue;
J'éleve mon front dans la nue,
Et je poſe le pied ſur toi:
Encore, trop heureux qu'un jour je ne t'écrâſe. —
Plus de douceur & moins d'emphâſe;
Il te ſied bien de m'inſulter,
Être foible, injuſte & ſuperbe!
Si je ceſſois de te porter,
Je te verrois bientôt ſous l'herbe.

FABLE III.

Un Maſque du Faubourg Saint Antoine, & un Monſieur.

AVEC ton cheval de carton,
Range-toi, vilain Maſque. — Oh! oh! vilain vous-même. —
Inſolent! Range-toi, mais très-vîte, ſinon... —
Tout doux, mon beau Monſieur, quel que ſoit votre nom,

Cette dureté ſemble extrême ;
Le Peuple doit avoir du plaiſir à ſon tour :
Il ſe maſque, par an, trois fois, vers le Carême,
Et vous vous maſquez chaque jour.

FABLE IV.

Un Financier, ſon Valet-de-Chambre, & un Protégé.

UN jeune homme, Monſieur, vous apporte une Lettre.—
Qu'il attende. — Il eſt là dès la pointe du jour,
Et midi ſonne. — Eh bien! — Il ne veut la remettre
Qu'en mains propres-Qu'il entre.-Entrez.-MonſieurDanjour,
Monſieur, me charge de.... — Voyons donc la miſſive....
« Vous me feriez plaiſir »... Comment diable! elle eſt vive;
Il paroît vous aimer, lui qui n'aime que ſoi;
Il vante vos vertus. — Je crois être honnête-homme,
Monſieur, ſi vos bontés m'accordoient cet emploi,
Pour remplir mes devoirs, je prendrois ſur mon ſomme,
Et j'empêcherois bien qu'on ne volât le Roi. —
(*A part*).
Honnête-homme!... Le ſot!... Empêcher qu'on ne vole!...
(*Haut*).
Repaſſez.... Oh! Dumont, va conſigner ce drôle
A ma porte, & ſi bien qu'il ne rentre chez moi.



FABLE V.

Le Chiffre & le Zéro.

PAUVRE Zéro, cache ta honte,
Disoit un gros Chiffre orgueilleux;
Pourrois-tu faire seul un compte ?
Être nul, fuis loin de mes yeux. —
Je connois mon néant, graces à ton injure,
Répondit l'humble créature,
Et sçais bien que tu peux faire un compte sans moi :
Mais, que je plains, ton ignorance !
Apprends que, placé près de toi,
Je décuple ton existence.

Je crois la leçon d'importance;
La prenne qui voudra pour soi.

FABLE VI.

L'Œil-de-Bœuf, & la Galerie.

BON soir, ma belle Galerie. —
Ah ! bon soir, mon gros Œil-de-Bœuf. —
Sçais-tu quelque chose de neuf? —
Non, mais d'une Reine chérie
J'apperçois le bonheur accompagner les pas. —
Pour moi, je vois de brillans scélérats
Comblés des dons de la fortune;
D'honnêtes Citoyens qu'on ne regarde pas,
Et dont la plainte est toujours importune;
Mais il est tard, à demain, vers la brune.

FABLE VII.

Un Traitant & un Sauvage.

BARBARE ! il eſt donc vrai que tu manges des hommes !
Mortel atroce ! fuis, tu révoltes les ſens :—
Atroce !... ah ! moins que toi, ſans doute, nous le ſommes ;
Nous les dévorons morts, tu les ronges vivans.

FABLE VIII.

Un Nouveau débarqué à Paris, & un vieux Humoriſte.

AH ! Monſieur, je voudrois.... Mais je vous importune :
J'ignore tout, j'arrive, il ne faudroit qu'un mot.—
J'entends.... Eh bien ! ſois vil, & ſur-tout ſois un ſot ;
C'eſt le plus court chemin pour faire ici fortune.

FABLE IX.

Un Placet, & le Suppliant.

ON me l'avoit prédit, qu'on ne me liroit point,
Que tu perdrois encor les frais de ton voyage ;
Je dois en convenir ; toutefois, c'eſt dommage :
J'étois bien fait, touchant, & vrai dans chaque point.

Quel fruit de tes travaux ! — Ceſſe tes plaintes vaines,
Le Ciel vient m'inſpirer, ne nous rebutons pas :
Voyons l'ami du Peuple, allons-y de ce pas :
L'équitable TURGOT (1) terminera nos peines.

FABLE X.

La Mort, & une Mere gardant ſon Fils malade.

QUE ne puis-je aſſouvir ma rage ſanguinaire !
Je ſens redoubler ma fureur ;
Portons en tous lieux la miſere,
Le déſeſpoir, l'épouvante, l'horreur,
Et faiſons de ce globe un vaſte cimetiere....
Qu'entends-je !.. Un cri perçant me pénetre le cœur...
C'eſt celui d'une mere en proie à la douleur,
Son Fils ſuccombe & le jour l'abandonne.
Quoi ! Je m'attendrirois !.... Ce ſentiment m'étonne :
Quelle foibleſſe !... Entrons pour combler ſon malheur.
Mais avant de paroître, écoutons.... Je friſſonne. —
Monſieur GUILBERT (2), je n'ai confiance en perſonne
Qu'en vous, ſauvez mon Fils, il fait tout mon bonheur. —
GUILBERT !... Ah ! que ce nom m'inſpire de frayeur !
Il m'a de cent maiſons depuis peu repouſſée ;
Et pour ne pas encore être d'ici chaſſée,
Fuyons, allons plus loin répandre la terreur.

(1) *Il n'eut pas le temps de faire le bien.*

(2) *Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Médecin des Armées du Roi, qu'il ne faut pas confondre avec un autre* GUILBERT, *ſieur de Préval.*

ENVOI

A M. GUILBERT.

FRUITS de ton heureux caractere,
Tes nobles ſentimens, ta générοſité,
De tes utiles ſoins refuſent l'honoraire;
Tu nous rends notre Fils. (1) Du Pere & de la Mere
Reçois publiquement ce tribut mérité.
Nous avons, ſous la Fable, offert la verité,
C'étoit le ſeul moyen de ne pas te déplaire.

FABLE XI.

Le Bon-Sens, & le Bel-Eſprit.

PUISQUE pour un inſtant le haſard nous raſſemble,
Eſprit fort & ſubtil, voyons, cauſons enſemble.—
Je ne peux diſpoſer d'un moment aujourd'hui,
Et ſuis même attendu chez la Marquiſe d'Amble,
Où nous devons d'abord diſſerter ſur l'ennui
Que le Bon-Sens apporte avec ſoi dans le monde.—

(1) *Notre bonheur dura peu. Il eſt mort ſix mois après ſa guériſon, à l'âge de 24 ans, emportant les regrets de ſa Famille, & de beaucoup d'honnêtes gens qui rendoient juſtice à ſes mœurs & à ſes connoiſſances étendues, pour ſon âge. C'étoit le ſeul qui nous reſtoit de quatre Enfans.*

Bravo.— J'y veux prouver que cet Être divin,
L'Être éternel, de tout le principe & la fin,
(Sur qui le fol eſpoir du vil Peuple ſe fonde,)
N'eſt rien autre que l'air, le feu, la terre, l'onde,
Le ciel, le temps, l'eſpace, ou la Nature enfin;—
Braviſſimo.... C'eſt-là ta doctrine profonde?
Ah! qu'en abſurdités le Bel-Eſprit abonde!
Il confond l'univers avec ſon Créateur:
Remonte au premier Homme, & nomme ſon Auteur?—
La Nature. — Faut-il qu'ainſi tout ſe confonde!
L'imagination errante & vagabonde
Prend l'effet pour la cauſe & l'œuvre pour la main;
Serviteur: à tromper le pauvre genre-humain,
Pour moi je n'entrevois qu'un funeſte avantage,
Et j'aime cent fois mieux, comme l'a dit un Sage,
Le ſimple Sens-Commun qu'un Eſprit auſſi fin,
Lorſque l'on voit en faire un ſi mauvais uſage.

FABLE XII.

Imitée de l'Allemand, de Mr. GOTTOLD-EPHRAÏM LESSING, d'après la Traduction de Mr. D'ANTELMY.

Un Loup, un Berger & ſon Chien.

J'APPRENDS, avec chagrin, qu'un mal contagieux
A fait périr tes Brebis les plus cheres.—
Je ſuis touché des ſoins officieux,
Qui marquent un bon cœur, ſenſible à mes miſeres.—

Tu crois un Loup!... Il pleure, le vaurien;
Parce que ton désastre est la cause du sien.

FABLE XIII.

Lise & Damon se promenant, quelques jours après leurs noces, sur les bords de la mer, qu'ils voyoient pour la premiere fois.

L'HYMEN, aimable & jeune Lise,
Le tendre Hymen qui comble tous mes vœux,
A mes douces loix t'a soumise,
Et des mortels me rend le plus heureux :
Va, ne redoute point tes chaînes,
Je chérirai toujours mes nœuds,
Et nous partagerons nos plaisirs & nos peines.—
Quelle crainte pourroit s'emparer de mon cœur?
Je t'aime, cher Damon, &, de cet esclavage,
Je fais aussi ma gloire & mon bonheur...
Mais déjà de la Mer j'apperçois le rivage.—
Ah Lise!... quel spectacle étonne mes esprits!...
Nul objet ne borne ma vue :
Quel immense horison! Quelle vaste étendue!
Quels feux brillans & réfléchis
Le Soleil jette encore en se plongeant dans l'onde!
Quelle tranquillité profonde!...
Ce superbe Tableau, qui m'enchante les yeux,
Suspend les ressorts de mon Être;
Je me sens élever en contemplant les Cieux;
Mon âme s'aggrandit & reconnoît son Maître.
Quoi! l'œil du jour se ferme, & l'air est obscurci!

Le Vent siffle, l'Onde murmure,
L'éclair part; cherchons vîte une retraite sûre,
Au creux du rocher que voici.
Courons. . . . Enfin nous sommes à l'abri,
Et nous pourrons braver l'orage.—
Je tremble, cher Damon. — Rien n'est à craindre ici,
Ma Lise; & nous irons à ce prochain Village,
Lorsque le temps sera tout-à-fait éclairci.
Rassure-toi. . . . Quel horrible nuage,
Semble du Ciel annoncer le courroux!
Il approche, s'entr'ouvre, creve;
La foudre éclate, & redouble ses coups;
L'Onde, à l'instant unie, en montagnes s'éleve;
Ses flots précipités roulent jusques vers nous:
Ah! que vois-je? un vaisseau battu par la tempête
Demande du secours, & le demande en vain;
Le tourbillon contre un écueil le jette,
Le brise, & l'engloutit soudain.
Mais l'astre de la nuit perce & dissipe l'ombre,
Le vent s'appaise, & l'air devient serein;
Sortons de cet asyle sombre,
Et gagnons le hameau voisin.

De ton cœur vertueux le calme est la peinture,
L'orage est le tableau de toute âme en fureur;
Le vice produit seul les tourmentes du cœur;
Ah, Lise! conservons notre innocence pure;
Quelque brillans que soient les dons de la Nature,
L'égalité de l'âme, & sur-tout la douceur,
Seront toujours la plus belle parure.

FABLE XIV.

Un Jeune Gentilhomme, & un vieux Courtisan.

Avec ton antique vertu,
Ta probité, ton sçavoir même,
De bonne-foi, jeune homme, penses-tu
Réussir à Paris, en suivant ce systême ?—
Je le croyois.— Ton erreur est extrême;
Apprends que la vertu, la science, l'honneur,
Que tout cela n'est que pur radotage :
Qu'il faut, ici, pour goûter le bonheur,
Bon estomac & mauvais cœur,
Force impudence, & sur-tout équipage.

FABLE XV.

Un Maltôtier, & son ancien ami.

Ah ! te voilà ? J'en suis ravi,
Sois le bien arrivé : comment va ta petite ?
C'est une fille de mérite,
Au moins. — C'est vrai, chacun la recherche à l'envi.
Mais il n'est point ici question d'elle,
Et je viens tout exprès, pour un Commis fidele,
Qu'il faut protéger, mon ami ;
C'est un sujet plein d'esprit & de zele,
Et qui toujours a bien servi.

Il eſt, depuis dix ans, à pied, dans l'ambulance :
C'eſt par trop long ; d'ailleurs je le crois ton parent,
Et digne certes qu'on l'avance ;
Car on ne peut avoir plus de talent.
Tiens, ſur la pointe d'une épingle,
Il fabrique un Procès-verbal,
Témoin celui qu'il fit chez le vieux de la Cingle,
Le même jour qu'il nous donnoit un Bal :
Il paya, par ma foi l'amende,
Pour du tabac de contrebande,
Qu'entre-nous, ton ſuppôt avoit mis dans un coin
De la maiſon de ce bon homme.
Parbleu ! je veux que l'on m'aſſomme,
Si quelqu'autre pouſſe plus loin
L'intelligence : en outre, il eſt dur comme un diable:
Inſolent, & des coups n'ayant aucune peur ;
C'eſt pour la Ferme un ſujet admirable :
Je te le recommande ; il peut te faire honneur.—
Je t'en ſçais gré, l'ami : c'eſt être trop aimable ;
Allons, c'eſt juſte ; il ſera Directeur.

FABLE XVI.

L'Aveugle & ſon Bâton.

JE veux cheminer ſeul : malgré ton bon ſervice,
Ta coupe droite, unie, & ta ſolidité,
Tu me déplaîs, va-t-en. — O céleſte bonté !
Viens détourner ſes pas des bords du précipice.

FABLE XVII.

Imitée de l'Anglois, de KIDGELL.

L'Homme de Cour & le Diamant.

PRÉCIEUX ornement, dont la vive ſplendeur
Sur l'eſprit des mortels montre tant de puiſſance ;
Sçais-tu bien qu'avec toi j'ai de la reſſemblance ?...
Nous devons au poli ce brillant ſéducteur,
Qui par-tout nous attire un regard ſi flateur. —
J'en conviens ; mais avec la différence
Que ce poli, qui fait ma tranſparence,
Et porte le grand jour juſqu'au fond de mon cœur ;
Cache du tien, ſous cet éclat trompeur,
La petiteſſe, l'arrogance,
La fourbe, la ſombre vengeance,
L'ingratitude & la noirceur.

Méfiez-vous ſouvent de trop belle apparence.

ENVOI.

O Vous, dont l'eſprit vaſte & brillant à la fois,
Se réunit à la grandeur de l'âme,
Aimable, généreux, & docte MAILLEBOIS (1) !
Au feu de vos regards, je ranime ma flamme.

(1) *Lieutenant-général des Armées du Roi, Chevalier de ſes Ordres, de l'Académie des Sciences, &c. &c.*

Sans vos bontés, ma Muſe alloit être aux abois :
J'irai, guidé par vous, au Temple de Mémoire,
Et nos Guerriers, un jour, en marchant ſous vos loix,
Retrouveront les ſentiers de la Gloire.

FABLE XVIII.

Un Hôtel ſuperbe, & un Parvenu.

JE ne le ſçais que trop ; je ſuis digne d'un Roi ;
L'Etranger même admire ma richeſſe :
Mais (il faut bien que je te le confeſſe)
Un objet me dépare. — Eh ! quel eſt il donc ? — Toi.

FABLE XIX.

Un Financier, ſon Médecin & une Sang-ſue.

J'ÉPROUVE un mal bien extraordinaire,
Docteur ; un même inſtant me voit rire aux éclats,
Et devenir d'un ſombre atrabilaire :
Je ſens, de plus, que chaque pas
Ébranle mon cerveau, me met enfin ſi bas,
Que je redoute la lumiere.—
Allons vîte, Monſieur, une Sang-ſue au bras,
A la tempe, à la jugulaire,
Et nous vous tirerons d'affaire.—
Vous vous trompez, l'ami; ce n'eſt point là le cas,
D'une Sang-ſue, apprenez ce myſtere :
Sur l'épiderme d'un Confrere,
Notre morſure ne prend pas.

FABLE XX.

Le Plaisir, la Peine, & un Philosophe.

TE verrai-je obstinée à me suivre sans cesse,
Et troubler mes plus doux momens ?—
Ton injuste plainte me blesse ;
Va, c'est le remords seul qui cause tes tourmens.—
Elle a raison : mais pour vaincre leur rage,
Il est un moyen sûr, dont *Zénon* t'instruira ;
Écoute, & retiens cet adage :
Recherche la Vertu, la Peine te fuira.

FABLE XXI.

Un Procureur & son Clerc.

CASSÉ par un travail opiniâtre & rude,
Vieux d'ailleurs, sans enfans, j'ai besoin de repos ;
Vous êtes jeune, instruit, dispos,
Puis, je vous aime, & veux vous céder mon Étude
Presque pour rien, pour trente-mille francs. —
C'est bien cher. — Non parbleu ; car, depuis soixante-ans,
Nous avons, par un soin extrême,
Mon grand-pere, mon oncle & moi,
Découvert cent moyens pour éluder la loi,
Dans le texte de la loi même,
Et traîner les procès, par notre heureux systême,
Un demi-siecle & plus, le tout de bonne-foi :

Voilà certainement la ſcience ſuprême
De notre état ; tenez, prenez ce manuſcrit,
Vous y verrez bien encor d'autres choſes ;—
Ceci change de ton ; j'y conſens, tout eſt dit :
Mais que ce ſoient, entre nous, lettres cloſes (1).

De vive voix ou par écrit,
Plaide donc, ſi tu veux, ou plutôt ſi tu l'ôſes.

FABLE XXII.

Une Veuve de Financier, un Chirurgien, & ſon Eleve.

IL n'eſt donc plus !... non, je n'en reviens point,
Ce cher mari !... j'en doute encore ;
Eh quoi ! Monſieur, avec tant d'embonpoint,
Peſant trois-cents ! la voix dure & ſonore,

(1) *Cette Fable eſt fondée ſur une Anecdote réelle, & le manuſcrit, dont il eſt ici queſtion, eſt tombé par haſard entre les mains d'un Magiſtrat ſupérieur, qui le jeta bien vîte au feu. Je tiens ce fait de la bouche d'un homme inſtruit & digne de foi, que j'ai rencontré dans le cabinet d'un Juge intègre ; d'un Citoyen patriote ; d'un Savant aimable, de M. de P. . . . . . enfin, Lieutenant-Général du Préſidial de R...., membre de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, Auteur de la Vie du Chancelier de l'Hôpital, &c. &c.*

Nombrant

Nombrant ſi vîte, & ſur le bout des doigts,
Mourir ſubitement à trente ans moins ſix mois !....
Voyez ſi par hazard ce n'eſt point léthargie ;
Examinez, vérifiez le fait :
Vous êtes docte en chirurgie,
N'épargnez rien ; ou, ſi c'en étoit fait,
Il faut l'ouvrir & voir ſa maladie,
Pour en ſauver un autre en un ſemblable cas.
Je vais me retirer : ainſi ne perdez pas
Une minute, je vous prie.—
Madame, dans l'inſtant, vous ſerez obéie.....
Allons, viens, *Pézenas*, il faut nous dépêcher ;
On m'attendra ce ſoir pour accoucher
Une fille jeune & jolie
Qu'entretient, depuis peu, ce Fermier Général
Notre voiſin, que j'aime à la folie ;
Car en toute ſottiſe, il n'a point ſon égal.
Oh ! quelle eſt ſage la fortune !....
Tourne un peu ce cadavre... à droite... bon ainſi...
Vois donc comme il avoit la peau grenée & brune.
Prends l'inſtrument ; commence par ici :
Ouvre... fort bien... d'abord découvre la poitrine.
Tout ceci me paroît très-ſain.—
Cadédis, régardez dè l'un & l'autré ſein
Couler ſutilément uné liquur citrine.—
C'eſt de l'humeur grondeuſe... Allons, voyons plus bas...
Voici, ma foi, de tous les eſtomacs,
Le plus grand qu'on ait vu de Paris à la Chine,
Et de tous points le mieux conſtitué :
Il faut qu'une cauſe inconnue
A nos anciens, l'ait ſourdement tué.—

Sandis, si rien né mé troublé la vue,
J'apperçois un corps étranger;
Il résiste au scalpel... Ah! Monsiou, quel prodige!...
De quatré jours jé né pourrai manger,
Et déjà tout mon sang sé fige:
D'uné lamé dé fer, son cuur est encroûté.—
Ce n'est pas une rareté,
Dans son état sur-tout; je te le jure;
A la cinquieme ou sixieme ouverture,
Tu seras convaincu de cette vérité.
Pour l'honneur de l'Humanité,
Il faut toujours cacher telle aventure,
Et c'est un des secrets de notre Faculté.
Un seul sentiment de bonté
Qui lui sera venu, contre nature,
Et qui n'a pu sortir de sa croûte trop dure,
En l'étouffant, l'a sans doute emporté:
Pareil accident, je t'assûre,
Doit, parmi ces Messieurs, être peu redouté.

FABLE XXIII,

Imitée de l'Anglois, du Docteur *Percival.*

Un jeune Seigneur vivant dans ses Terres, & un vieux Philosophe, son Voisin & son Ami.

J'ai peine à croire encor que de l'huile jetée
Pendant les bourasques de mer,
Puisse jamais du flot amer
Calmer la fureur irritée.

Le fait, mon bon Voiſin, me paroît important ;
Je voudrois bien en voir l'expérience.
Le vent ſouffle avec violence ;
J'avois épié cet inſtant :
Nous voici près du grand étang ;
Saiſiſſons cette circonſtance ;
J'ai fait porter de l'huile en abondance ;
Et nous pouvons nous mettre à l'œuvre ſur le champ.—
Je vous ſçais gré de votre impatience. . . .
Picard, prend la nacelle, & gagne l'autre bord,
(*Au Maître*).
Dépêche-toi. . . . . Le vent devient plus fort ;
Pour l'épreuve, c'eſt à merveille. . . .
Holà, Picard, c'eſt aſſez loin ;
Fixe-toi là. . . très-bien. . . mais il faut avoir ſoin
De verſer doucement l'une & l'autre bouteille,
Et de ce côté-ci, pour nous faire mieux voir
De l'opération l'effet & le pouvoir.
Allons, tu peux répandre l'huile. . . .
(*Au Maître*).
Bon. . . . . Voyez-vous comme elle file ;
S'étend, & couvre, à l'entour du bateau,
Une grande ſurface d'eau ?—
Ah! mon Ami! . . . déjà, je la vois appaiſée :
Quel prodige étonnant! eh! par quelle raiſon ?....—
A comprendre elle eſt bien aiſée ;
C'eſt que, (comme le dit *Pierzon*,
Dans ſa note, article naufrage),
Le vent alors, malgré ſon tourbillon,
Et ſes efforts pour s'ouvrir un paſſage,

Gliſſant ſur la liqueur abandonnée aux flots,
Ne peut les ſoulever, & les rend au repos.
Ainſi...— J'entends.... La choſe eſt admirable !—
Oui, mon cher Comte, &, de plus, applicable
Aux orages affreux d'un cœur trop agité;
Verſez-y des vertus l'onction ſecourable,
Il jouira bientôt de la tranquillité.

ENVOI

Au Docteur Benjamin Franklin.

TOI ! dont la ſuave éloquence
Produit mêmes effets, à nos regards ſurpris,
Et, par ſa puiſſante influence,
Enchaîne, perſuade & calme les eſprits,
Accepte ce tribut de ma reconnoiſſance (1).
Sur le vaiſſeau public de treize Etats unis,
O Franklin! digne choix de leur haute prudence!
Pour leur bonheur, au gouvernail admis,
Tu diriges ſa courſe en bravant la tempête;
Va, la gloire t'attend, &, de tes ennemis,
Ton cœur, ton âme & tes ſçavans écrits
Ont même déjà fait la ſuperbe conquête.

---

(1) Il avoit eu la bonté de me faire préſent de ſes Ouvrages. Cette Fable eſt de 1777.



FABLE XXIV.

Un vieux Gouverneur retiré aux champs, & son ancien Éleve.

MON cher Eleve ! quel bonheur !
Je vous revois ! je viens exprès de mon Village,
Rendre grâces d'un don qui flatte bien mon cœur ;
Qu'à vos vertus il rende hommage !
Car c'est sur lui qu'en rejaillit l'honneur.
Quoi ! si borné par la fortune,
Me faire cette pension !
Quoi ! mille francs ! la chose est peu commune,
Et doit causer de l'admiration.
Mais je crains que ce trait, digne de l'ancien âge,
Ne porte aucun disciple à l'imitation :
Si l'on jette l'argent, c'est pour un autre usage.
Victime de l'oppression,
Isolé dans un hermitage,
Et n'ayant plus, de vous, nouvelle ni message,
Je m'écriai cent fois, avec émotion :
« Quoi ! peut-il avoir le courage
» De me laisser à l'abandon !
» Lui ! lui ! que j'aime tant ! qui promettoit un sage !....
» Peut-être n'est-il pas dans la position
» De faire le moindre avantage ».......
Ah ! je vous demande pardon,
D'avoir, à votre cœur, fait cet injuste outrage. —
J'aurois voulu pouvoir vous offrir d'avantage,

Et plutôt, mais mon Pere eſt mort, & ruiné,
Et le chagrin fit périr mon aîné;
Je reſte ſeul, n'ayant pour tout partage,
Qu'un fonds valant cent-mille écus,
Que mon Oncle défunt me laiſſe en héritage :
Dans ce temps faſtueux c'eſt peu de revenus,
Sur-tout, quand on s'eſt vu naître dans l'opulence.
J'ai rempli mon devoir, brave homme, & rien de plus;
Vivez heureux, cent ans, & gardez le ſilence :
Adieu, je ne veux pas d'autre reconnoiſſance.
Lorſque de vos pareils les principes ſont bons,
Nos âmes, tôt ou tard, du mal ſont détrompées;
Si j'eus quelques erreurs, elles ſont diſſipées,
Grâce à vos premieres leçons (1).

ENVOI

A Mr. de V——n,

Aujourd'hui Mr. de L——y, &c.

EN vous préſentant cette Fable,
Qui, malgré ſon air incroyable,
Eſt un fait, une vérité,
Ne penſez pas, au moins, que la cupidité

---

(1) *L'aventure rapportée ici eſt réellement arrivée, & au pied de la lettre. Ce fait, que j'expoſe, ſans le moindre embelliſſement, je le tiens d'un témoin oculaire & digne de toute croyance. Que ne puis-je le nommer, ainſi que les acteurs de cette ſcène touchante, & peut être unique !*

Me faſſe, à mon égard, rien prévoir de ſemblable :
Mais je connois la ſenſibilité
De votre cœur, & le crois fort capable
De ce rare trait d'équité,
Pour tout autre que vous, ſans doute inimitable ;
Au reſte, j'en appelle à la poſtérité.

FABLE XXV.

Pluſieurs Gens de travail, & un Homme de génie retiré dans un Village, au bord d'une Forêt.

REGARDE ce dormeur, aſſis près de ſa porte ;
Viendra-t-il nous aider à lever ces fardeaux ?—
Tais-toi ; c'eſt un ſavant : il penſe.— Eh ! que m'importe ?...
Il penſe !... il rêve, & voit tranquillement nos maux.
Je ſuis bien las : comment tranſporter, à nous quatre,
Cet arbre, le plus gros de toute la forêt ?
A peine ſeulement avons-nous pu l'abattre.—
Oui certes, je rêve, oui, mais pour ton intérêt.
Viens, prends chez moi ce cric, ce treuil, & cette chaîne ;
Je vais t'en démontrer le ſecourable effet....
En quelques tours de main l'arrangement eſt fait ;
La poutre énorme roule, &, s'enlevant ſans peine,
Elle eſt bientôt en place. Alors, l'homme ſi las,
Admire les travaux de l'humaine induſtrie ;
Comprend, quoiqu'étonné, que l'effort du génie
Peut ſurpaſſer lui ſeul les forces de cent bras.

Si donc quelqu'autre avoit pareille rêverie,
Reſpecte ſon repos, & ne le blâme pas.

B iv

ENVOI

A Meſſieurs PERRIER, Freres, &c.

QUAND, par foîs, vous rêvez, c'eſt en ſemblable cas.

FABLE XXVI.

Un Commis aux Aides, & une bonne Femme du Peuple.

OH ! la Femme... tu vas bien vîte ?...
Arrête donc ; viens ici dans l'inſtant :
Que portes-tu ? ... Je veux en faire la viſite.—
C'eſt du vin vieux, qu'un Monſieur bienfaiſant
M'a donné pour mon pauvre enfant,
Qui, faute de ſecours, périt de la poitrine ;
J'en perdis cinq de même, & Dieu m'en laiſſe autant,
Sans mari, qui mourut aux travaux d'une mine.—
Ah !... c'eſt du vin.... c'eſt bon.... je jugeois à ta mine
Auſſi, que tu fraudois : je t'y trouve à préſent.
D'abord, je le confiſque, & ſerez à l'amende,
Tous deux.— Mais ce n'eſt point du vin de contrebande ;
Il a payé les droits, & puis, c'eſt un préſent,
Monſieur, d'un ſeul flacon, pour un agoniſant
Que ce confortatif pourroit rendre à la vie :
Ce procédé, je penſe, eſt ſans égal,
C'eſt vraiment une tyrannie.
Vous voulez donc qu'il meure!—Ah ! voyez le grand mal !...
Je crois encor que tu raiſonnes :
Tiens, je ne voudrois pas, pour ſauver cent perſonnes,
Manquer de faire un tel procès-verbal.

FABLE XXVII.

Les grands Charlatans.

ACCOUREZ, malheureux humains,
Nous vous apportons la lumiere,
Disoient des Charlatans aux chefs des vieux Germains;
Mettez, de vos états, les rênes dans nos mains;
Croyez en notre savoir faire,
Et le bonheur fixera vos destins.
On les crut: mais bientôt la pauvre République
Vit, en de tristes jours, changer ses jours sereins.

Il est des Charlatans encore en politique;
Gardez-vous-en, crédules Souverains.

FABLE XXVIII.

Deux Amis causant, assez haut, assis contre un arbre du Luxembourg, & un Inconnu qui sommeilloit fort près d'eux.

TU n'entends rien en politique,
Mais rien, ce qui s'appelle rien;
Ce que tu crois un mal est souvent un grand bien:
Pour pouvoir raisonner sur la chose publique,
Il faudroit un cerveau mieux monté que le tien.
Par exemple, tu dis que les gens de Finance
Ont causé, de tout temps, les malheurs de la France;
Or cet avis n'est pas le mien;

Je pense qu'au contraire ils en sont le soutien.—
Le soutien !... ciel !... miséricorde !....
N'aurois-je point mal entendu ?....
Ce seroit donc comme la corde
Qui vraiment soutient le pendu (1).

FABLE XXIX (2).

Un Capitaine de Vaisseau Marchand, se désolant sur le bord de la mer, après son naufrage, & un préposé à la conservation des Droits de Bris, *accompagné de plusieurs Gardes.*

O Ciel! dans ce triste naufrage,
Entends mes vœux ! tu vois mon déplorable sort ;
Eh quoi ! je suis sauvé seul de mon équipage....
Hélas! après le plus heureux voyage,
Ainsi périr en touchant presqu'au port !
Quelle fatalité !.... par bonheur, l'onde amere
Ne peut avarier toute ma cargaison :
Tâchons de rappeller ici notre raison,
Et voir à nous tirer d'affaire ;
Les regrets sont hors de saison,

(1) Ce trait est connu, & on le donne même à l'un de nos Princes.

(2) Cette Fable étoit dans mon porte-feuille depuis 1769, & je l'ai faite sur les bords de la mer même, près de Rochefort.

Il faut agir... allons au plus prochain Village....
Mais que vois-je paroître auprès de ce rocher?—
Que fais-tu là ſur ce rivage?
Parle, réponds, & que viens-tu chercher?—
Du ſecours, en payant, pour conſerver le reſte
De mes effets, & ce vaiſſeau briſé
Qui m'appartient.... de mon deſtin funeſte
Prenez pitié, Monſieur; la colere céleſte
A, ſur moi ſeul, tous ſes traits épuiſé.—
(*A part*).
(Je ſens que, malgré moi, ſon malheur m'intéreſſe,)
(*Haut*).
Qui t'appartient, dis-tu?... ta propriété ceſſe
Dès ce moment, par notre *Droit de Bris* (1).

---

(1) *Ouvrez le* MANUEL LEXIQUE *de l'Abbé* PRÉVOT, *page* 146 *du* 1er. *vol. col.* 2e. *de l'édition de* 1755. *Chez Didot*, AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI, *article* BRIS, *& vous y trouverez:* « LE DROIT DE BRIS, *qu'on fait remonter juſ-* » *qu'aux anciens Gaulois, qui l'avoient établi ſur leurs* » *côtes, parce qu'ils traitoient d'ennemis tous les Etran-* » *gers, conſiſtoit à s'attribuer la propriété de tous les* » *vaiſſeaux, qui venoient ſe* BRISER *ſur les bancs &* » *& les rochers d'une côte. Quoique barbare, il ſubſiſte* » *encore dans quelques endroits de France & d'Angle-* » *terre* ».

On ôſe croire que ce Droit affreux n'exiſte plus en France, quoique l'on aſſûre qu'il n'en eſt pas moins en vigueur chez quelques Puiſſances maritimes de l'Europe. On me promet, au ſurplus, de me donner une notice de beaucoup d'autres Droits auſſi inhumains que ridi-

N'es-tu pas étranger ?— Oui, mais je ſuis un homme :
Né, de plus, chez un peuple ami de ce pays.—
N'importe.... trop heureux encor qu'on ne t'aſſomme.—

---

cules, & qui ſont preſque tous dans leur premiere force. Voilà donc ce beau ſiecle de philoſophie, d'humanité & de raiſon! &c.

Au moment où je finiſſois cette triſte note, je reçois, de la part d'un Homme inſtruit & vrai, qui demeure dans un Port de mer, une Lettre plus triſte encore, en date du 18 Décembre 1769, laquelle, entr'autres Anecdotes humiliantes pour l'Humanité, renfermoit celle qui ſuit, & qui a un rapport ſenſible à cette Fable. « Oui, » mon cher Belge, oui, toutes ces choſes ſe paſſent » en Europe & de nos jours; il n'y a pas plus de 15 » ans, que, ſur les côtes de......... tout un pays » de.....lieues d'étendue, pour ſe procurer des échouemens où il pût enlever du butin, après avoir maſſolé tout l'équipage, faiſoit pendant la nuit, ſurtout dans les endroits peu élevés au-deſſus du niveau » de la mer, promener des lanternes ſur des ânes, dont » les pieds étoient liés de façon qu'ils imitoient la » marche d'un vaiſſeau, ce qui trompoit ſouvent les » navires, & les portoit contre terre par ce piége infernal, &c.... Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas eu des » compagnies de voleurs, d'aſſaſſins? Sans doute; » mais on peut s'en garantir, ſe défendre: mais que » tout un pays, une ſuite de peuplades commette ce » crime inouï, je n'en reviens point. Les Pirates d'Afrique qui infeſtent nos mers, à la honte des Princes » Chrétiens, les Forbans, les Ecumeurs, nous attaquent » du moins à force ouverte. On m'a encore aſſuré,

C'eſt mon premier naufrage, & j'ignorois ce Droit....
Grand Dieu!... quel Droit!... en ce temps de lumiere!
Même en Europe! hélas! où fuir! en quel endroit
De cette malheureuſe terre,
Trouver un cœur ſenſible, droit,
Et de l'Humanité le ſacré caractere!

ENVOI

A M. le Comte de Chaſtenet-Puyſégur, Enſeigne de Vaiſſeaux du Roi, &c.

O Vous! ſi jeune encor (1)! dont les mâles vertus,
Le courage, la force, & la conſtance rare

» *qu'un chef de bureau d'un certain gouvernement,* » *(vers 1757,) donnoit des avis du départ & des routes des plus riches vaiſſeaux Marchands de ſa Nation, aux Corſaires de Tunis & de Salé, avec leſquels il partageoit leurs priſes. La plume tombe des mains en rapportant de ſemblables faits. Tirez le rideau ſur ces crimes, que ni vous ni moi ne pouvons empêcher. Reprenez, mon cher Belge, votre ancienne gaieté, votre flûte, votre claveſſin; oubliez les nouvelles injuſtices que vous venez d'eſſuyer à Rocheſort, & ſur-tout retournez en Flandres, votre heureuſe Patrie, où je ſuis ſûr que l'on vous reverra avec plaiſir. Adieu, &c.* ».

(1) A 26 ans. On lui a confié, en 1777, le Commandement du Lougre *l'Eſpiegle*, pour aller, de conſerve, avec M. le Chevalier de *Borda*, rectifier, ſur les cartes, la poſition des Canaries, des Côtes d'Afrique, & meſurer le Pic de Ténériffe, &c.

De s'appliquer au bien, dans ces temps corrompus,
Ont fait, par vos amis, furnommer *le Barbare*, (1)
Recevez ces trop foibles traits
De ma jufte reconnoiffance ;
Aux vôtres, à leur bienfaifance,
Je dois tout, & mon cœur ne l'oubliera jamais.
Ne ceffez point d'être *Mouffe* (2), *Aftronome*,
Et les vents & les flots reconnoîtront vos loix ;
Si mon préfage eft jufte, (il le fut quelquefois),
En vous bientôt l'on verra le grand-homme.

FABLE XXX.

Un Vieux rufé Brocanteur de Tableaux, & deux prétendus connoiffeurs.

VOYEZ, Meffieurs, voyez : voilà du beau,
De l'excellent, d'Italie & de Flandre.—
Voyons.... combien vendrez-vous ce Tableau ?....
(*A part*).
Écoute, Préfident, c'eft vraiment Aléxandre

(1) Ce *Barbare* eft bien doux, quoique Marin, & poffède beaucoup de talens, non moins agréables qu'utiles.

(2) Ce font les expreffions de M. *de Borda*, qui, en 1775, rendant compte de fes premieres obfervations vers les Canaries, a mandé qu'il étoit aidé par un Garde-Marine, (M. de Chaftenet) qui prenoit des *Ris* comme un *Mouffe*, & calculoit comme un *Aftronome*. Il a été auffi, en 1776, avec M. de Verdun, dans les mers du Nord, jufqu'en Iflande, &c.

Au Granite (1).— Où l'on trouve un marbre précieux? —
Eh! oui... regarde donc.... d'un coup de cimeterre,
Ce Romain (2) va couper un jeune Turc en deux.—
Je pense comme toi; le choc est furieux:
Mais, cher Baron, ce cadre aux artistes doit plaire;
La forme en est sublime, & m'enchante les yeux.—
Voyez, Messieurs, voyez: tout est délicieux.
Ce chef-d'œuvre vient d'Angleterre,
Il est de Praxitele, & j'en veux cent Louis:
Le cadre vaut moitié de cette somme.—
Allons, soit: qu'on le porte au grand Hôtel de Rome;
Mon Secrétaire en comptera ce prix.

Il en valoit tout au plus cinq ou six:
Par la seule bordure, on estime ainsi l'homme.

---

(1) On écrit *Granit*, que cet Interlocuteur confond avec le *Granique*, Fleuve, &c.

(2) J'ai entendu tout ceci, presque mot-à-mot, en m'arrêtant par hazard, chez un Marchand de Tableaux & d'Estampes, &c.



FABLE XXXI.

Un petit Prince d'Europe, & un grand Voyageur.

TU reviens de l'Egypte?— Oui, Monſeigneur.— Eh bien!
Ce fertile Pays, berceau de la Science,
Sans doute offre toujours cette magnificence,
Que nous vante ſi fort tout Voyageur ancien?—
Non, Monſeigneur.— Pourquoi?— C'eſt que *le tien, le mien*,
Sont au grand Turc; qu'enfin, à la rigueur du terme,
L'homme y perdit propriété,
Liberté,
Sûreté,
(Les ſeuls liens de la ſociété;)
Et qu'au nom du Bacha, des Juifs tiennent la Ferme (1).

(1) *Ce trait eſt connu; on l'attribue au célèbre Thévenot.*



FABLE XXXII.

Les Poules couveuſes.

DANS un ancien Caſtel, flanqué de pluſieurs tours,
Deux jeunes Poules, haut-huppées,
Sous un toît, en cachette, & loin des baſſes-cours,
A couver leurs œufs occupées,
Matin & ſoir caquetoient tous les jours,
Pour les trouver plus courts.
Le temps ne finit point, s'écria la plus jeune,
Nous le paſſons bien triſtement,
Sans compter le pénible jeûne
Que nous tenons ici trop rigoureuſement :
Encor, ſi nous avions près de nous quelque graine,
Il couleroit moins difficilement ;
Mais il faut la chercher vers la grange prochaine,
Et ſe remplir promptement le jabot,
Pour revenir au nid plutôt.
Je n'y tiens plus ; ma foi, j'irai tantôt m'ébattre,
A mon aiſe, au grand air. — Je vous le dis, ma ſœur,
Répondit l'autre avec douceur ;
Une conſtance opiniâtre
Peut ſeule conduire au bonheur ;
Vos œufs ont beſoin de chaleur.
Si vous les négligez, ils ne pourront éclorre :
Prenez donc patience huit ou neuf jours encore,
Vous éviterez ce malheur.
On en plaiſante : on part, on becquette la terre ;
On ſe roule au Soleil, on va voir la commere,

On revient un inſtant, puis on ſort de nouveau ;
Le temps enfin arrive, & tout eſt à vau-l'eau:
De Pouſſins point. Lorſque de la ſeconde
La perſévérance féconde,
(Principe de tous les ſuccès)
La fait jouir d'un eſſaim de Poulets.

Que de talens ainſi ne vont pas à leur terme,
Pour les avoir laiſſé refroidir dans le germe !

ENVOI

A Madame Greuze.

PEINTRE-POËTE, hier, votre cher Époux,
En dînant, eſquiſſa les traits de cette Fable ;
A qui donc puis-je mieux qu'à vous
En faire hommage, à vous, ſa moitié toute aimable ?

Fin des Fables.



IMITATION

DE LA PRIERE (1)

Que les Juifs d'Avignon & de Bordeaux, résidents à Paris, ont chantée en Hébreu, le 11 Juin 1775, jour du Sacre du Roi Louis XVI.

MOTEUR de l'univers ! ô toi ! qui, dans la main,
Tiens les jours, le salut des Princes de la terre ;
Toi ! qui dispenses seul le pouvoir souverain,
Daigne écouter notre ardente Priere !
Tu préservas de ses fiers ennemis,
David, jadis notre Roi, notre Pere ;
Conserve également notre jeune LOUIS,
Et rends son regne aussi long que prospere.
Rois des Rois ! suprême Être, immuable, éternel !
Détourne de ses pas les augures sinistres ;
Éclaire les travaux des Sages, ses Ministres,
Qu'a choisis son cœur paternel.
Viens y verser ta divine influence,
Fixe, dans ses États, avec la douce paix,

(1) *Les Vers Hébreux sont de M. Bernard de Vallabreughe, interprète du Roi pour les Langues Orientales, &c.*

Les mœurs, les beaux arts, l'abondance :
Veille fur fes nombreux fujets,
Et dirige fa bienfaifance.
O trois fois Saint ! de ta Puiffance
Quel mortel ignore les traits !
L'Onde, à ta voix, remonte vers fa fource ;
L'Océan en fureur fe calme & fuit fes bords ;
Nous t'implorons ! vois nos maux, nos efforts,
Dieu d'Ifraël, notre unique reffource !
Tu peux tout : ton nom feul fait treffaillir les morts.
Entends nos humbles vœux pour l'augufte Famille,
Le bonheur & l'efpoir du Citoyen Français ;
Et que l'éclat dont elle brille,
Dure au-delà de nos fouhaits.

FRAGMENT

D'une Lettre à M. M........, Seigneur d'Hourges, près de Joncheries, route de Reims.

ASYLE des vertus, de l'efprit & des grâces,
Lieux où fe font fixés la bonne-foi, l'honneur,
Douce retraite du bonheur,
Hourges ! dans tes bofquets j'oublierai mes difgrâces :
Je te reverrai quelque jour,
Agréable manoir, dont l'enceinte, peu vafte,
Renferme, fans bruit & fans fafte,
Des plaifirs purs, inconnus à la Cour.

Là, ſans ennui, ſans regret, & ſans peine,
On voit trop tôt finir le jour ;
On lit, on penſe, on mange, on chante, on ſe promene
Dans les beaux vallons d'alentour,
Et, plus ſouvent, ſur la route qui mene
A cet antique & fortuné ſejour,
Où fut Sacré LOUIS, notre eſpoir, notre amour.
Mais bientôt le ſoir y ramene
De nouveaux plaiſirs à ſon tour.
On joue, on danſe, on rit, on boit, puis on raiſonne,
(Oh ! ſans parler mal de perſonne ;)
Et l'on dort, d'un ſeul trait, certain de leur retour.
Là, tout reſpire la décence,
La gaité, la candeur, l'aiſance ;
On n'y voit point de malheureux :
Et les ſerviteurs même ont de la prévenance,
Tant l'exemple eſt puiſſant ſur eux.
Auſſi, le Payſan n'y craint point la miſere ;
Et devenu laborieux,
Par les leçons, les ſoins officieux
De leur Seigneur, leur ami, leur bon Pere ;
Sans ceſſe, pour ſes jours, il implore les cieux.
Hourges ! riant Village, où s'adreſſent mes vœux,
Certes, je te peindrai, lorſque d'une main sûre
Je pourrai prendre mon pinceau,
Et quand l'art des *Guilbert*, ſecondant la nature,
Aura fortifié ma vue & mon cerveau.
Alors, d'une aimable famille,
Je tracerai les fideles portraits.
Que n'y puis-je appliquer l'eſprit dont elle brille,
Tous mes tableaux ſeroient parfaits !

A MADEMOISELLE, M........, &c.

A Hourges.

Vous ignoriez ſans doute, aimable & jeune Annette,
Combien ce jour heureux pour mon âme eſt flatteur.
C'eſt la Sainte Cécile; & de plus, votre fête.
Vous aurez de ſa voix le charme ſéducteur,
Et vous avez déjà ſon eſprit enchanteur;
Pour hommage, à vos pieds, j'apporte ma muſette;
Pour tribut, mes leçons (1), & pour bouquet, mon cœur.

(1) *J'avois l'honneur de lui donner alors quelques avis ſur la Muſique.*

POUR LE PORTRAIT

D'une jeune & jolie Perſonne.

A FIXER tant d'appas,
Le danger eſt extrême;
C'eſt Vénus elle-même,
Sous les traits de Pallas.



IMITATION.

D'un fragment de Lucilius (1).

QU'EST-CE que la Vertu ?... C'eſt l'ordre, l'équité,
Raiſon, force, grandeur, conſtance, humanité ;
La vertu nous enſeigne & l'honnête & l'utile,
Et nous fait abhorrer toute démarche vile.
A nos vaſtes projets elle préſente un frein ;
Et, montrant le vrai but du pouvoir ſouverain,
Elle indique le faux des brillantes chimeres,
Qui n'ont jamais ſeduit que des âmes vulgaires.
C'eſt elle qui tranſmet à l'homme courageux
Le droit de s'oppoſer au ſcélérat heureux,
Se fut-il élevé juſques au rang ſuprême :
C'eſt elle qui nous porte, en leur malheur extrême,
A ſecourir les bons, leur prodiguer nos ſoins,
A leur ſauver ſur-tout la honte des beſoins.
Le vertueux, enfin, dévoue à la patrie
Sa fortune, ſon bras, & ſa gloire, & ſa vie ;
A ſes amis, aux ſiens, il ſe livre en entier,
Et ſon propre bonheur le touche le dernier.

(1) *Primores populi arripuit, populumque tributim.*
HORAT. 2. Serm. 1.

Voyez Vell. Paterc. ſur cet illuſtre Poëte, dont la Nièce fut Mere du grand Pompée, &c.

ENVOI.

CETTE antique Vertu, de nos jours rebutée,
Malheureuse souvent, mais toujours respectée,
Et qui seule devroit environner les Rois,
Dans ton cœur, MALESHERBE, a recouvré ses droits.

RÉFLEXIONS SUR L'HOMME,

D'après une lecture des Nuits d'Young.

ETONNANT composé de force, de foiblesse,
De vices, de vertus, de hauteur, de bassesse;
Que l'homme est pour lui-même un mystère profond!
Son âme est un dedale, un abîme sans fond.
Son esprit croit saisir tous les êtres possibles,
Et de tous les effets les causes invisibles;
Et bientôt s'élevant au vaste sein des airs,
Il mesure l'espace & sonde l'univers:
Il prétend tout connoître, & s'ignore lui-même.
Vanité déplorable! aveuglement extrême!
Il indique la route aux globes lumineux;
Il instruit les humains, & ne sçait être heureux.
Bisarre, inconséquent, capricieux, étrange,
L'homme veut, ne veut plus, & puis encore il change;
La contradiction habite dans son cœur:
Il se rend malheureux en cherchant le bonheur.
Il forme cent projets pour le jour qui va suivre,
Et cette nuit, peut-être, il cessera de vivre.
Plein d'orgueil & d'espoir, il compte sur demain.
Insensé! régles-tu la marche du destin?

Le moment qui va naître eſt derriere un nuage ;
On ne peut l'entrevoir ſeulement qu'au paſſage :
Chaque inſtant ſucceſſif ſe couvre d'un rideau ,
Celui même ou j'ecris peut m'ouvrir le tombeau.
Pour le temps que le ciel, du moins, t'accorde encore ,
Si tu veux diſſiper l'ennui qui te dévore ,
Occupe-toi, ſois juſte , & ſur-tout citoyen ;
Sois vertueux enfin , voilà le ſeul vrai bien.

L'HYMEN ET L'AMOUR,

DIALOGUE

A l'occaſion du Mariage de M. le Vicomte de Bérenger, &c. avec Mlle. le Gendre de Villemorien, &c. célébré à Paris, le 14 *Décembre* 1773.

L'HYMEN.

Ou vas-tu donc ainſi tout ſeul, Amour,
Avec l'air du plus grand myſtere ?

L'AMOUR.

Et toi-même, dis-moi, mon frere,
Où tu cours ſi matin....... A peine fait-il jour.

L'HYMEN.

La rencontre eſt heureuſe.

L'AMOUR.

Il eſt bien vrai qu'enſemble
On nous trouve aſſez rarement.

L'HYMEN.

C'eſt ta faute.

L'AMOUR.

Eh ! quoi, ce me ſemble,
Tu veux déjà gronder : ſerviteur.

L'HYMEN.

Un moment ;
Ecoute-moi, ſatisfais mon envie.
Je voudrois ſçavoir ton projet.

L'AMOUR.

Soit : mais, à ton tour, je t'en prie,
Tu me feras part du ſujet,
Qui peut réveiller ta pareſſe.

L'HYMEN.

Le voici.

L'AMOUR.

Sois bref, le temps preſſe.

L'HYMEN.

Je viens de ſoumettre à mes loix,
Une jeune Beauté dont j'ai fixé le choix ;
L'eſprit, les talens & les graces,
Voilà ſes moindres ornemens :
La Sageſſe toujours accompagne ſes traces,
Et la douce gaité forme ſes agrémens.

L'AMOUR.

A ce portrait, je reconnois Thémire ;
Mais à quoi ſert l'eſprit, ſi l'Amour ne l'inſpire ?
Eh ! que ſont les talens, ſi je ne ſuis leur but ?

Tout me doit un hommage, en m'offrant ſon tribut,
Et l'univers eſt mon Empire.

L'HYMEN.

Oui, c'eſt Thémire ..... & ſon vainqueur
Eſt digne d'elle & de ſon cœur.
Parmi les demi-Dieux il compte des ancêtres ;
Il réunit à la valeur,
Le patriotiſme, l'honneur,
Le tendre attachement pour ſes auguſtes maîtres,
L'affabilité, la candeur,
Et conſerve, au milieu d'un ſéjour impoſteur,
La droiture des mœurs champêtres.

L'AMOUR.

C'eſt mon héros .... & c'eſt pour lui,
Pour tous deux, qu'à l'inſtant j'arrive de Cythére.

L'HYMEN.

Eh! bien, en leur faveur, mon frere,
Raccommodons-nous aujourd'hui.

L'AMOUR.

J'y conſens ... Que des Cieux la bénigne influence
Rempliſſe à jamais leur eſpoir!
Adieu, je vais chercher les Plaiſirs, l'Abondance,
Pour célébrer la fête de ce ſoir.

L'HYMEN.

Et moi j'y conduirai le Bonheur, la Conſtance,
Touche dans cette main .... à tantôt .... au revoir.



IMITATION

D'un Fragment d'Ennius (1).

LE grand homme d'Etat n'exifte point pour foi;
Le bonheur de l'Empire eft fa premiere loi.
Il doit au bien public ce noble facrifice ;
Telle eft fa deftinée, il faut qu'il la rempliffe.
A l'épreuve de l'or, du plaifir, du malheur,
Il ne voit que les Cieux, la patrie & l'honneur.
A l'éloge, à l'intrigue, au vice inacceffible,
Ferme dans fes projets, aux clameurs infenfible ;
S'il fe trompe, il l'avoue ; homme, il peut s'égarer :
Mais fa tête & fon cœur fçavent tout réparer.
Il fçait franchir alors tout obftacle à fes ordres ;
Il punit, il fait plus, il prévient les défordres.
Vigilant, fobre, chafte, integre, ftudieux,
Il cherche, il temporife, & voit tout par fes yeux.
Pour de vils protégés, le rang ou la fortune,
Chaque jour, vainement, l'affiége ou l'importune,
Il détourne loin d'eux fes bienfaifans regards,
Pour féconder les champs, le commerce & les arts :
Sur les moindres objets il jette un œil propice ;
Au dernier citoyen il fait rendre juftice.

---

(1) *Poeta fublimis ; non Homerus alter, fed primus Homerus apud Latinos.* St. JÉRÔME.

Ce Poëte célèbre naquit à Rudié, Ville du Royaume de Naples, près de Tarente, vers l'an de Rome 410.

Inſtruit & pénétré de la Religion,
(Sans prétendre jamais forcer l'opinion)
Il remplit ſon devoir, &, ſe montrant au temple,
De toutes les vertus il ſçait donner l'exemple.
Miniſtre digne enfin d'un ſage Potentat,
Il ſe dévoue entier au repos de l'Etat.

ENVOI A UN AMI.

CE Fragment, dont je n'ôſe à TURGOT faire hommage,
Eſt un tableau fidele où l'on voit ſon image.

A MADAME DURANTI, &c.

POSSÉDER, à la fois, l'eſprit & la bonté;
Conſerver (à Paris) la franchiſe Belgique;
Réunir la douceur avec la fermeté;
N'employer, au beſoin, pour toute politique,
Qu'un coup-d'œil éloquent, un ſilence énergique;
Allier la raiſon à la vivacité;
Accueillir les talens, mais fuir l'homme cauſtique;
Recevoir, d'amis vrais, un cercle ſympathique,
Avec nobleſſe, aiſance & cordialité;
Cacher à tous regards ſa généroſité,
Que l'indigence honnête ôſe rendre publique;
Reſpecter ſon époux, chérir un fils unique,
(Qui de tant de vertus a, ſans doute, hérité);
Voilà par un Wallon, Poëte véridique,
Votre portrait en buſte, & nullement flatté.

SUR UN PORTRAIT.

LE voilà, c'eſt *Robert Ainſlie* (1);
C'eſt ſon œil, ſon air, ſa douceur:
Sicard (2) eut même la magie
D'en montrer la bonté de cœur.

A MADAME LA MARQUISE DE.....

VOUS voulez qu'en huit vers je rende tous vos traits!
Cent ne ſuffiroient point, pour en faire l'ébauche;
Oui, le diable en perſonne (il n'eſt pourtant pas gauche)
Seroit dans l'embarras, en voyant tant d'attraits.
Quel feu! que de talens, & de goût ſans apprêts!
D'agrémens ſi nombreux l'âme comme enchantée,
Suſpend tous les reſſorts d'une timide main;
Il faut, pour réuſſir, un pinceau plus qu'humain;
Ah! ſans doute un mortel ne peut ſaiſir Protée.

(1) *Chevalier Anglois, l'un des plus aimables & des plus inſtruits de la Grande-Bretagne; aujourd'hui Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople, &c.*

(2) *Excellent Peintre en miniature; on le nomme également* Sicardi.



A MADAME LA DUCHESSE DE.....

Sur ſa Convaleſcence.

LES Dieux enfin vous rendent à nos pleurs,
Le calme ſuccède à l'orage :
Des jours heureux & ſans nuage
Vont ſuivre des jours de douleurs.
Telle au vent du ſud expoſée,
Une fleur, perdant ſon éclat,
D'une bienfaiſante roſée
Reçoit la vie & l'incarnat.
Tel, de vos maux, calmant la violence,
Le Dieu dont on chérit les traits,
Des aſtres ennemis détournant l'influence,
Vous rend le jour & vos attraits.

Vivez, adorable Eugénie,
Vous dont les grâces, le génie,
Egalent les talens flatteurs :
Sans ſoins, ſans crainte, ſans envie,
Coulez tranquillement la vie,
Entre l'amitié, les neuf ſœurs,
Et la douce Philoſophie.
Jouiſſez d'un ſort plein d'appas ;
Epargnez-nous de ſi vives alarmes ;
Que vingt luſtres remplis de charmes,
Vous faſſent braver le trépas.

O ſouvenir cruel ! vous penchiez vers la tombe ;
Le monſtre deſtructeur lançoit ſon dard affreux :
Ah ! que ſur moi plutôt ce coup retombe ,
M'écriai-je ſoudain, en invoquant les Cieux.

J'immolai , toutefois , une jeune Colombe ;
Le ſacrifice plut aux Dieux :
Mais , ſi vous rempliſſez mes vœux ,
Vous devez à Vénus offrir une hécatombe.

VERS

A l'occaſion du Feſtin donné à M. le Duc de Briſſac , par l'Hôtel de Ville de Paris, le jour de ſa Réception au Gouvernement de cette Capitale.

UN triomphe eſt moins beau que cette illuſtre fête ,
Les Chevaliers François en conſacrent le jour ;
L'honneur les réunit , BRISSAC eſt à leur tête :
Il en eſt l'ornement , le modele & l'amour.



A ÉGLÉ.

JEUNE & charmante Eglé, j'avois eu le deſſein
(J'en fais l'aveu) de peindre votre image ;
De vos traits déjà même on voyoit l'aſſemblage ,
Cet air intéreſſant & fin,
Ce regard vif, ce maintien noble & ſage,
Ce doux ſourire.... enfin c'étoit votre portrait.
Tout, juſqu'à votre heureux & rare caractere,
Votre eſprit cultivé, perçoit dans chaque trait:
J'allois vous l'envoyer comme un tribut ſincere,
Lorſque l'Amour, en vrai furet,
M'enleva ce tableau, croyant y voir ſa mere.

INPROMPTU

A l'occaſion d'un Portrait manqué.

POUR avoir la reſſemblance
De SOUBISE, trait pour trait,
Qu'on peigne la Bienfaiſance,
Et l'on aura ſon portrait.



RÉPONSE A UN FAT.

COMMENT donc Monſieur de SARTINE,
Ne connoiſſant flux ni reflux,
Peut-il conduire la Marine ? —
Il fait, comme fit Lucullus,
Qui, s'inſtruiſant, prit l'Arménie.
On fait tout avec des vertus,
De la conſtance & du génie.

IMITATION DE L'ITALIEN, DU CHEVALIER ZAPPI.

In quella eta, &c.

DANS cet âge heureux, innocent,
Où le plaiſir eſt ſans nuage,
Je folâtrois au pâturage
Avec un chevreau bondiſſant :
Je vis Cloris, qu'elle étoit belle !
Que d'éclat ! mon œil enchanté
Crut voir dans la jeune mortelle
Les traits d'une divinité.

Aimable Cloris, je t'adore,
(A ſes genoux lui dis-je un jour)
Mon cœur te dit ce qu'il ignore,
Il n'a jamais connu l'amour.

Va, reprit-elle d'un air tendre,
En me donnant un doux baiser,
Bel enfant, crains de t'exposer
Aux piéges que ce Dieu peut tendre.

Toutefois Lycas à Cloris
Sçut bientôt inspirer sa flamme;
Et je porte encor dans mon âme
Le trait cruel que je chéris!
Ingrate! j'ai grandi; je t'aime,
Et tu te ris de mes amours:
Vois mon malheur, il est extrême;
Ton baiser m'enflamme toujours.

SONNET,

Pour servir de pendant à celui de Scarron.

LE TEMPS, ce destructeur, même de ses ouvrages,
Est moins terrible encor que les cruels humains;
Par-tout, que d'attentats! d'injustices! d'outrages!
Le Globe entier gémit des forfaits de leurs mains.

Vois ces Hébreux, ces Grecs, ces Parthes, ces Romains;
Leurs exploits, si vantés, sont d'affreux brigandages:
Frémis au seul aspect des monstres inhumains,
Qui, dans le nouveau monde, ont porté les ravages.

Voilà l'effet de l'or & de l'ambition;
Mais l'œil instruit prévoit de chaque nation
Les grands évènemens, les progrès, & le terme.

Tout doit périr: les uns, par leur propre fureur;
Les autres, par les flots, par le fer du vainqueur;
Et nous, hélas! & nous!... par MM. DE LA FERME.

MADRIGAL.

POUR s'amufer, les Dieux un jour
Dirent entre eux : formons la plus belle âme
Qui fe foit vue au terreftre féjour,
Et nous la donnerons à la plus belle femme.
Bon! leur dit Jupiter, ce projet eft rempli,
Et pour l'achever feul, je fus affez habile.
Mais... tenez.... la voilà. . vers cet heureux afyle,
Dans Hourge (1).—Eh c'eft vraiment la charmante BELLI!

INPROMPTU,

Sur un vieux Aga dépofé.

CET homme n'a rien fait; il promettoit fi bien!—
Rien fait!... Il fit grand mal : cela n'eft-il donc rien ?

(1) *Entre Fifmes & Rheims. Voyez la page 36.*



BOUQUET

Pour une jolie Enfant de dix ans, qui le présenta à la Princesse de ..... le jour de la Fête de Saint Louis.

APRÈS les Moissonneurs du champ de la Louange ;
J'ai glané ces vers innocens ;
Mais il est si fécond, que, malgré leurs talens,
J'ai pu cueillir ce Bouquet que j'arrange
Sans art & comme je le sens.
Le cri du cœur, dit-on, est préférable
Aux douces vapeurs de l'encens.
O Louise illustre, adorable !
Je vous aime, voilà mon tribut mérité :
Tous les matins je répete une Fable ;
Mais aujourd'hui c'est une vérité.

REGRETS DES CITOYENS.

MALESHERBES, par sa retraite,
Nous afflige tous aujourd'hui ;
Sçait-il combien on le regrette ?
Mais étions-nous dignes de lui ?



ESQUISSE D'UN PORTRAIT.

ORNEMENT de nos jours & de l'Humanité,
Charmante Desjardins ! (1) plus mon âme t'obſerve,
Pour te peindre avec vérité,
Plus je ſens ma témérité ;
Quel mortel tentera le Portrait de Minerve !
Vertus, Grâces, Talens, Eſprit, Douceur, Bonté,
Raiſon, Grandeur, Force, Courage,
Voilà ton fortuné partage
Avec cette Divinité :
Je crains bien d'être auſſi taxé de vanité,
Et de vouloir, en te rendant hommage,
Partager, à mon tour, ton immortalité.

(1) *A Reims.*

MADRIGAL.

DANS un cercle nombreux, un diſcoureur hardi
Soutenoit que bon cœur, eſprit doux, & belle âme
Ne ſe rencontroient point dans une belle Femme ;
Il n'avoit donc pas vu l'aimable Sicardi (1).

(1) *Femme d'un de mes Amis, célèbre Peintre en miniature. Voyez la note (2), page 46.*

ÉPITRE

A M. de M. . .

Non loin d'Hourges, séjour favorisé des Cieux ;
Doux asyle, où j'attends qu'un destin moins contraire
Me rende à mes goûts studieux,
Mon cher Miron, vers un bois solitaire ;
(Sur le chemin de Reims, vis-à-vis des Vassieux,)
Notre promenade ordinaire,
Qui chaque instant présente aux yeux ;
Mille tableaux variés, curieux,
Je rêvois, hier matin, dans un moment austere ;
Je l'avouerai... ma foi... je rêvois creux ;
Car c'étoit au moyen de pouvoir rendre heureux ;
Les tristes habitans du globe sublunaire :
Si les Peuples, hélas! que presse la misere ;
(Et certes ils sont bien nombreux)
Avoient des chefs humains, justes, grands, généreux ;
L'infortune bientôt fuiroit loin de la terre.
Mais je m'écarte, ami, du but de mon affaire ;
Et j'y reviens, en traçant de mon mieux
Le récit que je voulois faire.
M'étant donc, pour rêver, enfoncé dans le bois ;
J'apperçus une humble voiture,
Que trainailloient trois chevaux aux abois,
Et que couvroit un drap surmonté de verdure.
Elle arrête, on descend (ils étoient dix au moins
Chacun enfin, selon ses goûts & ses besoins,

Prend la route du bois pour y trouver de l'ombre;
Les Coursiers dételés broutent l'herbe du bord :
Comme j'étois dans l'endroit le plus sombre,
On ne m'entrevit pas d'abord.
Tranquillement appuyé contre un hêtre,
Je contemplois cette scène champêtre :
Les uns, couchés près d'un ruisseau,
Puisoient l'onde fraîche & limpide,
Et les autres, d'un geste avide,
Du bissac tiroient leur chanteau.
Je jouissois de ce tableau,
Lorsqu'une voix foible & timide,
Se fit entendre près de moi.....
Ma chere enfant, ton pere a perdu son emploi
Pour n'avoir pas voulu souscrire à l'injustice,
Dit-elle, & le chagrin à fini ses malheurs;
Prenons courage, alors le ciel propice
Viendra fortifier nos cœurs,
Et nous rendra ses premieres faveurs.....
Par ce discours, mon âme émue,
De ce côté soudain, me fait jeter la vue;
Cette mere, éloignée au plus de quatre pas,
Fort simplement, mais décemment vétue,
Prenoit un très-frugal repas,
Avec sa fille intéressante;
Une pâleur morne & touchante
Ne pouvoit cacher leurs appas.
Je ne les avois point seulement vu descendre.....
Personne ici ne viendra nous troubler,
Poursuit-elle; tu sçais combien mon cœur est tendre,
Et c'est pour toi que tu me vois trembler.

Eh quoi ! ſi jeune encor, chere enfant ! à ton âge,
A douze ans, éprouver tant de maux à la fois !
Mais la vertu nous reſte, ainſi que le courage,
Et nous vivrons du travail de nos doigts.
Je me ſouviens qu'à Paris autrefois
Une belle & pieuſe dame,
Qui n'a pas encore trente ans,
Par bienfaiſance & pure grandeur d'âme,
Prodiguant ſes rares talens,
M'a rendue un jour à la vie.
Des pauvres honteux & ſouffrans,
Elle eſt le médecin, & la mere, & l'amie.
A ces objets d'utilité,
Elle unit les arts agréables;
Sous ſes doigts pleins d'agilité,
Sa harpe & ſon clavier rendent des ſons aimables :
Sa voix peut émouvoir l'inſenſibilité.
De plus, elle ſçait joindre à la ſévérité,
De ſes devoirs ſacrés & reſpectables,
Cette douce amabilité
Qui la fait tant chérir, même des moins traitables.
Époux, Enfans, Amis, ce qui l'approche enfin,
Tout voit en elle un Être tout divin.
Nous la verrons, ma fille, & ſes ſoins ſecourables
Nous rendront la tranquillité ;
J'ai ſon adreſſe, elle loge à côté
De l'Hôtel des Conſuls.... Mais, ma fille, on attele,
Partons.— Ah ! Madame, c'eſt elle....
Je vous en prie, attendez un moment....
C'eſt l'aimable Duparc.... C'eſt elle aſſurément.—
Monſieur a donc vu ce prodige ?...
Oui, Madame, oui certes, lui dis-je,

J'eus cent fois ce rare bonheur,
Et ce portrait eſt gravé dans mon cœur.

Voilà, mon cher Miron, ma véritable hiſtoire,
Sans doute, racontée un peu trop longuement;
Je n'y mets point d'eſprit, ſuffit du ſentiment:
Et c'eſt par cela ſeul que vous devez me croire.

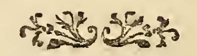
SUR UN BAISER,

Imitation de l'Anglois.

POUR un baiſer ravi ſur tes lèvres de roſes,
Ah! Belinde, pourquoi marquer tant de courroux!
Du calice des fleurs nouvellement écloſes,
Ainſi l'abeille enleve un ſuc preſqu'auſſi doux.

Par ce tendre larcin, l'abeille ſe conſerve,
Sans altérer l'éclat ni le parfum des fleurs.
Belinde! ceſſe donc ta cruelle réſerve;
Le temps ſeul peut ternir tes brillantes couleurs.

Le vrai bonheur exiſte, il eſt dans la nature;
Ce n'eſt que de ton cœur que je veux le tenir:
L'Amour vit de ſon feu; mais, pour ſe ſoutenir,
Encore lui faut-il un peu de nourriture.



POUR LE PORTRAIT

Du Docteur BENJAMIN FRANKLIN.

HONNEUR du nouveau monde & de l'Humanité,
Ce Sage aimable & vrai les guide & les eclaire ;
Comme un autre Mentor, il cache à l'œil vulgaire,
Sous les traits d'un mortel, une divinité.

INSCRIPTION

Que Madame Greuze a mise sur une urne de porcelaine, où elle garde les restes d'un bouquet de Roses, que M. Franklin lui a donné, en Juin 1777.

ROSES ! charmantes fleurs ! un beau jour vous a lui ;
Quand le Solon du nouvel hémisphere,
Pour orner mes cheveux, vous ravit à la terre !
Ah ! si votre éclat est terni,
Cette urne, au moins, vous conserve en poussiere.
Je ne périrai pas plus que vous toute entiere ;
On devient, par ses dons, immortel comme lui.



MADRIGAL.

LES Étrangers ont tort de dénigrer la France ;
De cent faux préjugés leur esprit est imbu :
Si le parfait bonheur naît de la tempérance,
Que nous serons heureux! grâce aux gens de Finance ;
Puisqu'ils nous font payer un droit sur *le trop bu !*

EPIGRAMME

TRADUITE DE L'HEBREU,

De R. Moses Ben Mordechai Sacuta, *Rabbin à Venise, au milieu du dix septieme siecle. On y a publié son Recueil de Vers hébraïques & rimés, en* 1742.

SI l'on eut eu des Médecins,
Quand, de la Loi, Moïse a rapporté les Tables,
Ce grand Législateur, pour punir les coupables,
Les eut remis entre leurs mains.



L'OMBRE D'UN MÉDECIN, *ET LE VIEUX CARON.*

DIALOGUE *IMITÉ DU GREC.*

TIENS, prends, ne me fais plus attendre :
Au lieu d'un ſeul denier, compte, en voilà bien dix.—
Partons ; mais je ne veux rien prendre :
Car tous nos bienfaiteurs paſſent ici *gratis*.

MADRIGAL, *TIRÉ DU HOLLANDOIS.*

LES Français, dit un grand génie,
Deſcendent tous du bon JAPHET ;
Si l'on ne peut nier ce fait,
C'eſt donc du JAPHET D'ARMÉNIE.



COUPLETS

Pour la Convaleſcence de M. le Prince DE MARSAN.

Sur l'Air du Vaudeville *du Sorcier.*

QUE la plus brillante harmonie
Succède à nos triſtes clameurs !
Des LORRAINES l'heureux Génie
Vient enfin d'eſſuyer nos pleurs.
MARSAN renaît, quelle alégreſſe !
Oublions nos maux dans l'inſtant :
  Chantons tant, tant, tant, tant,
Qu'à nos plaiſirs tout s'intéreſſe,
Et nous ſeconde en répétant :
    Vive MARSAN,
    Vive MARSAN !

La MORT, comptant ſur ſa victoire,
Préparoit ſes traits meurtriers ;
Ah plutôt ! qu'aux champs de la Gloire
Il meure, couvert de lauriers !
Mais il renaît, quelle alégreſſe !
Oublions nos maux dans l'inſtant :
  Chantons, tánt, tant, tant, tant, &c.

Le Dieu qui, du ſein du carnage,
A Bergen l'a tiré vainqueur,
Repouſſant de nouveau ſa rage,
Nous le rend pour notre bonheur.

Nous le voyons, quelle alégresse !
Oublions nos maux dans l'instant :
Chantons, tant, tant, tant, tant, &c.

Du cœur de vos Gens l'interprète
Est le Chansonnier du Canton;
Il eût voulu que sa Musette
Eût pu prendre un sublime ton :
Mais le vrai simple qui l'inspire
Vaut mieux qu'un mensonge brillant :
Chantons tant, tant, tant, tant, &c.
Qu'à tout Paris nous fassions dire
Avec nous sur un ton bruyant :
Vive MARSAN,
Vive MARSAN !

En Février 1765.

LES TENTATIONS D'UN PROCUREUR.

POT-POURRI,

Pour la Fête de M. C....... &c.

AIR : *Des Folies d'Espagne.*

NE parlons plus du bon vieux SAINT ANTOINE,
De son grabat, de ses tentations ;
Les vaincre est chose impossible à tout Moine,
Aussi n'eut-il que pures visions.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Puisqu'un goupillon fit l'affaire,
Ce n'étoit donc qu'une chimere,

Les Diableſſes n'ont point de corps ;
Par quoi, trop fort on le renomme ;
Il ne falloit pas grands efforts
Pour diſſiper un vain phantôme.

Même AIR.

Je vais chanter un autre Antoine,
Qui n'eſt ni ſaint, moins encor moine,
Mais Procureur, cent fois tenté,
Chaque jour, à toute heure même,
Et qui ſans ceſſe a réſiſté :
Voilà bien la Vertu ſuprême.

AIR : *Du haut en bas.*

Voici de l'or,
Lui dit un Chicaneur damnable ;
Voici de l'or,
A votre eſprit donnez l'eſſor,
Pour prendre un biais favorable ;
Allons, ſoyez moins intraitable ;
Voici de l'or.

AIR : *Quoi ! vous partez. . . . . .*

A ſes genoux, la Beauté ſuppliante
Vient en feignant de répandre des pleurs ;
Regardez donc votre jeune Cliente,
Et laiſſez-vous toucher par ſes malheurs.
A ſes genoux, &c.

AIR : *De Joconde.*

Un vrai diable, Huiſſier tentateur,
L'autre jour vient lui tendre
Le piége le plus ſéducteur,

Où maint ſe laiſſe prendre.
De tel bien, dit-il, en décret,
A deux pas de Nanterre,
Je vous offre un moyen ſecret
D'être Propriétaire.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere.*

L'Hermite, par cette amorce,
Eût été pris, j'en ſuis ſûr ;
Et notre Antoine eut la force
De vaincre & de reſter pur.
Repouſſer fille jolie,
Des tas d'or, & tels Huiſſiers,
Avouez-le, je vous prie,
Ça mérite des lauriers.

Même AIR.

Mais une crainte me reſte ;
C'eſt de la part de ton Corps ;
Ta gloire eſt ſi manifeſte
Qu'on voudra t'en mettre hors :
Je ſais, par fois qu'on en chaſſe
Des ſujets trop odieux ;
Mais qu'on n'y veut pas en place
Des hommes trop vertueux.

Même AIR.

Hier, au Procureur arbitre,
Au parterre, on parloit bas ;
On diſoit : faux eſt ce titre,
Et plus faux le canevas :
Où rencontrer tel prodige,
Sinon ſous un ciel nouveau ?

Vous le trouveriez, leur dis-je,
Si vous connoissiez C. . . . . . .

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Cette petite Chansonnette
Ne mit point mon esprit en frais ;
La Vérité prit la musette,
Et l'Amitié fit les couplets.

COUPLET,

In-promptu que j'ai chanté à table, à ma convalescence en 1774.

AIR : *De tous les Capucins.*

MON cher Docteur (1), par ta science,
Par tes soins, ton expérience,
Je sens renaître la santé ;
Puissé-je, au gré de mon envie,
Te donner l'immortalité,
Comme un échange de la vie.

(1) *M. Guilbert, Docteur en Médecine de la Faculté ds Paris, ancien Médecin des Armées du Roi, &c. Voyez la pages 6.*



IN-PROMPTU DE TABLE.

AIR : *De tous les Capucins.*

POUR jouir du bonheur ſuprême,
Ecoutez, voici mon ſyſtême ;
Loin des Grands, des ſots, des Procès,
Bien aimer, chanter, boire & rire ;
Pour en uſer, fuir tout excès :
Le reſte n'eſt qu'un vain délire.

COUPLETS
CHANTÉS A HOURGES.

AIR : *Les Bourgeois de Chartres.*

D'UN brave Militaire
Célébrons le retour ;
Sa ſanté nous eſt chere,
Portons-la tour-à-tour :
Que chacun, en ce jour,
S'empreſſe de lui plaire.
On trouve en lui l'Ami conſtant,
Le bon Gendre, l'Epoux content,
Et l'aimable Beau-Frere.

Qui peut, à cette image,
Méconnoître BELLI ? (1)

(1) *Voyez les pages 36 & 52.*

J'en dirois d'avantage,
S'il n'étoit pas ici :
Mais il faut bien auſſi,
Pour completter l'ouvrage,
Dire qu'il eſt homme de bien,
Tendre Fils, Pere citoyen,
Preux, & courtois, & ſage.

Chantons auſſi ſa Femme,
Car tous deux ne ſont qu'un ;
C'eſt bien là plus belle âme
Qui ſoit dans corps aucun :
Si j'étois ce quelqu'un
Que l'on nomme Voltaire,
Vous auriez bientôt ſon portrait,
Si reſſemblant qu'Amour diroit :
N'eſt-ce pas là ma Mere ?

Buvons donc, à la ronde,
A ce couple charmant ;
Allons, qu'on me ſeconde
Dans cet heureux moment :
Qu'au défaut du talent,
Le cœur diſe qu'il aime :
L'art vaut moins que le ſentiment :
Aimons, buvons, chantons gaîment ;
Voilà le bien ſuprême.



COUPLETS

Des gens du Château, pour la même occaſion.

Même AIR.

(*C'eſt la Femme de Chambre qui chante.*)

BABET, Jeanne, Liſette,
Baptiſte, Saint-Louis,
Prenons part à la Fête,
Madame l'a permis :
Refrein. Nous voyons réunis
Autour de ce bon Maître ;
Tout ce qui peut flatter ſon cœur,
L'amour, l'amitié, le bonheur ;
Où mieux pourroit-il être ?

La douceur l'accompagne,
Il ne gronde jamais ;
Pour nous, cette campagne
Eſt un riche palais :
Refrein. Dans nos joyeux accès,
Célébrons ce bon Maître ;
Il regarde, ma foi, ſes gens,
Comme s'ils étoient ſes enfans ;
Où mieux pourrions-nous être ?

(*Madame leur fait verſer du vin.*)

Allons, mon camarade, (*à Baptiſte.*)
Je porte ſa ſanté ;

Après cette rasade,
Il sera mieux chanté :
Refrein. Que sa felicité
Nous soit à jamais chere !
Servons-le bien fidelement,
Avec zèle, avec sentiment,
Puisqu'il nous sert de Pere.

ÉPITAPHE D'UN BOSSU,

Par Dom JUAN DE YRIARTE.

Cinna jacet : fessum par est requiescere Cinnam.
Vivus enim tergo non leve gessit onus.

IMITATION.

APRÈS une peine infinie,
Cinna goûte un juste repos ;
Car il porta toute sa vie
Un poids énorme sur le dos.

IMITATION

D'une Epigramme D'AMALTHÉE,

Poëte Latin, d'Italie, du XVIe. siècle.

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos :
Parve puer, lumen quod habes, concede sorori ;
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa venus.

L'œil droit manque à Phaon, & le gauche à Glycere ;
Mais ce couple, en attraits, pourroit vaincre Cythere :
Enfant, céde à ta ſœur l'œil dont tu vois le jour,
Elle ſera Vénus, & toi l'aveugle Amour.

IMITATION

De ce Diſtique ſi connu :

NOCTE pluit totâ, redeunt ſpectacula manè ;
Diviſum Imperium cum Jove Cæſar habet.

Il pleut toute la nuit, les jeux naiſſent au jour :
Jupiter & Céſar commandent tour-à-tour.

ÉPIGRAMME.

Nil mirum elinguis mulier quod verba loquatur,
Mirum cum linguâ quòd taceat mulier.

Par M. le Comte ERICIERA, Portugais, à l'occaſion d'une Femme qui parloit ſans langue, & dont il a été beaucoup queſtion dans les Journaux, en Août 1764.

IMITATION.

ON conçoit que, ſans langue, une femme aiſément
Pourroit parler, même une année entiere ;
Mais, qu'ayant une langue elle puiſſe ſe taire,
On le conçoit plus difficilement.

L'ÉDIT SALUTAIRE.

PERE de ses sujets, & politique habile,
Le Souverain d'un beau pays,
Tel qu'un bon Laboureur qui, de son champ fertile,
Fait arracher l'herbe inutile,
Vient, depuis peu, de mettre à prix
Tout animal nuisible, ou d'humeur sanguinaire.
Six francs pour le Renard, douze avec ses petits,
Vingt-quatre pour la Louve mere,
(Comme on l'a fait en Angleterre.)
Bref, sans donner ici des détails superflus,
Tant pour le Léopard, le Tigre, la Panthere,
L'Espion, le Recors, le Dervis, la Vipere;
Mais pour le MALTÔTIER, on paiera mille écus.

IN-PROMPTU

SUR LES PETITS CHAPEAUX.

AIR: *De tous les Capucins.* (en 1759).

TOUT alloit bien, ouvrez nos fastes:
Quand nous portions des chapeaux vastes,
Ils conservoient de bons cerveaux;
Mais depuis nos jours de défaites,
Il ne faut plus de grands chapeaux,
Pour couvrir de petites têtes.

IN-PROMPTU

A Monſieur DEANE (1), *en* 1777.

TON Pays a vaincu ſes cruels oppreſſeurs,
Ses ſuccès doivent plaire à toute âme ſenſible,
La liberté l'enflamme : elle aggrandit les cœurs :
Un Peuple vertueux eſt toujours invincible.

CONSEIL

D'un Illinois aux Nations de l'Aſie & de l'Afrique.

PEUPLE ! triſte jouet des caprices d'un Maître
Dont les vils favoris lui cachent tes malheurs,
Imite-nous, ſois libre, ou dévore tes pleurs :
Quand on penſe en eſclave, on mérite de l'être.

(1) *On prononce* DINE. *Il eſt en France pour les affaires du Congrès de l'Amérique, &c....*



A M. L'ABBÉ DE VYSSERY.

Chanoine de l'Eglise Cathédrale de St.-Omer, & Doyen Electif de la Confrérie de St.-Jean l'Evangéliste, le 30 Décembre 1776.

DE cette illustre, antique, & noble Confrérie,
Où renaît l'âge d'or, dans l'état le plus pur,
Et qu'embellit le nom de PUYSÉGUR (1),
(Nom bien cher à nos cœurs ainsi qu'à la patrie!)
Je vais, Doyen aimable, esquisser quelque traits.
Douce société! que JEAN L'ÉVANGÉLISTE,
Du haut des cieux, protége & comble de bienfaits,
Heureux, trop heureux à jamais,
Qui peut se voir inscrit sur ta brillante Liste!
Et ce bonheur a rempli mes souhaits.
Vénérable Doyen! grâce à ta bienveillance,
Chez tes Freres, admis: comme eux, initié,
J'ai vu la candeur, l'amitié,
Que précédoient la confiance,
La franchise, la prévenance,
La douceur & l'aménité:
J'ai vu la profonde science,
Réunie avec la gaieté,
Sans morgue, sans hauteur, & sans indifférence,
D'un air content, se placer à côté

(1) *Monseigneur l'Evêque de St.-Omer, (du nom de* PUYSEGUR*), est Président-né de cette Confrérie.*

Du plaisir & de la décence.
De plus, j'ai vû l'ardente charité
Secourir, consoler la timide indigence,
La douleur & l'infirmité.
Enfin, j'ai vû la piété
Sourire avec urbanité
Aux accens de réjouissance,
Réservant son austérité
Pour la retraite & le silence.
Mais, cher Doyen, pour mettre en évidence
Les nombreuses vertus de ta société,
Il me faudroit encor bien plus d'une séance,
Et cette nuit je pars fort attristé
De m'éloigner de ta présence :
Non, toutefois, sans la douce espérance
De revenir ici m'en instruire, l'été ;
Et de les proposer pour modèle à la FRANCE.



LES COMMANDEMENS DE L'HONNÊTE-HOMME,

OU

Maximes de Morale, faciles à retenir, & principalement destinées à l'usage des petites Écoles.

Diliges dominum Deum tuum, ex toto corde tuo, &c.... & proximum tanquam te ipsum: majus horum aliud mandatum non est.

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre » cœur, &c. & votre prochain comme vous-même: il » n'est point de plus grand commandement que ceux-là ».
Ev. S. Marc. ch. 12, *v.* 30, 31.

Quod ab alio oderis fieri tibi, vide nè tu aliquandò alteri facias.

« Prenez garde de ne faire jamais à un autre, ce que » vous seriez fâché qu'on vous fît. » *Tobie, ch.* 4, *v.* 16.

Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, & vos facite illis.

» Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour » vous, faites-le pour eux. *S. Matthieu, ch. 8. v.* 12.

Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.

« Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas » qu'on vous fit ».

Homo sum; humani nihil à me alienum puto.

» Je suis homme: rien de ce qui intéresse un homme » ne m'est étranger ». *Térence.*

Ces préceptes ont donné lieu au distique (1) suivant:

Hæc ferè: lex cunctas amplectitur unica leges;
Quod tibimet nolis, tu mihi ne feceris.

« Cette loi unique renferme presque toutes les autres: » Ne me faites point ce que vous ne voudriez pas que je » vous fisse».

(1) *Il est de M. de Querlon.*

AVIS

Sur ces Commandemens.

L'OBJET de la publication de ces maximes eſt de répandre des principes ſûrs (après ceux de la Religion s'entend) pour ſe conduire ſagement dans le cours de la vie, & d'inſpirer le goût des vertus civiles & morales à cette claſſe précieuſe d'hommes, qu'on ſemble un peu trop négliger & ſans leſquels nous manquerions preſque de tout. Puiſſe cet Ouvrage les rappeller à leur ſimplicité primitive, & leur faire chérir leurs travaux, leur famille, & leurs humbles habitations, où le bonheur aime à ſe fixer avec l'innocence. On oſe donc eſpérer que Noſſeigneurs les Evêques & Meſſieurs les Ecolâtres, Meſſieurs les Intendans de Province & leurs Subdélégués, Meſſieurs les Gentilshommes qui ont le bon eſprit de vivre dans leurs terres, Meſſieurs les Officiers Municipaux des petites Villes, & ſur-tout Meſſieurs les vrais Paſteurs de la campagne, voudront bien concourir à ce but louable, en faiſant diſtribuer & circuler ces Sentences, en engageant même les Maîtres d'Ecole à les faire lire, copier & apprendre de

mémoire aux enfans de leurs Vaſſaux & de leurs Paroiſſiens. On oſe ſe flater encore qu'ils auront la bonté de leur faire expliquer ce qui pourroit être au-deſſus de leur âge ou de leur intelligence.

On a fait auſſi imprimer ces adages, en forme de PLACARDS ou d'AFFICHES, ſur quatre colonnes (1), pour être appliqués aux murs des veſtibules des châteaux, ainſi que dans les Ecoles & ſous les portes des Paroiſſes de Villages. Pluſieurs perſonnes qu'on a conſultées ſur ceci, & qui ſont auſſi vertueuſes qu'inſtruites, penſent que la plupart des Artiſans, des grandes villes même, ne feroient pas trop mal d'en profiter.

On n'ignoroit pas qu'il y eût pluſieurs excellens petits traités de morale, &; de plus, des Maximes de ſageſſe, en une feuille volante de cinquante-ſix beaux vers, attribués au ſublime Fénelon, indépendamment des Quatrains de Pibrac & de ceux du Préſident Mathieu; mais

---

(1) *On les trouve, à Paris, chez* D'HOURY, *Imprimeur-Libraire de Monſeigneur le Duc* D'ORLÉANS, *rue de la vieille Bouclerie, près du Pont St. Michel & de la rue de la Harpe, au Saint-Eſprit.*

ils ne fembloient pas être fpécialement deftinés à l'ufage de la multitude.

On croit, au refte, devoir joindre ici l'extrait d'une lettre que l'Auteur a reçue le 28 Février 1776, à l'occafion de fes apophthegmes; elle lui eft trop favorable pour la paffer fous filence : elle montre, au furplus, qu'il ne hafarde rien fans l'aveu de gens du premier mérite.

« Le Marquis de M.... remercie M. F...., » de fa confiance; il a l'honneur de lui renvoyer » fon manufcrit, dont l'objet & l'exécution ont » été également approuvés. Ces fortes de mé- » thodes fimples font d'autant plus d'honneur » à leur Auteur, dans l'efprit des gens de » bien & des hommes fenfés, que ce genre » de travail, peut-être plus difficile qu'on » ne penfe, accorde moins à l'amour-propre, » devient utile à plus de perfonnes, & d'une » utilité qui, femblable à l'air qu'on refpire, » n'avertit jamais qu'on lui doit la vie, &c ».

On terminera cet avertiffement par la réflexion fuivante, à laquelle le Lecteur eft prié de faire attention : *la probité des petits, fait la fécurité des grands.* Il faut donc que ceux-ci s'empreffent, pour leur intérêt

propre, de répandre promptement cet Ouvrage & d'en faire don aux plus pauvres enfans de leurs terres.

N. B. La nouvelle édition de ces Commandemens précédés de la ſcience du BON-HOMME RICHARD (de M. Franklin), *eſt du mois de Janvier* 1778, *chez Ruault, Libraire, à Paris, rue de la Harpe*

Celle qui ſe trouve ici, (dans ces nouveaux Opuſcules), eſt corrigée & augmentée de pluſieurs Maximes. On nous aſſure qu'on vient de contrefaire la premiere en Province; nous oſons penſer que cela eſt contre toutes loix, & que c'eſt un vol manifeſte.



LES

LES COMMANDEMENS
DE L'HONNÊTE-HOMME.

1

Un Créateur reconnoîtras,
En l'adorant profondément.

2

Le Décalogue (1) accompliras,
En tout & rigoureusement.

3

Le culte saint (2) tu rempliras,
Avec joie & sincérement.

4

Loix civiles observeras,
De tous points scrupuleusement.

5

Ta Patrie ensuite aimeras,
Jusqu'à la mort absolument.

6

Ton Souverain tu serviras,
Avec zele & fidelement.

7

En guerre, périls braveras,
Combattant glorieusement.

---

(1) *Les dix Commandemens de Dieu.*
(2) *Les Commandemens de l'Eglise.*

8

A déſerter ne ſongeras,
Penſant à ton engagement.

9

Du ſervice ne ſortiras
Qu'avec honneur, légalement.

10

Tous les hommes regarderas
En freres véritablement.

11

Chaſte & ſobre toujours ſeras,
Pour être en ſanté longuement.

12

Pareſſe, envie, orgueil fuiras,
Et colere ſemblablement.

13

Avarice mépriſeras,
Pour n'exiſter honteuſement.

14

Uſure ne pratiqueras,
Et commerceras franchement.

15

Jamais rien ne déroberas,
Pas une obole mêmement.

16

Ta conſcience écouteras;
Elle prononce ſûrement.

17

L'innocence protégeras,
Et contre tous ouvertement.

18

L'infirme tu conſoleras,
En l'aidant charitablement.

19

Veuves, orphelins ſecourras,
Juſqu'à leur établiſſement.

20

Le bien que tu procureras,
Tu l'éprouveras doublement.

21

Dans ton métier tu t'inſtruiras,
Pour le ſavoir parfaitement.

22

De grand matin te leveras,
Et ne perdras aucun moment.

23

De la terre fruits tireras,
Par des avances ſeulement.

24

Par labeurs, avances auras,
Si tu n'en eus premiérement.

25

Au lendemain ne remettras
Ce que tu peux préſentement.

26

Dans tes affaires tu mettras
De l'ordre & de l'arrangement.

27

Pomme pour la ſoif garderas,
En ta vieilleſſe prudemment.

28

En toutes choſes agiras
Sans nul détour, & bonnement.

29

Avant parler réfléchiras,
Et parleras modérément.

30

Epouſe ſage choiſiras,
Et n'auras qu'elle uniquement.

31

Avec douceur la traiteras
Et la chériras conſtamment.

32

A ta famille inſpireras,
Vertus, honneur & ſentiment.

33

Bon exemple lui donneras,
Sans ceſſe & principalement.

34

Qui que ce ſoit ne troubleras,
Pour vivre plus tranquillement.

35

Fortune d'autrui tu verras,
Sans l'envier aucunement.

36

Richeſſes ne deſireras,
Que pour en uſer noblement.

37

A nul jamais ne confieras
Ce qu'on t'a dit ſecrétement.

38

Le bien pour le mal tu feras,
Et ne médiras nullement.

39

Encor moins tu calomnieras;
Des crimes c'eſt le complément.

40

Très-rarement conteſteras,
Et céderas honnêtement.

41
En rien tu ne te fâcheras,
Et pardonneras aiſément.

42
A tes maîtres obéiras,
Sans murmurer, & promptement.

43
Leurs intérêts à cœur prendras,
Comme les tiens propres vraiment.

44
Femmes, enfans reſpecteras,
Et les vieillards également.

45
Mots impurs ne proféreras,
Et pas le moindre jurement.

46
Aucun objet n'emprunteras,
Sans le rendre loyalement.

47
Graces, bienfaits tu publieras;
C'eſt le plus beau remerciement.

48
Parole, promeſſe tiendras;
La parole vaut un ſerment.

49
En tous lieux tu te conduiras
Prudemment & modeſtement.

50
De ton ſort te contenteras,
En attendant ſon changement.

51
Dans ton manoir te fixeras,
Pour être heureux & librement.

52
A tous les jeux ne rifqueras
Que bagatelles fimplement.

53
Douce gaîté conferveras,
Pour ton propre contentement.

54
Douleurs, revers fupporteras
Avec force & patiemment,

55
A la mort fouvent penferas.
Pour agir plus Chrétiennement.

56
Le moins poffible manqueras
Prône, ou pieux enfeignement.

57
Plus de leçons rechercheras,
Moins tu vivras ignoramment.

58
Toutes fautes répareras,
Les avouant ingénûment.

59
A chacun juftice rendras,
En payant ponctuellement.

60
A tous procès préféreras
Le moins bon accommodement.

61
Tes débiteurs foulageras,
En les traitant humainement.

62
Nul falaire ne retiendras,
Et payeras équitablement.

63

Jamaisrien ne demanderas
S'il ne t'eſt dû réellement.

64

De ton pere dettes payeras,
Si veux vivre honorablement.

65

Services que d'autrui voudras,
Rends-les lui réciproquement.

66

Soigneuſement éviteras
Gens penſant malhonnêtement.

67

Baladins ne fréquenteras;
Ils corrompent ſoudainement.

68

Livres ſcandaleux ne liras;
Ils te perdroient facilement.

69

Aux faux écrits ne concourras,
Non pas même indirectement.

70

A gens foibles ne ſurpendras
Donation ni teſtament.

71

Aux ſortileges ne croiras;
Car tout devin nous trompe & ment.

72

Adverſe partie entendras
Pour pouvoir juger ſainement.

73

Avec candeur éclaireras
Ton frere en ſon aveuglement.

74
Par des faits persuaderas,
Plus que par le raisonnement.

75
Fautes d'autrui tu cacheras,
En plaignant son égarement.

76
Au crime asyle n'offriras,
L'abandonnant au châtiment.

77
L'esprit ne te fatigueras
Des projets du Gouvernement.

78
De ta maison t'occuperas,
Pour la gouverner sagement.

79
Bon sens, raison consulteras,
Et prudence pareillement.

80
Les loix de l'ordre (1) étudieras;
Du bonheur c'est le fondement.

81
Sur-tout mensonge ne diras;
Lors feras homme excellemment.

82
Dans le bien persévéreras,
Pour arriver au Firmament.

---

(1) *L'ordre que chacun devroit étudier, c'est l'ordre naturel, ou l'arrangement conséquent à la nature, qu'il a plu au Créateur de donner aux choses, & à l'homme telles qu'il en jouit.*

COUPLETS

Sur la cinquantieme année de Mariage de Monſieur & de Madame C......., &c. Célébrée à Brie-Comte-Robert, le 9 Février 1778.

Sur l'AIR : (1) *Pourquoi regretter ces beaux jours ?*

DE l'âge d'or, ce tems heureux !
Nos vices l'ont fait diſparoître ;
Aimons, & ſoyons vertueux,
Nous le ferons bientôt renaître.
Vertus ! Amours ! vous nous offrez encor
Ce tems heureux de l'âge d'or. } *bis, avec le refrain.*

ON voyoit alors, très-ſouvent,
Renouveller LA CINQUANTAINE ;
A peine en voit-on, à préſent,
Une, qu'un ſiecle entier ramene.
Aimons, aimons, nous reverrons encor
Le tems heureux de l'âge d'or. } *bis, &c.*

CE Philémon, cent fois chanté,
Et ſa Baucis.... c'eſt une fable :
De notre couple, peu vanté,
La tendreſſe eſt bien véritable.
Vertus ! Amours ! vous nous offrez encor
Le tems heureux de l'âge d'or. } *bis, &c.*

(1) *Il eſt Noté page 3 du deuxieme Volume de l'Anthologie Françaiſe, publiée par le ſieur Monet.*

LA candeur & la vérité,
Ont toujours été leur partage,
Et feront, avec leur gaîté,
Une portion d'héritage.
Chantons, aimons, nous reverrons encor } *bis*, &c.
Le tems heureux de l'âge d'or.

LOIN des intrigues des humains,
Aimant la paix & le filence,
Ils ont filé des jours fereins
Dans une honnête & douce aifance.
Vertus! Amours ! vous nous offrez encor } *bis*, &c.
Le tems heureux de l'âge d'or.

APRÈS dix luftres accomplis
Dans leur union conjugale,
Des mêmes fentimens, remplis,
Leur bonheur n'a rien qui l'égale.
Aimons, aimons, nous reverrons encor } *bis*, &c.
Le tems heureux de l'âge d'or.

QUE ces vénérables Epoux
Nous fervent à jamais d'exemple !
A leurs vertus, empreffons-nous
D'élever en ces lieux un Temple.
Aimons, aimons, nous reverrons encor } *bis*, &c.
Le tems heureux de l'âge d'or.

QUAND le Ciel veut finir le tems
D'une carrière fortunée,
Ce n'eft, pour les cœurs innocens,
Qu'un foir d'une belle journée.
Aimons, aimons, nous reverrons encor } *bis*, &c.
Le tems heureux de l'âge d'or.

J'APPERÇOIS couler quelques pleurs ;
Qu'en ce moment ils ont de charmes !
Ainſi que les vives douleurs
Le plaiſir pur connoît les larmes.
Aimons, aimons, nous reverrons encor
Le tems heureux de l'âge d'or. } *bis, &c.*

QUE les chanſonniers de nos jours
Prônent le vice & la richeſſe !
Je viens célébrer vos Amours,
Et votre conſtante ſageſſe.
Chantons, aimons, nous reverrons encor
Le tems heureux de l'âge d'or. } *bis, &c.*

DE nos ayeux ſuivons les US,
Ils ſont conſignés dans l'Hiſtoire ;
Le bon vin fait vivre bien plus :
Comme eux, amis, il faut donc boire.
Buvons, aimons, nous reverrons encor
Le tems heureux de l'âge d'or. } *bis, &c.*

Remerciement des bons Epoux.

MES vrais amis ! mes chers enfans !
De grand cœur nous vous rendons grace ;
Ah ! puiſſiez-vous, dans CINQUANTE ans,
Tour-à-tour, prendre notre place.
(1) { Aimez, aimez, / Chantez, riez, / Danſez, buvez, } vous reverrez encor
Le tems heureux de l'âge d'or.

Dernier Refrain.

(1) { Aimons, aimons, / Chantons, rions, / Danſons, buvons, } nous reverrons encor
Le tems heureux de l'âge d'or.

---

(1) *On répéte 3 fois les 2 meſures de ce dernier chant de refrain.*

BOUTS RIMÉS,

Qu'on m'a donnés à remplir, sur le retour désiré de Mlle MONROSE, célebre Actrice de Province, & qu'on attendoit à Nantes, à la tenue des Etats, en 1760.

Aux Autels de ce Dieu (1) qui veille au. . *Capricorne* ;
MONROSE ! l'autre jour, je fis tomber un . . . *bœuf* ;
J'eusse immolé Tyndare, & sa fille, & son . . . . . . *œuf*,
Et même d'Amalthée abandonné la . . . . *corne*,
Pour voir de tes talens seulement un . . . . *extrait* :
Car au récit pompeux que tout le monde en . . . . . . *fait*,
Plutus, en les payant, seroit à la . . . . *besace* :
Tes sons amolliroient un roc, une . . . . *culasse* ;
Mais tu reviens, on t'aime, on voudroit te . . . *croquer* ;
Philidor te voyant oublieroit de . . . . *roquer*.
Tu rebâtirois Thebe, & charmerois . . . . *Cerbere* :
Voilà le cri public, & sans . . . . *division* :
Mais, de desirs, je sens . . . . *multiplication* ;
Et mon cœur déja brûle au feu de . . . . *reverbere*.

(1) *Pan, Dieu des Joueurs de Flûte.*



Paris, ce 6 Septembre 1777.

LETTRE A MADAME GREUZE.

MADAME,

Je n'ai pu fermer l'œil, cette nuit, par l'impreſſion profonde qu'a faite hier, ſur mes ſens, le ſuperbe Tableau de la Malédiction Paternelle. *Ce Poëme en peinture renferme une morale admirable & pratique, d'autant plus ſûre de produire ſon effet, qu'elle entre dans le cœur par l'organe de la vûe. J'ai oſé, Madame, chercher à ſeconder la louable intention de M. Greuze, en offrant un moyen, de plus, de rendre facile à la mémoire ce que cet Ouvrage ſublime préſente aux yeux, à l'âme & à l'eſprit. Voici donc quelques Vers que je viens d'écrire à cette occaſion, & que ce chef-d'œuvre m'a dictés. J'ai l'honneur de vous les adreſſer comme un hommage dû à l'un des plus grands Artiſtes de votre Nation. Je ſuis avec reſpect,*

MADAME,

Votre, &c.

LA MALÉDICTION PATERNELLE.

FUIS, Scélérat! ... envain ta Mere,
Tes Sœurs, & ma Famille entiere,
Par leurs efforts, & par leurs cris,
Veulent retenir ma colere:
Monſtre! non, tu n'es plus mon Fils.
Subis les maux que j'ai prédits;
Sors, tremble; il eſt un Dieu ſévere;
Bon, mais juſte: & les vœux d'un Pere
Dans tous les tems ſont accomplis:
Vas, malheureux! ... je te maudis.

IN-PROMPTU

A M. BENJAMIN FRANKLIN.

22 *Mars* 1778.

TON nom ſeul, des Tyrans, deviendra la terreur;
O FRANKLIN! tu jouis d'une double excellence;
Tu dois l'une aux vertus, & l'autre à la naiſſance,
Puiſqu'elle étoit déja dans le fond de ton cœur.

A MONSIEUR ***.

Par ſes Enfans, à l'occaſion de ſa Fête.

CHAQUE Saiſon voit naître & dépérir ſes Fleurs;
Du deſtin des Mortels elles ſont les emblêmes:
Tout change, tout varie, exceptez-en nos cœurs
Qui, pour vous, cher Papa, ſeront toujours les mêmes.

L'amour de vos Enfans égale vos bienfaits ;
A vos vertus, qu'ils prennent pour exemple,
Ils ont, dans leurs cœurs satisfaits,
Elevé le plus riche Temple.

Tous les Humains desirent d'être heureux ;
Tous cherchent le bonheur, & vous faites le nôtre ;
Si nous formons encor des vœux,
C'est pour mieux assûrer le vôtre.

A MADAME ***.

Par la plus jeune de ses Enfans, à l'occasion de sa Fête.

AVANT le point du jour, j'étois dans le jardin
A cueillir un bouquet, Maman, pour votre Fête ;
Je l'arrangeois, lorsque j'ai vu soudain
Une Dame charmante, affable, douce, honnête,
Qui, d'un air touchant & divin,
M'a caressée, en me prenant la main.
J'eus peur : ne crains rien, ma petite,
Dit-elle, d'un ton de bonté,
Je suis la SENSIBILITÉ,
Et ta belle Maman mérite
Que pour elle, souvent, je m'absente des Cieux ;
Jette tes Fleurs, un sentiment vaut mieux ;
Prends ce baiser, & vas le lui rendre bien vîte.
Zeste ... à l'instant, elle est loin de mes yeux ;
Pour moi, j'accours, Maman, & je m'acquitte
De ce tendre baiser qui comble tous mes vœux.

LOGOGRIPHE.

QUOI, vous voulez, Hortense, un Logogriphe!
Y pensez-vous ? . . . est-ce pour me punir ?
J'aimerois mieux grimper au Pic de Ténériffe :
Mais vous voulez vous réjouir,
Vous êtes jeune & belle, il faut vous obéir.
Un Logogriphe ! . . . Allons, montons sur l'Hippogriphe
Pour depêcher ma tâche, & plutôt la finir.
Quoi, vous voulez encor tel mot & de trois lettres,
En six fois douze Vers, & quatre par-dessus !
Quel caprice étonnant ! . . . trois lettres ! rien de plus,
Et tant de vers ! . . . Le Dieu même des jeux champêtres
Feroit, pour réussir, des efforts superflus ;
Car en peu de momens six ternes (1) sont connus.
Il est vrai que ce mot offre mille modeles ;
Mais pour en retracer des images fideles,
Il faudroit le pinceau de l'ami (2) de Morus.

(1) Quoique trois lettres ne s'arrangent que de six façons, on peut cependant y trouver plus de six monosyllabes distincts, qui expriment plus de six objets différens. Quatre lettres se combinent de 24 manieres ; 5 de 120. 6, de 720. 7, de 5040. & 12, de 479001600, &c. Qu'on juge, par ce dernier nombre, de la prodigieuse & immense combinaison des 24 lettres, & combien, par conséquent, il est facile de faire des Logogriphes de mots de six ou sept lettres seulement.

(2) *Erasme*, Auteur de l'Eloge de la Folie.

N'importe : . .

N'importe : . . . toutefois jurez que de la vie
Vous ne m'ordonnerez une telle folie.
Un Logigriphe ! . . . Hortenfe, ah ! je n'en reviens point ;
Commençons donc : c'eft là le point.
Or fus : Je fuis d'une grande famille,
C'eft-à-dire, que j'ai des parens à foifon,
De tout rang, dont la race en ce monde fourmille.
Trois fignes, comme on fait, compofent tout mon nom ;
On a déja prévu que leur combinaifon
Ne fauroit être difficile ;
Soit : mais je crois, qu'au premier coup,
Un fot n'en viendra pas à bout.
On me trouve aux champs, à la Ville,
Aux Cloîtres, aux Palais, même aux Confeils des Cours ;
Quelquefois au Lycée, & fouvent au Collége :
Bref, pour remplir ce futile difcours,
Tel eft enfin mon privilége,
Qu'en tous lieux, en tous tems, je parois tous les jours.
La Fortune, à mon char, communément s'attache ;
A mon afpect le mérite fe cache ;
C'eft bien en vain qu'il me lance des traits,
C'eft plus vainement qu'il fe fâche ;
Tels font du fort les différens décrets,
Je triomphe, il gémit, & je regne à jamais.
Tu crois déja m'avoir, Lecteur, mais je t'échappe ;
Tranfpofe feulement les membres de mon corps,
Sépare-les, joins-les, fonge à ce qui te frappe,
Et, fans t'arrêter au-dehors,
Combine, & crains qu'ici je ne t'attrappe.
Premierement, j'offre un vieux mot,
Mais Français, & peignant l'image

De plus d'un Peuple, qu'on dit ſage ;
(Et que je crois être encore Oſtrogot.)
Mot enfin qui déſigne un nombreux aſſemblage
De foux, de ſots, de furieux,
Qui trouvent admirable, & ſur-tout glorieux
De porter avec art par-tout ſur leur paſſage,
Le fer, le feu, la mort & le pillage.
Tu trouveras enſuite une exclamation,
Qui nous conviendroit fort en y joignant *Barbares !*
Un verbe Italien & d'affirmation ;
Un, Latin, décrivant une poſition.
Un terme Grec, deux noms Celtiques & Bulgares ;
Dont incertaine eſt l'explication.
Un autre mot Latin qui marque l'enveloppe
Où ſe trouve le mets que le célebre Eſope
Servit deux fois à ſon Patron.
Un ſon du doux appeau de nos filles de joye,
Auquel un ſot ſe prend ainſi qu'une oye.
Le ſynonyme d'un pédant ;
Celui d'un pauvre Auteur de triſtes Logogriphes ;
Et dont je fais ici ſans doute le pendant.
Le vrai gibier des Eſcogriffes ;
Ce qui, ſans être fruit, chair, liqueur, pain, ni vin,
Soutient pourtant le corps humain.
Je vais donc reſpirer, car ma tâche cruelle,
Pour s'achever, n'a beſoin que d'un mot.
Ce qu'on cherche eſt ſouvent ſous l'or & la dentelle ;
J'en ai trop dit : & je ſerois un ſot,
De perdre plus de temps à cette bagatelle.

On trouvera le mot de ce Logogriphe à la fin de la Table.

ORIGINE

DE LA POÉSIE CASTILLANE (1),

Tirée de Dom Louis-Joseph VELAZQUEZ.

L'AUTEUR, après avoir obſervé qu'on doit chercher la vraie origine de la Poéſie Caſtillane dans l'ordre du temps de ſa durée, dans ſes progrès, & dans la ſucceſſion des Poëtes Caſtillans, diviſe ſa matiere en quatre parties (2). Il examine dans la premiere les ſources de la Poëſie Caſtillane : dans la 2ᵉ. il traite de ſes différens âges juſqu'à nos jours. Il recherche, dans la troiſieme, l'origine de ſes différentes eſpeces de Poëmes : enfin, dans la quatrieme, il parle de tout ce qui appartient à cette poëſie.

Sources de la Poéſie Caſtillane.

Il eſt certain que les premiers Eſpagnols ont eu connoiſſance de la Poéſie. *Silius Italicus* nous dit, que les habitans de la Galice

(1) J'ai rédigée cette Diſſertation ſur l'Origine de la Poéſie Caſtillane, en 1754, & je l'ai donnée au Journal Étranger en 1755, mois de Février, & ſuivans.

(2) Cet Ouvrage a été imprimé à Malaga en 1754, chez *François-Martin d'Aguilar.*

chantoient des vers dans leur langage (1): & *Strabon* (2) nous assure que les *Turdétans*, peuple le plus spirituel de l'Espagne, avoient de bonnes études, & comptoient parmi leurs plus anciens écrits, des Poëmes, & des loix rédigés en vers depuis plusieurs milliers d'années. L'idée que Strabon nous donne de la Poésie de ce peuple confirme son antiquité, puisqu'on voit que dans ces temps reculés, en commençant à naître, elle servoit, suivant la remarque d'*Horace* à réunir les hommes en société, à leur donner des loix & à leur prescrire des regles pour bien vivre.

Si l'on peut juger de la Poésie par l'idiome, on doit croire que l'ancienne Poésie des Espagnols tenoit beaucoup du génie Grec & Hébreu, puisque leur langue primitive dérivoit du Grec & du Phénicien : mais l'autorité des auteurs anciens nous manquant à cet égard, nous ne pouvons là-dessus donner que des conjectures probables ; & nous ne sommes pas en état d'assurer non plus, que la Poésie Castillane de nos jours ait retenu quelque chose de la Poésie des premiers Espagnols.

Le succès avec lequel les Espagnols cultivèrent la Poésie, après qu'ils furent domptés par les Romains, fait juger que cet art ne leur étoit pas inconnu avant que la langue & les

---

(1) *Barbara nunc Patriis ululantem carmina linguis.*
(2) Lib. 3.

coutumes Romaines ſe fuſſent introduites chez eux.

Le ſiecle d'Auguſte, qui donna à Rome un ſi grand nombre d'excellens Poëtes, ne fut pas moins fertile en Eſpagne que dans les autres provinces de l'Empire. *Caius Julius Hyginus*, affranchi d'Auguſte, & Eſpagnol de nation, ſelon *Suetone*, (1) fut un des principaux ornemens de ce ſiecle : il étoit bon Poëte, auteur de pluſieurs ouvrages, & ami intime d'*Ovide*. On lui attribue l'*Aſtronomie Poëtique*, qu'on a publiée ſous ſon nom.

L'Eſpagnol *Sextilius Hena*, fleurit dans le même ſiecle. *Seneque* (2) dit qu'*Hena* étoit plus ſpirituel que ſavant ; qu'il étoit poëte inégal : que ſon ſtyle tenoit un peu de cette peſanteur & de cette groſſiéreté que *Ciceron* (3) reprochoit aux Poëtes de *Cordoue*. On entend, par ces derniers, ceux que *Metellus* mena avec lui à Rome, après avoir vaincu *Sertorius*. On peut donc inférer de là que les Eſpagnols ſe ſont appliqués à la poéſie Latine long-temps avant le ſiecle d'Auguſte.

Cette remarque de l'Orateur Romain, n'eſt pas ſeulement utile pour nous faire juger du grand nombre de Poëtes qu'il y avoit alors en Eſpagne, mais auſſi pour nous faire connoître le caractere des Poëtes Eſpagnols, & princi-

(1) *Lib. 3. de Illuſt. Gramm.*
(2) *Suaſor 6.*
(3) *Orat. pro Arch.*

palement de ceux de *Cordoue*. Cette péſanteur mêlée de groſſiéreté que Cicéron trouvoit en eux, peut être comparée à la *Patavinité* qu'on reprochoit à *Tite-Live*, l'un des meilleurs hiſtoriens Latins.

Sous Néron, Cordoue produiſit trois grands Poëtes, *Marcus & Lucius Seneca*, (les deux Séneques) & *Lucain*. On attribue les Tragédies latines, qui ſont publiées enſemble, à *Marcus* l'Orateur, & à *Lucius* le Philoſophe. Malgré les défauts qu'on y rencontre, elles contiennent d'excellentes choſes.. Nous n'avons de *Lucain* que ſon Poëme de la guerre civile; la *Pharſale*, qui malgré les taches qu'on y trouve, offre des morceaux dignes d'être admirés.

Marcus Valerius Martialis, (Martial) natif de *Bilbilis*, floriſſoit au temps de l'Empereur *Domitien*. Ce Poëte fait mention d'autres Poëtes Eſpagnols, ſes contemporains, tels que *Unicus*, ſon parent, qui avoit auſſi un frere Poëte; *Canius*, natif de *Gades*; *Decianus*, de la ville d'*Emerita*; & *Licianus*, de *Bilbilis*.

Depuis ce temps juſqu'à *Conſtantin*, on ne connoît aucun Poëte Eſpagnol. Le Prêtre *Juvencus*, ſous cet Empereur, mit l'Evangile en vers hexametres; ce fut le premier des Poëtes Eccléſiaſtiques d'Eſpagne; & ſon exemple fut ſuivi par *Prudentius*, *Arator & Sedulius*.

Latinus Pacatus, dans ſon Panégyrique de l'Empereur *Théodoſe*, dit que l'Eſpagne pro-

duiſoit alors des Soldats aguerris, des Orateurs diſerts & des Poëtes excellens. *Saint Jérôme* (1) parle d'*Aquilius Severus*, Eſpagnol, qui vécut du temps de *Valentinien*, & qui compoſa un Ouvrage mêlé de proſe & de vers.

On connoît le mérite des Poéſies de l'Eſpagnol *Aurelius Prudentius*, qui vivoit au quatrieme ſiécle. Elles ſont eſtimées non-ſeulement par leur élégance, mais auſſi parce qu'elles contribuent beaucoup à éclaircir l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de ce temps.

L'Auteur de cette Diſſertation ſur la Poéſie Caſtillane, ne parle pas ici de *Silius Italicus*, qui eſt plus ancien que ceux qu'on vient de nommer, ni de *Rufus Feſtus Avienus*, qui floriſſoit ſous *Théodoſe* le Grand; ni de Saint *Damaſe*, Pape, parce que l'on pourroit diſputer leur naiſſance en Eſpagne.

Parmi les Inſcriptions de l'Eſpagne publiées par *Gruter*, *Muratori*, *Reyneſius* & pluſieurs autres, on trouve différentes Epigrammes latines qui ſemblent être de ce temps-là, & qui prouvent le goût général de la Nation pour la Poéſie.

L'Eſpagne ayant été innondée par les *Goths* & par d'autres peuples Septentrionaux, au commencement du cinquieme ſiecle, le goût de la bonne Poéſie ſe reſſentit bientôt de cette révolution. La barbarie de ces Peuples influa de même ſur les Poëtes Eccléſiaſtiques latins

(1) *Deſcript. Eccleſ. Cap.* 3.

qui cesserent de s'attacher aux grands modeles, parce qu'ils leur parurent dangereux pour les mœurs. On ignore si les Espagnols ont retenu quelque chose de la Poésie Septentrionale que les *Goths* apporterent probablement avec eux.

Sidonius Appollinaris (1), loue un Poëte de l'*Andalousie*, son contemporain, qui abandonna sa patrie pour passer à *Ravennes*. *Idatius* (2) parle d'un Espagnol nommé *Mérobaudes*, d'une naissance illustre, dit-il, Orateur excellent & Poëte comparable aux Anciens. Il ajoute que ce *Mérobaudes* vivoit du temps de *Théodose* le jeune. *Dracontius*, qui est du même temps, composa, selon *Saint-Isidore* (3), le Poëme de la Création en vers héroïques latins. L'Evêque *Céponius* étoit aussi du cinquieme siecle. Il fit des vers où il compare la Fable de *Phaëton* avec la chûte de *Satan*.

Au siecle suivant florissoit *Orentius* ou *Orientius*, dont *Sigebertus Gemblacensis* (4) fait mention. Nous avons d'*Orientius*, le *Commonitorium*, en vers hexamétres & pentamétres, publié avec des notes par le Pere *Martin-Antoine Del Rio*, mais plus complet & plus fidele dans l'édition de *Dom Juan Tamayo de Salazar* (5).

---

(1) *Carm. ad Felic. Magn.*
(2) *Chronic. ad Ann. 19 Théodos. Jun.*
(3) *De Script. Eccles. Cap. 24.*
(4) *Ibid. Cap. 34.*
(5) *Martyrolog. Hisp. tom. 4, 7 Juillet.*

Au ſeptieme ſiecle vécurent Saint *Ildephonſe*, Archevêque de Tolede, qui compoſa quantité d'Epitaphes & d'Epigrammes; Saint *Eugene*, troiſieme Archevêque de la même Egliſe, qui continua le Poëme de *Dracontius* ſur la Création, & qui fit d'autre Poéſies qu'on trouve encore dans un manuſcrit Gothique à Tolede; Saint-*Valérien*, Abbé, qui du temps d'*Uvamba* écrivit différens Poëmes que *Moralès* (1) a vus manuſcrit à *Oviedo*. On parle auſſi des Poéſies latines de *Julien*, Archevêque de Tolede & de celle de *Tajon*, Evêque de Saragoſſe.

Quelques inſcriptions Gothiques nous ont conſervé d'autres reſtes de la Poéſie de ce ſiecle, qui nous montrent combien le goût s'étoit corrompu. Telle eſt l'Epithaphe d'*Ataülphe*, à Barcelone, ſuppoſé qu'elle ſoit ancienne (2); celle de *Juſta* (3), trouvée près du Couvent *del Tardon*; celle de *Prudentius* (4), Evêque de *Tarragone*, & celle d'*Arcedianus Pelagius*, &c.

Les Arabes, qui envahirent l'Eſpagne au huitieme ſiecle, & qui s'emparerent de preſque tout le pays, apporterent un changement conſidérable dans la Poéſie, comme dans les Arts & les Sciences. Il y eut cependant des Poëtes Eſpagnols qui, dans ce ſiecle & les ſuivans, conſerverent l'eſpece de Poéſie latine qui avoit

(1) *Chronic. Lib.* 12. *Cap.* 51.
(2) *Id.* 11. *Cap.* 14.
(3) *Id.* 11. *Cap.* 74.
(4) *Id.* 12. *Cap.* 37.

toujours prévalu du temps des *Goths*. *Théodulphe*, natif d'Eſpagne, & Evêque d'Orléans, en France, vécut au huitieme ſiecle : nous avons ſes Poéſies & d'autres ouvrages, publiés par le Pere *Sirmond*.

Au neuvieme ſiecle, on vit fleurir *Alvaro* de *Cordoue*, dont nous avons quelques Poëmes latins, que le Pere *Florez* (1) a publiés ; *Cyprien* Archiprêtre de *Cordoue*, dont les ouvrages ont été publiés par le même Auteur (2) ; & *Saint-Euloge*, martyr, né dans cette ville, qu'*Alvaro* (3), nous donne pour un des meilleurs Poëtes de ſon temps.

Dans le même ſiecle, vécut un autre Eſpagnol nommé *Prudentius* ou Galindon *Prudentius*, qui fut Evêque en France, & dont *Nicolas Camaſucio* a publié les Poéſies dans le catalogue des Evêques de Saint-Paul-trois-Châteaux. Il eſt fait mention au dixieme ſiecle de *Salvus*, Abbé d'*Albelda*, qui fit des hymnes.

On trouve quelques inſcriptions en vers latins ſous la domination des *Sarraſins*, dans le même goût que la Poéſie du temps des *Goths* : l'Auteur donne pour exemple, l'inſcription du Moine *Amanſvindo*, trouvée près de *Malaga*, & publiée par *Aldrété* celle de *Dom Diego Ximenez*, ſeigneur de *Los Cameros*, de l'année 1187 ; celle de la tranſlation des reliques de *Saint-Prudence*,

---

(1) *Eſpana Sagrada. tom.* 11 *p.* 275.
(2) *Id. p.* 524.
(3) *Vie de Ste. Euloge.*

au couvent de *Naxera*, par le Roi *Dom Garcie*, & l'Epitaphe de *Saint-Vincent*, martyr, dans le monastere de *Saint-Claude de Leon*.

POÉSIE ARABE.

Comme les vaincus reçoivent ordinairement les loix des vainqueurs, les *Arabes*, ayant regné près de 800 ans en Espagne, y introduisirent leur langue & leurs lettres. Leur Poésie nouvelle y devint aussi commune qu'en Afrique. Pour se former quelque idée de ses progrès, il suffit de lire ce qu'on trouve là dessus dans *Alvaro* de Cordoue ; il dit que les Espagnols avoient tellement oublié le Latin ; qu'à peine voyoit-on une personne entre mille qui sçut écrire en Langue Latine ; que tous le monde s'appliquoit à la Langue Arabe & à l'étude des livres *Chaldéens* ; de sorte que l'on savoit généralement écrire en *Arabe* avec délicatesse, & composer des vers, dans la même Langue, avec plus de graces que les *Arabes* mêmes.

C'est ainsi que dans l'espace de huit siecles, pendant lesquels les *Arabes* demeurerent maîtres de cette partie du continent, l'Espagne produisit une infinité de Poëtes *Arabes* : il en est fait mention dans la *Bibliothéque* Espagnole de *Nicolas Antonio*, dans la *Bibliothéque Orientale de M. d'Herbelot*, & dans l'*Arabico-Hispana* des manuscrits Arabes de l'Escurial, par *Don Miguel Cassiri*; la plûpart de ces Poëtes sont de l'*Andalousie* & des Académies célébres de *Cordoue* & de *Séville*. Ils écrivoient en vers sur les

les matiéres les plus importantes, ſur la religion, ſur la morale, ſur la politique, ſur l'hiſtoire naturelle & littéraire. *Ebn-Tahun*, de Séville, qui floriſſoit l'an 691 de l'Egire, traita dans ſon ſtyle, de la Création de l'Homme, de l'Ame, & fit la deſcription du temple de la Mecque. Les uns écrivirent ſur la Poéſie, comme *Dhialdin Alkharag*, qui vivoit au ſixieme ſiecle de l'Egire, & qui compoſa un Poëme intitulé : *Tréſor des Poëtes*. D'autres faiſoient des Commentaires ſur les Poëmes, comme *Ebn-Forgia*, qui vivoit au cinquieme ſiecle de l'Egire, & qui commenta *Almotuabi*, Poëte Célèbre. *Ebn-Macrana*, fit auſſi un commentaire ſur le Poëme des Animaux, compoſé par *Abiotman*, Poëte Perſan.

Le talent Poétique n'étoit pas le partage des hommes ſeuls, pluſieurs femmes ſavantes, principalement de l'*Andalouſie*, cultiverent les Muſes avec ſuccès. On trouve parmi les manuſcrits Arabes de l'Eſcurial, pluſieurs Poéſies de différentes Dames Eſpagnoles, entre leſquelles on remarque les ouvrages de la célebre Marie *Alphaiſuli*, native de *Séville*, qui vivoit au quatrieme ſiecle de l'Egire, & qu'on regardoit comme la *Sapho* de la Poéſie Arabe.

Outre les Poëtes dont les ouvrages exiſtent, on trouve les noms de pluſieurs autres dans les Bibliothéques des Auteurs *Eſpagnols-Arabes*, rédigées par des Mahométans mêmes, & qui ſe conſervent parmi les manuſcrits de l'Eſcurial, telles que la *Bibliotheca-Arabico-Hiſpana*, des

Caliphes, des Capitaines, des Poëtes, & des Femmes ſavantes de l'Eſpagne, en quatre gros volumes, par *Ebn-Alkhatib Mahomad Ben Abdalla*, qui vivoit l'an 711 de L'Egire, & l'Hiſtoire de tous les Eſpagnols & Africains qui ſe ſont diſtingués dans les Arts & dans les Sciences, ſur-tout dans la Poéſie, par *Ben Mahomad Abunaſſar Alphalth*, de Séville, au ſixieme ſiecle de l'Egire, & dont l'ouvrage ſe trouve auſſi dans la Bliothéque du Roi, à Paris. En un mot, la Poéſie Arabe fut à la mode en Eſpagne pendant le temps de la domination des Sarraſins & n'en fut bannie qu'avec eux.

POÉSIE PROVENÇALE OU LIMOUSINE.

La Poéſie Provençale ou Limouſine eſt la plus ancienne Poéſie vulgaire de l'Europe, & remonte, avec cet idiome, à l'onzieme ſiécle. Elle s'étendit auſſi loin que ſon langage, c'eſt-à-dire, dans le Languedoc, le Rouſſillon, la Provence, le Comté de Barcelonne, le Royaume de Valence & de Murcie, les Iſles Majorque & Minorque, la Sardaigne, & dans d'autres lieux où elle ſubſiſte encore aujourd'hui. Ses Poëtes, comme perſonne ne l'ignore, ſe nommoient *Trovadores* (Troubadours): on appelloit leur Poéſie *Gaya Ciencia*, ou *Gay Saber*, Science gaye ou amuſante.

On peut croire que la Langue Provençale ayant prévalu dans un ſi grand nombre de Provinces d'Eſpagne, la Poéſie de cette Langue

y fut également connue. Les Poëtes Provençaux-Espagnols, dont nous avons connoissance, remontent jusqu'à l'onzieme siecle. C'étoit alors que vivoit *Dom Pedro I*, auquel on attribue les vers dont parle *Guillaume Castel* (1).

Au douzieme siecle, *Dom Alphonse I*, Roi d'Arragon, composa des vers Provençaux (2). Au treizieme siecle, florissoient *Mossen Jardi*, de Valence, qui fut serviteur du Roi *D. Jayme* (3) le Conquérant; *Mossen Jayme Febrier* (4); *Guillaume de Berghuedan*, Baron Catalan (5), & Vicomte de *Berga*; *Ugo*, nommé *Nuc* ou *Nuguet* de *Ma-*

---

(1) Hist. du Languedoc. *Liv.* 3. *Cap.* 1.

(2) On trouve une Chanson de sa façon, & une dispute amoureuse avec *Giraldo de Bornello*, parmi les *Manuscrits* du Vatican. *Cod.* 3204.

(3) *Gaspard Escolano.* Hist. de Valence, Liv. 1. Chap. 14. dit qu'il vivoit en 1250. On trouve de ses Vers dans la collection des Poésies, imprimée à Anvers en 1573.

(4) Au temps de *Dom Jayme* I, d'Arragon, *Escolano* parle de lui, au Livre 5, Chap. 26 de son Hist. de Valence. *Dom Vicente Ximeno*, dans son premier Vol. des Écrivains du Royaume de Valence, page 363, dit qu'il écrivoit ses vers l'an 1281, & qu'ils étoient intitulés : *Trobes de Mossen Jayme Febrier, Caballer, en que tracta dels litnages de la conquista de Valencia, y son regne;* (Manuscrits). Et qu'il composa aussi la description de la Tempête qu'essuya la Flotte du Roi, *Dom Jayme* I, d'Arragon, près de Majorque, allant à la Terre Sainte.

(5) Il y a des *Servantois*, des Chansons & d'autres rimes de sa façon dans le Vatican. *Cod.* 3204, 3205 & 3207; & une dispute entre lui & *Amerigo de Pingulano*, qui mourut en 1260.

taplana, Baron Catalan (1); *Raymundo Montaner*, Catalan (2), & *Raymond Lulle* (3), Majorquin. Dans ce ſiecle, vivoit auſſi le Roi *Don Pédro III*, d'Arragon, qui compoſa différentes Poéſies.

Au quatorzieme ſiecle, régnoit *Dom Juan* Premier, d'Arragon, qui, ſelon *Zurita* (4), fit quelques vers Provençaux. Au quinzieme, exiſtoient *Auſias March* (5), & *Jayme Roig* (6), tous deux du Royaume de Valence. Au ſeizieme, floriſſoit *Pierre Séraphi*, dont on trouve quelques vers au commencement de l'édition des ouvrages d'*Auſias March*, faite à Barcelone en 1560.

Il y a d'autres Poëtes, mais on ignore le ſiecle dans lequel ils vécurent. Tels ſont

(1) Ses Poéſies, &c. ſont au Vatican, en *Manuſcrit*, Cod. 3204 & 3207. Il fut contemporain de *Miravalle*, autre Provençal, qui mourut en 1218.

(2) Né à *Peralda*, Diocèſe de Gironne, en 1265. Il écrivit un Poëme ſur l'expédition du Roi d'Arragon, *Dom Jayme I*, en Sardaigne & en Corſe. Le même *Montaner* inſéra ce Poëme dans le Chap. 272 de ſa Chron. publiée à Barcelone en 1562.

(3) Il naquit vers l'an 1235, & mourut en 1315. Il y a, parmi ſes Ouvrages, des Vers Provençaux.

(4) Liv. 10. Annal. Chap. 42.

(5) Il vivoit du temps de *Calixte* III, Pape. Ses Poéſies ſont imprimées & traduites en Caſtillan. *Vicente Mariner*, les traduiſit en latin, ſelon *Nicolas Antonio*. Il mourut en 1460.

(6) Il écrivit, en 1427, un Poëme contre les Femmes, intitulé *Eſpill*. (miroir). Il ſe trouve, *Manuſcrit*, au Vatican. Cod. 4806. *Eſcolano* en parle dans ſon Hiſt. de Valence, *Lib.* 1. *Cap.* 14. *Part.* 1.

Arnau, Catalan (1); *Mola* (2); *Mossennarcis Vinyoles* (3); *Vicent Ferradis*; *Dom Franco de Castelvi*; *Miguel Perrez*; *Juan de Verdancha*, & *Mossen Fenollar* (4). On trouve plusieurs morceaux de ces Poëtes dans les collections de Chansons.

Les Provençaux se servoient ordinairement du vers de dix syllabes. Leur Poésie consistoit pricipalement en Sonnets, Pastorales, Vaudevilles, Chansons, Madrigaux, *Serventesios*, & autres petits poëmes. Ils composoient des *Tenzones*, c'est-à-dire, des questions ingénieuses & spirituelles sur l'amour, d'où vint l'établissement du fameux Tribunal, qu'on nommoit *la Cour d'Amour*, composé de gens d'esprit qui jugeoient les disputes des Poëtes.

« *Les Trovadores*, dit *Dom Blas de Nassarre* (5), inventerent la *Gaya Ciencia*, » ils composerent & représenterent des dia-

---

(1) Auteur de Chansons Spirituelles, *Manuscrit*, au Vatican. *Cod.* 3207.

(2) Il y a de ses Vers, *Manuscrits*, au Vatican. *Cod.* 3207.

(3) Il y a de ses rimes dans les collections générales des Chansons imprimées à Anvers en 1573. *Id.* pour les autres Poëtes.

(4) Il fut Catalan, & composa, en couplets Catalans, un Livre intitulé, la Contemplation de J. C. imprimé à Valence, en 1493.

(5) Dans sa Dissertation sur la Comédie Espagnole, qui est à la tête de la seconde édition de Comédies de *Cervantes*. Madrid, 1749.

» logues

» logues, qu'ils nommerent *Serventesios*, *Ten-*
» *zones*, *Juegos medio partidos*, *Core de amor*,
» *Juegos espirituales*, *Villanescas*. Ces Poëtes,
» qui étoient presque tous de la premiere no-
» blesse, formerent une Académie, qui d'a-
» bord s'assembla à Toulouse, ensuite à Bar-
» celonne, & à Tortose : & telle fut l'ardeur
» avec laquelle on suivoit ces divertissemens,
» qu'ils causerent enfin du scandale. On parla
» mal de la Cour, & même de la Reine *Dona*
» *Sybila de Forcia* : il est vrai qu'on avoit ad-
» mis alors, parmi les amusemens de la Cour,
» *les Contadores*, (Conteurs), *Cantatores*,
» (Chanteurs), *Juglares*, (Jongleurs), *Trua-*
» *nes*, *Buffones*, (Bouffons, Farceurs); ce
» qui justifie en quelque sorte la plainte libre
» d'un Peuple également fidele & circonspect.

» Les Rois d'Aragon *Dom Juan I*, *Dom Mar-*
» *tin*, & *Dom Fernand l'honnête*, réformerent
» ces assemblées Poétiques & les Colléges
» de la *Gaya Ciencia*. Mais cet art se remit
» dans la suite en si haute estime, que les Rois
» mêmes assistoient aux fonctions publiques
» de l'Académie, où l'on jugeoit du mérite
» des Poëmes, & où l'on représentoit les *Di-*
» *tados*, les *Trobas* & les *Dialogos*, qui étoient
» couronnés avec éclat.

» On donnoit ensuite la permission par écrit
» de représenter & de chanter les ouvrages
» couronnés ; elle n'étoit point accordée pour
» ceux que l'on rebutoit. *Cervantes* a desiré que
» cette méthode se renouvellât.

» L'an 1328 l'Infant *Dom Pedre*, Comte de » *Ribagorſa*, frere du Roi; & les Seigneurs les » plus diſtingués de la Cour, exécuterent des » Ballets, chanterent des airs, & repréſenterent » des Dialogues compoſés par l'Infant, à l'oc- » caſion des fêtes qui ſe donnerent au couron- » nement de *Dom Alphonſe IV d'Aragon.*

» Le Jongleur *Ramaſet*, chanta un Vau- » deville de la compoſition de l'Infant. Un au- » tre Jongleur, nommé *Novellet*, déclama plus » de ſix cents vers, du même Infant, dans la » meſure nommée *Rime vulgaire.* L'étude de la » Poéſie ſe conſerva dans la maiſon de ce Prince » juſqu'à ſon arriere-petit-fils, le célébre *Dom* » *Enrique d'Aragon*, Marquis de *Villena*, » Grand-Maître de *Calatrava*, qui compoſa, » dans l'art de la *Gaya Ciencia*, pluſieurs mor- » ceaux de Poéſie, & des Dialogues qui furent » repréſentés.

On peut regarder l'union des deux couronnes d'Aragon & de Caſtille pour le mariage du Roi *Dom Fernand* & *Dona Iſabella*, comme la principale époque de la décadence de la Poéſie Provençale en Eſpagne. Les Aragonnois & les Catalans négligerent inſenſiblement ce langage, à meſure que le Caſtillan s'introduiſoit chez eux. Cette nouvelle Langue avoit déja jetté parmi eux de profondes racines, depuis le temps de l'Infant *d'Antequera Dom Fernando.* La nouveauté leur plut ſi fort qu'ils commencerent à faire des vers en Caſtillan, & l'on trouve, dans les anciennes collections, pluſieurs

pieces de Poésie Castillane, composées par des Provençaux, entre lesquelles on voit aussi quelques compositions Limousines, *Miguel Perez & Juan de Verdancha*, composerent divers morceaux de Poésie Catalane (1) en vers de *arte major*, c'est-à-dire, en grands vers où la mesure & la rime des vers Castillans étoient observées : & *Mossen Crespi de Valdaura*, fit en vers Castillans, un commentaire sur une piece de Poésie, composée par *Mossen Jordy*, en vers de huit syllabes, & en langue de Valence.

POÉSIE PORTUGAISE.

La poésie Portugaise remonte jusqu'à la fin du douzieme siecle; c'est-à-dire, jusqu'au temps de *Dom Alonzo* ou *Alphonse* Ier, Roi de Portugal, sous lequel florissoient *Gonzalo Henriquez* & *Egas Moniz*, les deux plus anciens Poëtes Portugais dont on ait connoissance.

Au treizieme siecle, le Roi *Dom Denis* composoit des vers Portugais. Son fils naturel *Alonzo Sanchez* & *Vasco Martinez de Resende*, en faisoient à son exemple.

Au quatorzieme siecle, le Roi *Dom Alonzo IV*, surnommé le Brave, faisoit des vers, que *Bernard Brito*, prit soin de recueillir. Le Roi *Dom Pedro I*, fils *d'Alonzo*, exerçoit aussi l'art des vers ; & sous le regne de *Dom Juan I*, l'Infant *Dom Pedro* composa plusieurs Sonnets

(1) On les trouve dans la Collection générale, imprimée à Anvers en 1573, pag. 250.

à la louange de *Vaſco de Lobeyra*, que l'on croit auteur du livre de Chevalerie *d'Amadis*, *des Gaules*.

Au quinzieme ſiecle floriſſoient *Henriquez Cayado*, ſous le Roi *Dom Manuel*; & l'Infant *Don Pedro* fils du Roi *Don Juan II*. Les Portugais cultiverent beaucoup pendant ce ſiecle la poéſie Latine où excellerent *Achilles Stacio*, *Piego Dereya*, *Hermigio*, *Ignatio de Moraiz*, *Jorge Coello*, & *Luis de la Cruz*, Jéſuite, qui compoſa quelques Tragédies latines.

Le ſeizieme ſiecle offre *Bernardino Ribeyro*, *Franciſco Saa de Miranda*, *Miguel de Calbedo*, le fameux comique *Gil Vicente*, & ſa fille *Paula Vicente*, qui non-ſeulement aida ſon pere à corriger ſes Comédies, mais qui en compoſa d'autres. Ces Poëtes fleurirent ſous le Roi *Dom Juan III*. On doit y joindre ceux du regne de *Dom Sébaſtien*, tels qu'*Eſtacio de Faria*, *Jeronimo de Corte-real*, *Jorge Montemayor*, *Luis de Camoens*; & ceux qui vécurent ſous *Philippe II*, comme *Eſtevan Roïs de Caſtro*, *Fernand Roïs Lobo de Zumpita*, & *Franciſco Roïs Lobo*.

Les meilleurs de tous ces Poëtes ſont, ſans contredit, *le Camoens* & *Franciſco Lobo*: & de notre temps, les poéſies du Comte d'*Eryciera* ont eu beaucoup de réputation.

POÉSIE GALICIENNE.

La Poéſie de la Galice n'eſt pas la moins ancienne. Les cantiques des Pélerins qui alloient viſiter l'Egliſe de *Compoſtelle*, y maintinrent le

goût des vers dans les temps les plus barbares.

Le Roi *Dom Alonzo* ou *Alphonse*, le sage, qui fut élevé en Galice, composa dans ce langage, pour l'usage de l'Eglise, des Cantiques qui subsistent encore parmi les manuscrits de l'Eglise de Tolede, avec leurs airs en musique du même temps. *Zuniga*, Auteur des des Annales (1) de Séville, en a publié quelques-uns, entre autres, ceux de la Vie de S. *Fernand*, pere *d'Alonzo*.

On connoît aussi quelques fragmens de Poésie, dans la même langue, composés par *Masias*, que l'on nomme vulgairement *l'Amoureux*; ce Poëte natif de *Padron*, en Galice, vivoit du temps de *Dom Juan II*. Plusieurs de ses comtemporains parlent de ses amours & de sa fin malheureuse. Tels sont *Juan de Mena*, dans son *Trecientas*; *Juan Rodriguez del Padron*, dans ses *Plaisirs de l'amour*; *Garcie Sanchez de Badajoz*, dans son *Enfer de l'amour*; & après eux, le *Commendador Griego*, sur le couplet 105 de *las Trecientas de Mena*; *Argote de Molina* (2), & le frere *Baltasar de Victoria* (3): ce dernier a publié quelques vers en langue Galicienne, que *Masias* composa peu de jours avant sa mort.

On en trouve d'ailleurs un grand nombre

---

(1) *Lib. 1er. p. 36. lib. 2. p. 116.*
(2) *Noblesa de Andalusia. lib. 2. p. 272.*
(2) *Theatro de los Dioses. lib. 6. cap. 12.*

dans l'ancienne collection de *Juan Alfonſo de Baena*, qui ſe conſerve en manuſcrit à l'Eſcurial. Ils peuvent ſervir à faire connoître le génie & le caractere de la Poéſie Galicienne de ce temps.

POÉSIE BASQUE.

QUOIQUE la Langue *Baſque* ſoit très-ancienne, on n'en a que des livres très-modernes. Il eſt par conſéquent fort difficile de vérifier ce que c'étoit que l'ancienne Poéſie des *Cantabres* ou *Baſques*.

Si la Romance Baſque dont parle *Argote, de Molina*, étoit du même temps que l'action dont elle contient le récit, nous aurions un monument ſûr, pour juger du génie de la Poéſie *Baſque*, au commencement du quatorzieme ſiecle, c'eſt-à-dire, vers l'an 1322; mais à l'exception de cet ouvrage, on ne connoît pas d'autres monumens Poétiques dans cette langue que les Hymnes & les Cantiques du frere *Juan Aramburu*, du pere Bernard de *Gaſteluſar* (1), & ceux d'un anonyme dont parle le pere *Larramendi*.

Le plus fameux des Poëtes Baſques eſt Jean d'*Echeverri*, Docteur en Théologie, qui a mis en vers la Vie de J. C. les myſteres de notre foi, & la Vie de quelques Saints: ces ouvrages ont été publiés à Bayonne en 1630.

(1) Imprimée à Pau, en *1686*.

CARACTERES DE CES POÉSIES.

Le génie de chacune de ces Poéſies eſt ſi différent que la Caſtillane ayant imité tantôt l'une & tantôt l'autre, il ne faut pas chercher d'autre cauſe du défaut d'unité qu'on lui reproche.

La Poéſie Arabe aime les jeux de mots, les équivoques, les alluſions & les métaphores. Il eſt vrai que toutes ces figures lui fourniſſent une extrême abondance d'expreſſions, & une variété admirable de penſées & d'images. Elle eſt ingénieuſe dans la conſtruction des vers. Elle a de l'harmonie dans la meſure; mais lorſqu'elle veut parler avec majeſté, elle péche preſque toujours par un excès d'enthouſiaſme, qui eſt comme le propre du génie de cette Nation.

La Poéſie *Provençale* ou *Limouſine*, bornée aux diſputes amoureuſes, n'oſa pas traiter des ſujets plus relevés. Auſſi eſt-elle demeurée tendre, badine, ſpirituelle; mais incapable du merveilleux & du grand qu'elle a quelquefois tenté ſans ſuccès.

Il ſemble que la Poéſie *Portugaiſe* ſe ſoit formée ſur la *Limouſine*; elle eſt ingénieuſe & même agréable dans tout ce qu'elle a pris d'elle. L'obſtination conſtante des Poëtes *Portugais* à ſe renfermer dans les ſujets amoureux, a fait croire aſſez long-temps que leur Poéſie, mal ſoutenue de leur langage, étoit incapable de s'elever à la dignité des Poëmes ſérieux : mais les Muſes

firent changer cette idée, lorſqu'elles parlerent par la bouche du *Camoens*.

La Poéſie de la *Galice* fut plus pieuſe qu'agréable ; & contente de ſervir d'organe à la dévotion, elle négligea les ornemens. Ce qui nous reſte néanmoins n'eſt pas ſans graces. Il paroît que ce fut la ſimplicité des temps qui la retint dans ces bornes, en la privant des avantages que les autres Poéſies vulgaires eurent dans les ſiecles ſuivans.

La Poéſie Caſtillane a comme imité toutes ces différentes Poéſies; avec cette différence, que ce qu'elle a pris de *l'Arabe*, de la *Limouſine* ou *Provençale*, de la *Portugaiſe* & de la *Galice*, elle paroît l'avoir adoptée par une imitation accidentelle, c'eſt-à-dire, par le mouvement naturel qui porte les hommes à imiter ce qu'ils ont ſouvent ſous les yeux : au lieu que dans des temps plus polis, où les belles-lettres furent plus honorées & plus connues, ſon imitation de la Poéſie Grecque & Latine, fut raiſonnée & conduite avec plus d'art.

ÂGES DE DA POÉSIE CASTILLANE.

Quand la langue Latine, qui avoit été longtemps vulgaire en Eſpagne, eut achevé de ſe corrompre par le mélange des Goths, des Arabes, & d'autres Nations barbares, & que du langage de tant de Peuples, le Caſtillan eut commencé à ſe former, au commencement du douzieme ſiecle, il y avoit déja 500 ans que la Poéſie Arabe étoit connue dans le pays; &

depuis plus de 100 ans les Poésies *Provençale* ou *Limousine*, *Portugaise* & *Galicienne*, y étoient communes. Ainsi la Poésie Castillane, en se formant avec la Langue, ne put manquer d'imiter d'autres Poésies qui étoient depuis si long-temps en usage dans la Nation.

Elle se forma comme celle des *Goths* & des *Arabes*, & généralement des Nations les plus anciennes, sans excepter les Hébreux, les Grecs & les Latins, en célébrant les hauts faits des grands Capitaines qui se distinguoient à la guerre contre les Maures; en chantant les louanges de Dieu, & en traitant des choses du Ciel. De-là vient que ces Poésies prirent le nom de *Cantares*, de *Decires*, & les collections que l'on en faisoit, celui de *Cancioneros*. Comme la musique est composée de certains tons, de certains nombres, il faut nécessairement que ce qui se chante ait un nombre & une mesure de syllabes ajustées aux tons & aux quantités de la musique. Telle est la premiere origine des vers, qui ne sont en eux-mêmes que des morceaux d'une belle prose réduits à un certain nombre de syllabes; & comme le même chant se repéte plusieurs fois, les Poëtes se virent obligés d'ajouter un autre nombre égal de vers, ce qui a donné naissance aux *Coplas*. (Couplets.) La césure & l'élision doivent aussi leur origine à la musique, parce que le ton du chant obligeant la voix de s'arrêter à certaines parties, le Poëte se vit forcé de suivre le même ordre dans les vers.

La Poéſie Caſtillane, conſidérée dans ſes progrès & dans ſes changemens, peut ſe diviſer en quatre âges; le premier, depuis ſon commencement juſqu'au temps du Roi *Dom Juan II.* le ſecond, depuis ce regne juſqu'à *Charles-Quint*; le troiſieme, depuis cet Empereur juſqu'à *Philippe IV*, & le dernier depuis ce temps juſqu'à nos jours.

PREMIER AGE.

Le plus ancien Poëte Caſtillan que nous connoiſſions, n'a pas précédé la fin du douzieme ſiecle, ou le commencement du treizieme: c'eſt *Gonzalo de Berceo*, natif du Village de *Berceo*, & moine de *Saint-Milan*. Les Archives de ce Monaſtere font foi qu'il vivoit en 1211: il écrivit en vers Caſtillan de douze & treize ſyllables, les Vies de quelques Saints, comme celle de *Saint-Vincent Levita*, celle de *Saint-Milan*, de *Saint-Dominique de Silos*, & un Poëme de la bataille de *Simarcas*, gagnée ſur les Maures par le Roi *Dom Ramiro II. de Leon*. Ces Poéſies ſont en manuſcrit à S. *Milan*, & quelques autres du même Auteur ſe trouvent auſſi manuſcrites à la Bibliothéque Royale de Madrid.

Le Roi *Dom Alonzo*, le Sage, qui vivoit vers le même temps, compoſa non-ſeulement des Cantiques dans la langue de la *Galice*, mais encore pluſieurs *Coplas*, & d'autres vers Caſtillans. L'Hiſtoire d'Alexandre le Grand eſt écrite dans la même eſpece de vers que les

Poëmes de *Berceo*. Le Livre *des Querelles* eſt dans cet autre genre que les Eſpagnols nomment *Arte mayor*.

La Poéſie étoit alors un des principaux amuſemens des Princes. L'Infant *Dom Manuel*, qui mourut en 1362, fit des vers Caſtillans. *Argote de Molina* aſſure, dans ſon Diſcours ſur la Poéſie Caſtillane, qu'il poſſédoit un Recueil manuſcrit des vers de cet Infant.

Vers l'an 1330 floriſſoit un autre Poëte Caſtillan, nommé *Jean Ruiz*, Archiprêtre de *Hita*, ou *Fita*. Ses Poéſies ſe conſervent manuſcrites à Tolede, & un Sçavant du premier ordre en a fait l'extrait ſuivant.

On voit d'abord le Jugement d'un Tribunal avec les Plaidoyers des Avocats & des Juges; mais on ne peut découvrir à quoi cet Exorde ſe rapporte. *Ruiz* conſeille aux femmes de ſe garder de l'Amour profane. Il appuye ſon conſeil de bonnes raiſons, entre leſquelles il place un Apologue. Il ſe fait honneur d'avoir écrit l'Hiſtoire de la fille de *Dom Endrimo*, qui contient des aventures amoureuſes, auxquelles il avoue n'avoir pas eu de part, & les donnant pour exemple, il en tire cette concluſion, que les filles doivent ſe défier des vieilles femmes corrompues, qu'il nomme *Alcahuetas*, & de la compagnie des hommes.

Il décrit un voyage qu'il fit au travers d'une haute montagne, qu'il appelle le *Paſſage* de *Lozoya*. Il raconte ce qui lui eſt arrivé avec une fille de la campagne. De-là il fait l'Hiſ-

toire d'une guerre entre *Dòm Carnaval* & *Dom Carême.*

Carnaval ayant été vaincu, la nuit du Mercredi des Cendres, demeure malade jusqu'à la Semaine-Sainte. Ses forces, qui reviennent alors, le mettent en état de combattre; & secondé d'un brave Athlete, qui est le Seigneur *Déjeûner*, il envoye un cartel à *Carême.* Le Dimanche de Pâques est marqué pour le jour du combat.

Carême fait réflexion qu'il n'est pas obligé de se battre avec un ennemi déja vaincu. D'un autre côté, se trouvant foible, il fait vœu d'aller à Jérusalem; & s'habillant en Pélerin, il saute les murs le Samedi-Saint, & s'échappe (1).

Deux puissans Empereurs arrivent au monde; *Dom Carnel*, (Charnel), & *Dom Amour.*

Entrée triomphante de *Dom Charnel*; applaudissemens avec lesquels il est reçu.

---

(1) Il est à présumer, que les Espagnols, qui ont été longtemps maîtres des Pays-Bas, y ont apporté quelque idée de ce Poëme singulier, puisque dans plusieurs Villes de Flandres, & sur-tout à Lille, on personnifioit tous les ans *le Carnaval* & *le Carême.* On voyoit encore, en 1740, à Lille, au Marché aux Poissons, la représentation de *Carême*, qui d'abord paroissoit bien vêtu, en bonne santé, & entouré de Poissonniers qui formoient sa Cour. Son embonpoint & ses Courtisans diminuoient à mesure que Pâques approchoit; on le voyoit ensuite en bonnet de nuit, accompagné d'un Médecin & d'un Apothicaire; enfin il mouroit la veille de Pâques à midi. On lui attachoit alors beaucoup de pétards, &, après y avoir mis le feu, on le jettoit par la fenêtre, ce qui réjouissoit le Peuple, & réduisoit la Figure en cendres.

Entrée magnifique & galânte de *Dom Amour*, où le Poëte dépeint les différentes ſortes d'inſtrumens de muſique qui étoient alors en uſage. Il y joint la réception qu'on fait à l'*Amour* dans tous les Etats & dans toutes les Profeſſions.

Diſpute qui s'éleve entre les différens Etats. Chacun veut avoir l'honneur de loger *Dom Amour*, & allégue ſes raiſons. L'*Amour* les refuſe tous. Le Poëte lui offre ſa maiſon, & l'*Amour* l'accepte. Comme la maiſon n'étoit pas aſſez grande pour loger toute ſa ſuite, on dreſſe une tente en pleine campagne. Ici ſuccéde un Epiſode qui contient la deſcription des quatre Saiſons, & de tous les mois de l'année.

Enſuite, avec la confiance d'un ancien ſerviteur, le Poëte demande à *Dom Amour* ce qu'il avoit fait depuis qu'il l'avoit perdu de vue ; l'*Amour* répond, qu'en hiver il s'étoit retiré en Andalouſie ; mais il ſe plaint qu'en arrivant à Tolede, à l'entrée du Carême, il avoit trouvé les habitans mal diſpoſés en ſa faveur, & qu'on l'avoit chaſſé de la Ville. Il continue de raconter qu'il ſe retira dans la Ville de Caſtro, où il fut bien reçu ; il ajoute que puiſque les Jours gras ſont revenus, il veut partir pour *Alcala* ; il décampe en effet, laiſſant ſon hôte fort mélancolique.

Le Poëte, mécontent de cette fuite, & de ſe trouver ſeul, cherche compagnie. Il s'adreſſe a une vieille, nommée *Trote-Couvent*, qui lui conſeille de faire l'amour à une Reli-

gieuſe, & lui décrit les avantages de cette liaiſon. Elle lui procure *Dona Garoſa*, que le Poëte courtiſe en toute honnêteté, à la grille, pendant deux mois. La Religieuſe meurt; triſteſſe de l'Archiprêtre. *Trote-Couvent* veut le marier à une Arabeſque, qui ne prend aucun goût pour lui, &c. Le Poëte obſerve qu'il fit, dans l'intervalle, des chanſons de danſes pour les femmes Juives & Arabes, & des airs pour les inſtrumens, qu'on appelloit *Tonadillas* ou *Villancicos*. Il fit auſſi des cantiques pour les Aveugles, & des chanſons pour les Baladins.

Trote-Couvent meurt à ſon tour. *Ruiz* en eſt inconſolable. Il peint à cette occaſion la cruauté de la mort & ſes ravages; il s'étend ſur l'ingratitude des héritiers, après la mort des parens auxquels ils ſuccèdent. Il fait l'Epitaphe de *Trote-Couvent*, & prend la défenſe des femmes de petite taille contre les grandes. « Puiſque la grande femme n'eſt pas meilleure » que la petite, ajoute-t-il, il eſt de la prudence, ſelon le Conſeil du Sage, de fuir le » grand mal, & de choiſir le moindre. Ainſi » de deux femmes, c'eſt à la plus petite qu'il » faut donner la préférence. » . . . . . Il finit par dire, que ſon ouvrage fut achevé en 1368, & qu'il l'a écrit dans la vue de remédier à la corruption qui regne dans l'un & l'autre ſexe, & termine par cette apoſtrophe à ſon livre. . . . « Je vous ai achevé, petit livre! votre texte eſt » de moindre valeur que le ſens que vous ren-

» fermez ; vous ſerez fort applaudi par ceux
» qui vous comprendront. Ils ſe garderont bien
» de vous eſtimer petit ; car ſous chaque fable
» vous cachez de grandes choſes que le raiſon-
» nement ſeul pourra découvrir »…….

On peut remarquer par cet extrait que ce Poëte peut être regardé comme le *Pétrone* de la Poéſie Caſtillane, & que même il ne le lui céde gueres du côté de l'invention.

On peut compter parmi les Poëtes du premier âge de cette Poéſie, qui eſt comme ſon enfance, on peut compter, dis-je, *Pedro Lopez* de *Ayala*, qui vivoit ſous le regne de *Dom Pedro* le Cruel, & qui compoſa la Chronique de ce Prince.

Peut-être doit-on rapporter au même ſiecle quelques-uns des Poëtes dont les ouvrages ſe trouvent dans la collection manuſcrite de *Jean Alphonſe de Baena*, qui floriſſoit ſous le regne de *Dom Juan II*.

SECOND AGE.

Le ſecond âge de la Poéſie Caſtillane peut être fixé depuis l'an 1407, au regne *de Dom Juan II*, dont la paſſion pour la Poéſie, & l'inclination à favoriſer ceux qui s'y diſtinguoient, la mit tout-d'un-coup dans une nouvelle ſplendeur. *Fernand-Perez de Guzman*, dans ſon Livre (1) des Hommes Illuſtres, dit

(1) *Cap.* 33.

de ce Roi, « qu'il prenoit plaiſir à écouter » les Hommes ſages, & qu'il ne perdoit rien » de ce qu'ils lui diſoient. Il entendoit le latin » & le parloit. Il aimoit les livres, & ſur-tout » ceux d'hiſtoire. Il écoutoit volontiers la lec- » ture des Poëmes, dont il remarquoit les dé- » fauts »......

Le Bachelier *Fernand Gomez de Ciudad-Real* (1), Médecin de *Dom Juan*, dit que ce Prince avoit non-ſeulement du goût pour la Poéſie, mais qu'il s'amuſoit auſſi à verſifier, & qu'il corrigea quelques vers de *Jean de Mena*. La Cour ſuivit le goût du Maître, & les principaux Seigneurs ſe faiſoient honneur de s'appliquer à la Poéſie.

Dom Enrique de Villena, Sçavant célébre, qui paſſoit pour Magicien, parce qu'il étoit fort verſé dans les Mathématiques, que l'on regardoit, dans ce temps-là, comme une ſcience infernale, écrivit, en vers, les Travaux d'Hercule, imprimés, à ce qu'on croit, à Burgos, en 1499. Il compoſa auſſi la *Gaya Ciencia*, ou l'Art poétique, dont *Grégoire Mayans* a publié un extrait à la fin de ſon Ouvrage, ſur l'origine de la Langue Eſpagnole. On trouve parmi les Manuſcrits de Tolede (2), des Commentaires ſur la traduction de l'Enéide de *Virgile*, par *Dom Enrique*.

Fernand Perez de Guzman, Seigneur *de*

(1) *Centon. Epiſtolar. Ep.* 20, 76.
(2) *Tom.* 2.

Barres,

Barres, & ayeul de *Garcilazo de la Vega*, vivoit dans le même temps. Outre ses Poésies, qui se trouvent dans la collection manuscrite de *Jean Alphonse de Bœna*, & dans plusieurs Recueils imprimés, il écrivit des Sentences en vers sur la maniere de bien vivre (1), & quelques autres Ouvrages dont parle *Dom Nicolas Antonio* (2). On montre à Séville un Traité manuscrit sur les Vices & les Vertus, des Hymnes à la louange de Dieu, envoyés au bon & sage *Alvar Garcia de Santa Maria*, Conseiller du Roi, par *Fernand Perez de Guzman*. Ce Cavalier étoit Poëte & Historien; il composa une Chronique du Roi *Dom Juan II*, qui subsiste encore.

Il eut pour contemporain le fameux Marquis *de Santillana*, *Inigo Lopez de Mendoza*, qui vécut (jusqu'au temps de *Henri IV*), livré à l'étude de la Philosophie & de la Morale, dont ses Poésies se ressentent, sur-tout son Livre des Proverbes (3). On trouve une partie de ses Ouvrages dans les Collections générales. *Argote de Molina* assure qu'il avoit entre les mains un Manuscrit des Poésies du Marquis de Santillana, contenant plusieurs Chansons,

(1) Imprimées à Lisbonne, 1564.

(2) *Bib. Hisp. Ant. Lib.* 10, *Cap.* 8.

(3) Imprimé la premiere fois à Séville, en 1532, avec les commentaires & explications du Marquis de *Santillana*, & du Docteur *Pedro Diaz*, de Tolede. La deuxieme fois à Anvers, en 1581, & la troisieme encore à Anvers, en 1594, avec des Poésies d'autres Auteurs.

Sonnets, & autres vers rimés de dix ſyllabes; & le Pere Labbe (1) rend témoignage, que, parmi les Manuſcrits du Roi de France, il s'en trouve un intitulé : *Lettres que le Marquis de Santillana écrivit au Comte d'Alva, pendant ſa priſon, & quelques autres morceaux de Poéſie Eſpagnole,*

Alvar Garcia, qui écrivit une partie de la Chronique de *Dom Juan II*, compoſa auſſi quelques piéces conſervées manuſcriteschezle Comte de *Villambroſa*.

On croit que *Rodrigo de Cota* floriſſoit auſſi ſous ce regne. C'eſt à lui qu'on attribue la fameuſe Tragi-Comédie de *Calixte* & *Mélibée*, & une Satyre ſous le nom de *Mingo Rébulgo*, contre *Dom Juan* & ſa Cour. On croit, du même ſiecle, l'Auteur anonyme qui écrivit en vers de *Arte mayor*, les faits d'Hercule, dont *Joſeph Pellizer* a copié un fragment dans la Bibliothéque de ſes Ouvrages (2). On trouve dans les Collections générales, les Poéſies de *Dom Juan Rodriguez del Padron*, qui vécut dans ce ſiecle, & qui, touché de la mort malheureuſe de ſon contemporain *Maſias*, acheva ſa carriere dans l'Ordre de S. François. On voit auſſi, dans ces Recueils, les Poéſies de l'Archevêque de *Burgos*, *Dom Alonzo de Santa Maria*, nommé vulgairement *Alonzo de Carthagéne*, & célèbre par d'autres Ecrits.

---

(1) *Bibliot. MSS. d.* 325.
(2) *P.* 119.

Diego de S. Pedro, Juge ou Alcade de Valladolid, écrivit en vers de *Arte mayor*, un Poëme, intitulé *les Pleurs*, qu'il dédia au Roi *Dom Juan II*, & duquel *Pellizer* (1) fait mention.

Juan Alphonse de Bœna forma vers ce temps un Recueil des anciens Poëtes Castillans, qui se conserve manuscrit à l'Escurial; il commence par l'Eloge du fameux Poëte *Maître & Patron* de cet Art, *Alfon-Alvarez de Villa Sandino*, dont les Poésies sont à la tête du Recueil. Elles sont suivies de celles de beaucoup d'autres Poëtes, tels que *Micer-Francisco Imperial*; le Maître Frere *Diego-Fernand Sanchez Calavera*; *Fernand Perez de Guzman*; *Ferrant-Manuel de Lando*; *Rui-Paez de Ribera*; *Pero-Ferruz*, le vieux; *Macias*, Archi-doyen *de Taro*; *Pedro-Valez de Guevara*; *Diego-Martinez de Medina*; *Gonzalo-Martinez de Medina*; *Pero-Gonzalez de Useda*; le Maître Frere *Lope*; *Gomez-Perez Patino*.

Le plus fameux Poëte de ce siecle fut *Jean de Mena*, natif de Cordoue. Le Roi *Dom Juan II.* le retint long-temps à sa Cour. Ses Poésies furent commentées par *Fernan-Nunez*, appellé *le Commendador Griego*. Il écrivit aussi en prose un Abrégé de *l'Iliade d'Homere*.

Gomez Manrique vivoit dans le même siecle. Nous avons de lui quelques morceaux poéti-

(1) Origine de la Maison de *Los Sarmientos* de *Villa-Mayor*, p. 20.

ques dans les Collections imprimées. Son neveu *Jorge Manrique* composoit des vers Castillans très-châtiés, avec plus de facilité qu'aucun autre Poëte de son temps. Ses vers moraux furent imprimés à Anvers, en 1594, avec un Commentaire de *Francisco Guzman*. *Garcie Sanchez de Bajoz*, l'égale en pureté de style. On voit dans les vers de *Garcie* la passion qui lui renversa l'esprit, & qui occasionna sa mort. Il avoit pris un amour déréglé pour une de ses cousines.

Le Bachelier de *la Torre* est du même siecle. On parle de lui dans les Collections; & M. de *Velasquez* le croit Auteur de la prose intitulée : *Vision délectable de la Philosophie & des Arts libéraux*. On lui attribue encore quelques Poëmes qui se trouvent, suivant *Nicolas Antonio*, parmi les Manuscrits de la Bibliothéque du Roi à, Paris sous le titre de *Poésies du grand Philosophe Alonso de la Torre*.

Juan de la Enzina, vécut sous le regne des Rois catholiques *Ferdinand* & *Isabelle* : il accompagna le fameux Marquis de *Tarifa*, dans son Pélerinage de Jérusalem, dont il fit la Relation en vers. On peut dire qu'il fut le dernier Poëte de cet âge, & le premier qui donna naissance à la bonne Poésie. Outre plusieurs morceaux poétiques sur différens sujets, il a traduit en vers Castillans les Eglogues de *Virgile*, les ajustant, par d'ingénieuses allusions, aux actions glorieuses des Rois *Dom Fernand* & *Dona Isabella*. Il composa sur le

même sujet un petit Poëme intitulé, le *Triomphe de la Renommée.* On conserve encore de lui plusieurs pieces de théatre qu'il appelle quelquefois Eglogues; il écrivit en prose l'*Art de la Poésie Castillane*, dédié au Prince *Dom Juan.*

Les compositions des autres Poëtes de ce temps sont en grand nombre, & se trouvent dans la collection générale de *Hernando del Castillo.* Ce recueil, qui contient diverses Poésies depuis le temps de *Jean de Mena* jusqu'à celui de l'Auteur, a été imprimé, corrigé & augmenté plusieurs fois. La troisieme édition est de Séville, en 1535; celle d'Anvers, est de 1573: on y trouve les meilleures pieces des Poëtes du même temps, disposées quelquefois par ordre de matieres, quelquefois suivant l'ordre des temps ou des éditions. Cette méthode a beaucoup contribué à conserver la mémoire d'une partie des anciens Poëtes Castillans; l'on doit regretter qu'elle n'ait pas été continuée depuis le rétablissement de la bonne Poésie.

Dans ce second âge, la Poésie Castillane change de face, & se dépouille de sa premiere rudesse. *Jean de Mena* lui fit prendre un ton plus noble; *Dom Jorge Manrique* & *Garcie Sanchez de Badajoz*, en polirent le style, par la pureté du langage, & s'attacherent à rendre la rime plus réguliere. Le Marquis de *Santillana*, la tira de l'enfance de ses *Coplas*, & lui donna pour mesure celle des *Provençaux* & des *Italiens.* Juan de la *Enzina* fit voir qu'elle étoit

capable du genre Dramatique, & de concert avec *Dom Enrique de Villeno*, il fit naître l'imitation Poétique, & fit parler Castillan au meilleur des Poëtes Latins : il donna les premieres régles de la Poésie Castillane, tandis que *Enrique*, donna celle de la *Gaya Ciencia* : on ne pouvoit espérer de plus grand progrès dans un siecle barbare, où les Belles-Lettres étoient d'ailleurs si peu connues.

TROISIEME AGE.

Le rétablissement des Lettres en Espagne, au commencement du seizieme siecle, éleva la Poésie Castillane. Les Muses exilées de l'Orient, se refugierent en Italie ; & les Espagnols, qui voyagerent dans ce pays, les apporterent en Espagne, dans le temps que *Jacques Sannazar*, *Pierre Bembe*, l'*Arioste*, *Fracastor*, *Le Trissin*, & plusieurs autres faisoient renaître le goût de la Poésie *Toscane*, qui avoit langui depuis la mort de *François Pétrarque*.

Juan Boscan, *Garcilasso de la Vega*, *Dom Diego de Mendoza*, *Gutierre de Cetina*, & *Dom Luis de Haro*, furent les premiers de ce siecle qui introduisirent en Espagne la véritable Poésie. Ils eurent pour successeurs *Francisco Saa de Miranda*, *Pedro de Padilla*, *Gregorio Fernandez de Velasco*, &c. qui sçurent unir à la maniere de rimer des Italiens, tout ce qui constitue la bonne Poésie, c'est-à-dire, l'Imitation, l'Invention, les Images, la majesté de

la diction, la beauté, la facilité du ſtyle, le génie pour le grand & pour le merveilleux; mais les ornemens étrangers dont la Poéſie Caſtillane commençoit à ſe revêtir, déplurent à quelques Eſpagnols, qui ne manquoient pas de talens pour s'y diſtinguer: c'eſt ainſi que *Chriſtophe de Caſtillejo*, & d'autres Poëtes du même temps, ſe répandirent en invectives contre les principaux Auteurs de cette grande révolution; ils les nommoient *Pétrarchiſtes*, parce qu'on les accuſoit d'imiter le ſtyle de *Pétrarque*, connu pour le chef de la Poéſie Italienne; ils s'efforcerent long-temps de rendre cette nouveauté odieuſe à ceux qui aimoient mieux vivre chez eux dans l'ignorance que d'aller s'inſtruire au dehors.

Cependant *Juan Boſcan*, comme il le dit lui-même dans le prologue du ſecond livre de ſes Ouvrages, entreprit heureuſement d'introduire, dans la Poéſie Caſtillane, le ſtyle & la meſure des Italiens, à la perſuaſion de *Navagèro*, Ambaſſadeur de la République de *Veniſe* à la Cour de *Charle-Quint*. *Boſcan* devint l'ami de ce Miniſtre, & compoſa enſuite des Sonnets, des Chanſons, des Saytres & des Eglogues: il traduiſit du Grec, de *Muſeus*, la fable de *Léandre & Héro*, & une tragédie *d'Euripides*.

On lui doit non-ſeulement ſes propres Poéſies, mais encore la collection des ouvrages de ſon contemporain *Garcilaſſo de la Vega*. Ce grand Poëte avoit puiſé le bon goût dans ſes voyages d'*Italie* & d'*Allemagne*, au ſervice de l'Empereur;

& s'il n'eût été enlevé par une mort précipitée, l'Espagne auroit eu en lui un Poëte comparable aux meilleurs des Grecs & des Latins : aussi l'a-t-on nommé le *Pétrarque* de la Poésie Castillane.

Dom Diego de Mendoza voyagea aussi en Italie avec la qualité d'Ambassadeur à Rome, pour l'Empereur *Charles-Quint.* La plûpart de ses Poésies sont de la même espéce que celle de *Boscan & de Garcilasso*; mais on reproche à ses *sonnets*, à ses *chansons* & à ses *églogues* un style un peu dur. Il fit aussi des Poëmes Burlesques, qui ne se trouvent point dans l'édition de ses ouvrages, à *Madrid*, en 1610 : tels sont l'éloge *de la Azanahoria*, la *Canne* & la *Puce*, où l'esprit & la liberté brillent avec beaucoup de feu. Ces derniers ouvrages sont en manuscrit, & M. de Velasquez en est le possesseur.

Castillejo parle de *Dom Luis de Haro* dans des couplets où il se plaint de ceux qui abandonnoient les vers Castillans pour les Italiens : il le compte entre les principaux Auteurs de cette nouveauté. *Fernando de Herrera* parle de *Gutierre de Cetina* dans son Commentaire sur le premier sonnet de *Garcilasso de la Vega*; &, dans la suite du même ouvrage, il rapporte plusieurs de ses Poésies qui confirment le jugement honorable qu'*Argote de Molina* en a porté.

Francisco Saa de Miranda, Portugais, composa presque toutes ses Poésies en Castillan, ce sont les meilleures de ce temps.

Pedro de Padilla, natif de *Linares*, eſt un des illuſtres Poëtes de ce même ſiecle, ſes églogues ſont comparables à celles de *Garcillaſſo.*

Padilla ſçut réunir à la facilité & à la beauté du ſtyle, la fécondité de l'invention. *Chriſtophe de Caſtillejo*, ſon contemporain, ne lui eſt pas inférieur : ſes Poéſies ſont pleines de ſel, ſur-tout ſes *Coplas Caſtillanas.*

Grégorio Hermandez de Velaſco ſe diſtingua par ſa traduction de l'*Enéide*, de quelques églogues de *Virgile*, & par celle du Poëme de *Sannazar*, ſur la naiſſance de la Vierge. *Juan Guzman* traduiſit les *Géorgiques*, & la dixieme *Eglogue* de *Virgile*, dans un ſtyle pur & élegant : cet ouvrage fut publié à Salamanque, en 1586.

Geronimo Bermudez, ſous le nom d'*Antonio de Silva*, publia vers ce temps ſes tragédies de *Niſe Eplorée* & *Niſe Couronnée*, qui méritent tout le cas qu'en fait *Dom Auguſtin Montiano*, dans ſon premier diſcours ſur la tragédie Eſpagnole : les vers de *Bermudez*, approchent de l'élégance & de l'harmonie des Poëtes Grecs & Latins.

Lope de Rueda, Poëte & Comédien, commença à donner quelque forme au théatre Eſpagnol, par des Comédies & des Dialogues qu'il repréſentoit lui-même, & que *Juan de Timoneda*, ſe fit honneur de publier après la mort de ce Poëte. *Barthelemi de Torres Naharro*, le ſuivit de près ; il compoſa quelques comédies, & d'autres ouvrages Poétiques, qu'il

nomma *Lamentations*, *Satyres*, *Romans*, & *Lettres*, publiés enſemble ſous le titre bizarre de *Propaladia*, qu'il plut à l'Auteur de leur donner.

On doit placer *Juan de la Cueva*, parmi les bons Poëtes de ce ſiecle: il eſt un de ceux à qui la Poéſie Dramatique dût ſes progrès après *Naharro*. *Dom Alonzo de Erzilla* ſe fit de la réputation dans le genre épique.

Les Poéſies Lyriques de *Dom Franciſco de Mediano*, publiées à la fin du Poëme des *Remedios de Amor*, de *Dom Pedro Venegas de Saavedra*, doivent être placées parmi les meilleures de ce ſiecle: l'Auteur a fait éclater ſon goût dans une continuelle imitation d'Horace.

Fernando de Herrera, qui mérita dans ce temps le ſurnom de *Divin*, écrivoit avec autant d'Eſprit que de force; il prenoit beaucoup de peine à limer ſes vers; ce qui malheureuſement s'appercevoit un peu trop: auſſi eſt-il inférieur à *Dom Etevan Manuel de Villegas*, qui avoit une facilité admirable pour la rime & pour la meſure. Il imitoit en Caſtillan, la conſtuction & le nombre des vers Latins: on admire dans ſes Poéſies la force d'*Horace*, la douceur d'*Anacréon*, la galanterie de *Tibulle*, l'urbanité de *Properce*, & le génie de *Théocrite* à copier la nature. Outre ſes ouvrages Poétiques, qui ſont imprimés ſous le titre d'*Héroticas*, on a du même Auteur une traduction de *Boëce*, qui n'eſt pas moins eſtimée que ſes autres écrits.

Vers le même temps floriſſoit frere *Luis*

de Leon, à qui la Langue & la Poésie Castillane sont redevables de la perfection où elles furent portées dans cet âge. Un génie supérieur, cultivé par la connoissance des Langues sçavantes, conduisit heureusement ce Poëte dans les sentiers les plus difficiles de l'art; il imita & traduisit les meilleurs originaux, tels que *Pindare*, *Homère*, *Virgile*, *Tibulle*, *Pétrarque* & *Bembe*; sans compter les versions de quelques Livres sacrés. Les deux freres *Argensolas* doivent tenir place après *Luis de Leon*. Ce sont les *Horace* de l'Espagne, qui dans la suite n'a pas eu deux Poëtes qu'elle puisse leur comparer.

Le brillant génie de *Gonzalo-Perez* éclata dans une traduction de l'Odissée, qu'on met presque au même rang que l'original. Le célébre Archevêque de *Tarragone*, *Dom Antonio Augustin*, ne se distingua pas moins par sa troisieme & quatrieme *Octava* de la Fontaine *d'Alcover*, & par sa traduction des sept premiers Livres des *Métamorphoses d'Ovide*, publiés en 1586, ouvrage qui dispute le prix avec celui de *Siglio*, s'il n'est pas au-dessus, par l'exactitude & la beauté.

La bonne Poésie, parvenue alors au comble de la perfection, commença à décliner vers la fin de ce siecle. Le Comte *de Rebolledo*, *Vicente Espinel*, *Dom Luis de Ulloa*, *Pedro de Espinosa*, *Dom Francisco Quevedo*, *Dom Juan de Xauregui*, *Christophe de Mesa*, & quelques autres, furent les derniers qui con-

ſerverent un reſte de goût ; quoique leurs compoſitions n'euſſent point la délicateſſe des bons Poëtes, & qu'au contraire on y reconnut la corruption qui commençoit à régner dans la Poéſie Caſtillane.

Les meilleures pieces du Comte de *Rebolledo* ſont *la Selva ſagrada*; *la Conſtancia victoriosa*, *los Trenos*, & *el Idilio ſacro*. Il y a quelques bonnes chanſons d'*Eſpinel*; ſa traduction de l'art Poétique d'*Horace* eſt excellente. Quelques *ſonnets*, *chanſons* & *ſatyres* de *Dom Luis de Ulloa* méritent de l'eſtime. On en doit auſſi à la fable *Del Xenil*, compoſée par *Pedro de Eſpinoſa*, qui eſt imprimée parmi les fleurs des Poëtes illuſtres, qu'il publia lui-même.

Francisco Quevedo mérite quelques éloges, particulierement dans ſes Poéſies, qu'il publia ſous le nom du *Bachelier François de la Torre*. Il donna la traduction d'*Epictete & de Phocilides*, avec quelques ſatyres & des chanſons. La traduction de *Lucain*, par *Xauregui*, eſt eſtimable, & très-digne d'être remiſe au jour avec des corrections. Celle de *l'Aminte du Taſſe* eſt meilleure encore.

Chriſtophe de Meſa ne marcha point heureuſement dans ſa carriere épique, quoiqu'il eut eu pour maître *Torquato Taſſo*, avec lequel il fut lié d'amitié à Rome, pendant cinq ans ; mais on a de lui quelques bonnes pieces de Poéſies ; telles que la fable de *Narciſſe*, traduite d'Ovide ; la verſion de l'ode d'*Horace*, (*Beatus ille*) ; l'abrégé de l'art Poétique, & quelques églogues

Ce troisieme âge fut le siecle d'or de la Poésie Castillane. Elle devoit nécessairement fleurir avec les autres arts qui furent soigneusement cultivés.

Les moyens solides dont la nation Espagnole s'étoit servi pour s'élever au bon goût, ne pouvoient pas manquer de produire d'heureux effets. On lisoit, on imitoit, on traduisoit les meilleurs originaux *Grecs* & *Latins*. Les grands Maîtres de l'art, *Aristote* & *Horace*, étoient devenus les Précepteurs de toute la Nation.

QUATRIEME AGE.

Après avoir suivi, comme pas-à-pas, les autres sciences, la Poésie tomba dans une nouvelle langueur en Espagne, à l'entrée du dix-septieme siecle. Les Italiens dont les Espagnols avoient pris des leçons, contribuerent à cette décadence par leurs mauvais exemples. En vain la Poésie Toscane s'étoit élevée à la perfection depuis son rétablissement; elle ne résista point à la corruption du mauvais goût qui fut introduit par le *Marino* & quelques autres Poëtes: ils farderent sa beauté naturelle & sa majesté, par le faux éclat des *concetti*, par des métaphores & des allusions forcées. Le goût dépravé passa comme une espece de contagion aux Espagnols qui faisoient alors de fréquens voyages en Italie; ils l'apporterent en Espagne, où il devint bientôt le goût dominant de la Nation. *Lorenzo de Gracian*, y contribua beaucoup par un ouvrage qu'il publia sous

le titre d'*Agudeza y arte de ingenio. Manuel Thesauro* nuisit de même aux Italiens par son traité intitulé *Anteojo - Aristotelico :* depuis ce temps, le bon goût de la Poésie & de l'éloquence disparut de l'Espagne.

Les Poëtes de ce siecle renonçant à l'étude des Belles-Lettres pour s'abandonner à la subtilité de leur esprit & à la vivacité de leur imagination, oublierent jusqu'aux regles de l'art. On distingue alors trois principales classes de Poëtes qui furent les corrupteurs du goût.

La premiere fut celle qui, par ignorance ou par un mépris encore plus honteux des bonnes regles de la Poésie dramatique, corrompoit le Théatre en y introduisant le défaut de régularité & de décence, le pédantisme, & sur-tout le prodigieux. Les principaux Chefs de cette classe *sont Christophe de Viruès, Lope de Vega, Juan Perez de Montalvan*, suivis par *Dom Pedro Calderon, Dom Augustin de Salazar, Dom Francisco Candamo, Dom Antonio de Jamoza*, & divers autres, qui ajouterent à ces défauts l'enflure de style, insupportable dans l'épopée même, & dans la Poésie *Dithyrambique.*

La seconde fut celle des amateurs des *Concetti*, c'est-à-dire, de ceux qui faisoient consister le style Poétique dans le rafinement, l'affectation, les pointes, la subtilité, les métaphores extraordinaires, les hyperboles extravagantes, *les paranomasies*, *les antitheses, les équivoques*, &c. &c. On nomme pour Auteurs de ce style, dans la Poésie Lyrique, les mêmes qui corrompirent la Dramatique.

La troiſieme claſſe fut celle de *Los cultos*, c'eſt-à-dire, de ceux qui, affectant une eſpece de ſçavoir Poétique, parloient un langage obſcur, & différent de celui du vulgaire; ils inventoient des mots nouveaux, pompeux, bruyans; des conſtructions extraordinaires, enfin un jargon étranger, au milieu même de la Caſtille. *Dom Luis de Gongora* fut l'auteur de ce goût; le Comte de *Villa Mediana*, *& Dom Franciſco Manuel*, *le frere Hortenſio - Félix Palaviſſino*, ou *Dom Felix* de *Arteaga*, & quantité d'autres, marcherent ſur ſes traces. Ces fideles Diſciples pouſſerent même le déſordre encore plus loin que leur maître. Au fond, c'eſt ce qu'on devoit attendre d'un ſiecle corrompu, où les Belles-Lettres étoient abandonnées, & le bon goût comme proſcrit par la Nation. L'eſprit de bagatelle qui s'empara du Public, comme des Poëtes & des Orateurs, faiſoit applaudir & donner le titre de *diſcutiones*, à ce qui n'auroit mérité que du mépris dans un ſiecle plus éclairé. On ne ſçait que trop que dans les temps où l'ignorance prévaut, la vaine ſubtilité paſſe toujours pour de l'eſprit.

M. de Velaſquez ne ſe croit pas obligé d'examiner ſi les ouvrages de ce genre méritent d'être inſcrits au *Parnaſſe Eſpagnol*; mais il déclare que l'Eſpagne céde volontiers au Portugal la gloire d'un ſtyle ſemblable, & qu'il acquieſce à la prétention de *Manuel de Faria y ſouza*, (1) qui réclame en faveur des Portugais l'in-

(1) *Europa Portugueſa, Tom. 3. Part. 4. Cap. 8.*

vention du ſtyle *culto* ou *poli.* Il ajoute que leurs compoſitions en *proſe difficile*, qui eſt du même ton, font foi qu'ils excellent en effet dans ce goût ; mais que les Grecs, qui pouvoient donner pour l'original de ce ſtyle celui de *Lycophron*, ne s'en firent pas une gloire.

Les imitateurs du ſtyle de *Gongora* ont oſé reparoître de nos jours : mais on leur a fait une prompte juſtice, par le mépris qu'on a témoigné pour le Poëme de *Saint-Antoine*, de *Dom Pedro de Nolaſco de Ozejo.* Malgré cette corruption, il y eût toujours des Sçavans qui ſçurent s'en garantir, & qui eurent le courage de condamner dans leurs écrits ces pernicieuſes nouveautés.

ETAT ACTUEL
DE LA POÉSIE CASTILLANE.

Vers le commencement de ce dix-huitieme ſiecle, dans lequel les Lettres prirent une nouvelle face en Eſpagne, la Poéſie Caſtillane commença à reprendre ſon ancien luſtre. *Dom Ignace de Luzan* eſt devenu le plus puiſſant mobile de cette réformation par ~~que~~ ſon art Poétique (1), ouvrage le plus utile que les partiſans du bon goût puſſent déſirer en ce genre, parce qu'on y trouve, en abrégé, tout ce que les Anciens & les Modernes ont penſé de mieux ſur la Poéſie. Il eſt compoſé avec cette méthode & clarté qui caractériſent les écrits de cet Auteur. *Dom Luzan* n'a pas moins contribué

(1) Publié en 1737.

au renouvellement de la bonne Poéſie, par ſes exemples, que par ſes préceptes. Son Idylle de *Léandre* & *Héro*, eſt un morceau du premier ordre. On trouve le même génie dans ſes autres compoſitions, & les Eſpagnols regrettent qu'il n'ait pas publié lui-même un recueil de ſes ouvrages (1).

Dom Blas Naſſare a beaucoup contribué au rétabliſſement du bon goût. La Nation lui doit une excellente Diſſertation ſur la Comédie Eſpagnole, qui eſt à la tête des Comédies de *Cervantes*, dans l'édition de 1749.

Dom Auguſtin de Montiano s'eſt diſtingué dans ce noble genre de Poéſie, qu'*Horace* a jugé digne du premier rang; ſes Tragédies de *Virginie* & d'*Ataülphe*, & ſes diſcours (2) ſur la Tragédie Eſpagnole, qui ont été imprimés enſemble, ſont des ouvrages d'une immortelle réputation (3). La Poéſie Caſtillane lui aura l'obligation d'avoir fait renaître un genre de Poëme preſque abandonné en Eſpagne.

Le diſcours du Comte de *Torre Palma*, ſur la Comédie Eſpagnole, eſt en poſſeſſion d'une haute eſtime (4); on rend la même juſtice aux Eglogues de *Dom Joſeph Porzel*, ſur la chaſſe d'*Adonis*, & la critique même y trouve des beautés comparables aux meilleurs endroits de

(1) Il eſt mort en 1754.

(2) On trouvera l'extrait de ces Diſcours à l'article *Tragédie* (de cette Diſſertation).

(3) M. *Montiano* eſt mort la même année 1754.

(4) Ce Diſcours n'étoit pas encore publié en 1755.

Garcillasso. On espere que l'Académie Espagnole, qui a déja produit des génies si distingués, donnera également à sa Nation, d'excellens Grammairiens, des Orateurs éloquens, & des Poëtes sublimes.

Commencemens & Progrès de chacune des principales especes de Poésie Castillane.

La Poésie, qui n'est qu'une imitation de la Nature, en vers, consiste dans l'invention & la mesure : ces deux parties en font le corps & l'ame. Ce qu'on appelle mesure du vers, & ce qui le constitue essentiellement, est le concours & la disposition d'un certain nombre de syllabes. La rime, moins essentielle en elle-même, & née dans des temps postérieurs, n'est autre chose qu'une relation de consonnances dans les syllabes finales des vers. *La Copla*, ou stance, est un certain nombre de vers assujettis à une consonnance & à une quantité déterminées ; de sorte que les vers se composent de syllabes, les rimes de consonnances, les stances d'un nombre fixe de vers rimés, & les Poëmes d'un nombre arbitraire, dans lesquels on entreprend quelque imitation.

Cette imitation peut se proposer un objet particulier : tel qu'il est en soi ; ou un objet phantastique, tel qu'il plaît à l'imagination de se le représenter. Elle peut se faire aussi de plusieurs manieres. Tantôt le Poëte raconte

par lui-même ; il fait tantôt parler les autres. Ainsi la Poésie se distingue en deux principales especes, qui sont la *Dramatique* & l'*Epique*. La premiere comprend la Tragédie & la Comédie ; & la seconde, le Poëme héroïque, auxquels on peut ajouter d'autres especes inférieures, qui se réduisent à l'Ode, à l'Eglogue, à l'Elégie, à l'Idylle, à la Satyre, à l'Epigramme, & au Poëme Didactique. M. de Velasquez examine l'origine & les progrès de chacune de ces especes, dans la Poésie Castillane.

ORIGINE DU VERS CASTILLAN.

S'il est vrai, comme cela est très-probable, dit notre Auteur, que la Poésie, en général, doive son origine à la Musique, il est vraisemblable que le vers Castillan vient particulierement du même principe, & que sa structure est plutôt dûe à la mesure & à la cadence accidentelle du chant, qu'à l'invention des Poëtes. La Poésie Castillane, comme on l'a dit, prit naissance dans des siecles grossiers, où les oreilles ne cherchoient point des proportions délicates & variées. Les premiers Poëtes d'Espagne n'étoient pas assez sçavans pour imiter la structure des vers grecs & latins, qu'à peine ils connoissoient. Témoin le Moine de *Berceo*, que nous avons fait connoître, & qui dit au commencement de la vie de S. Dominique de Silos, qu'il se détermina à composer

ſon Poëme en vers Caſtillans, parce qu'il ignoroit entierement la ſtructure de la Poéſie Latine.

La reſſemblance & l'analogie que l'on obſerve entre quelques vers Latins & Caſtillans, comme entre les vers de huit ſyllabes & le *Trochaïque*, entre celui de cinq & l'*Adonique*, entre celui de onze & le *Saphique*, & d'autres ſemblables proportions, dont *Argote de Molina* (1), & *Lope de Vega* (2), ſe ſont ſervis pour vouloir perſuader que le vers Caſtillan venoit du *Grec* & du *Latin*; cette reſſemblance, dis-je, & cette analogie prouvent ſeulement que ces Poéſies ont une même origine; ſçavoir, dans la Muſique. S'il y a des vers Caſtillans qui ſont nés de l'imitation, ce ſont ceux qui viennent des *Provençaux* & des *Italiens*; il ſe trouve, dès les premiers temps de la Poéſie, Caſtillane des vers de quatre, de cinq, de ſix, & de huit ſyllabes, dans les Ouvrages de l'Infant *Dom Manuel.* Il s'en trouve de dix dans les Poéſies du Marquis de *Santillana. Argote de Molina* aſſure qu'il poſſédoit un Recueil de Chanſons & de Sonnets de cet Auteur, en vers d'onze ſyllabes. Il y a auſſi des vers de ce nombre dans les Cantiques du Roi *Dom Alonzo*, le Sage. Les Portuguais connurent la même eſpece de vers, dès l'origine de leur Poéſie, comme on peut le voir dans les compoſitions de leurs plus anciens Poëtes, *Gonzalo Hermi-*

(1) Diſc. de la Poéſ. Caſt.

(2) *Laurel. de Apollo, page 37 & 38.*

guez, & *Egos Moniz*. On s'eſt donc trompé, lorſqu'on a cru que *Boſcan* & *Garcilaſſo* furent les premiers Caſtillans qui ſe ſervirent de cette eſpece de vers qu'ils prirent des Italiens.

Le vers de douze ſyllabes ou de *arte mayor* étoit déja connu du temps d'*Alonzo*, le Sage. Ce Prince compoſa, dans ce nombre, ſon Livre intitulé, *de las Querellas* : l'Infant *Don Manuel* s'en ſervit auſſi dans ſon *Comte Lucanor*.

Les vers de treize & de quatorze ſyllabes ſont les plus anciens en Eſpagne, puiſque le Moine de *Berceo*, le Roi *Dom Alonzo*, le Sage, & l'Infant *Dom Manuel*, en firent de cette eſpece dans le premier âge de la Poéſie Caſtillane.

ORIGINE DE LA RIME CASTILLANE.

L'origine de cette Rime eſt auſſi incertaine que celle des autres Nations de l'Europe. *Bembe*, & la plûpart des Sçavans d'Italie, veulent que les Eſpagnols la tiennent des Provençaux. D'autres croyent que la Rime ayant été en uſage parmi les *Scaldes* (Poétes du Nord), les Goths l'apporterent avec eux quand ils ſe rendirent maîtres de l'Empire Romain. Ils ajoutent que les Poëtes de cette Nation ſe nommoient *Runers* (Rimeurs) & leurs pieces poétiques *Runes* (Rimes), comme ſi le mot *Rime* ne pouvoit pas venir du grec *Rithmos*, qui ſignifie tout ce qui ſe fait avec ordre, nombre & me-

ſure : & n'eſt-ce pas de-là que vient le mot latin *Rihtmus*, qu'on appliqua dans la baſſe latinité à la Danſe, à la Muſique, & à la Poéſie ? Combien n'y eſt-il pas employé de fois pour ſigni er la cadence, le nombre & la ſtructure méchanique du vers ?

Ceux qui fixent l'origine de la Rime au temps du Pape Léon II, parce qu'il s'en ſervit dans les changemens qu'il fit au Chant de l'Egliſe, la rendent plus moderne qu'elle n'eſt en effet. On peut dire la même choſe de ceux qui, avec *Huet* & *Maſſieu*, l'attribuent aux *Arabes*, deſquels ils la font paſſer aux Provençaux & aux autres Nations Européennes. *Fauchet* penſe que les Chrétiens la prirent des *Hébreux*, dont la Poéſie étoit rimée ; & *Jean Lemaire* va chercher l'origine de la Rime chez le Roi *Bardus*, que l'on croit avoir vécu vers l'an du monde 2140, & plus de 700 ans avant la guerre de Troyes.

Il n'eſt pas néceſſaire d'aller ſi loin pour trouver l'uſage de la Rime en Europe avant que les Goths fuſſent ſortis du Nord, & bien long-temps avant que les Arabes entraſſent en Eſpagne. On trouve des vers rimés dans les Poétes Latins du ſiecle d'Auguſte, avec la conſonnance au milieu & à la fin de chaque vers, comme dans ceux qu'on a nommés *Léonins* : on en trouve même *dans Horace* (1), dans *Ovi-*

---

(1) *Non ſatis eſt pulchra eſſe Poëmata dulcia* Sunto ;
Et quocumque volent animum auditoris Agunto.
De Art. Poët.

de (2), dans *Properce* (3), & dans *Martial* (4). *Douza* (5) remarque que les Poétes Latins de ce temps-là ſe plaiſoient quelquefois à des jeux de mots dans leurs meilleurs Ouvrages. Quoiqu'en général le même ſon, ou la rime, dût être évité comme un défaut, il étoit, en de certains cas, recherché comme un ornement. Les Orateurs en firent une figure de Rhétorique qu'ils appellent *ſimiliter deſinens*. Cicéron même en fit uſage.

Les Poétes Eccléſiaſtiques, qui ne ſçurent maintenir le vrai caractere de la Poéſie, ni dans la dignité du ſtyle, ni dans le merveilleux de la Fable, s'abandonnerent aux jeux de mots dans les ſiecles corrompus; ils crurent ſuppléer à l'invention par la conſonnance des Rimes. Cette corruption ſe gliſſa de bonne heure en Eſpagne, puiſqu'*Alvare de Cordoue*

---

(2) *Quot cœlum* Stellas, *tot habet tua Roma* puellas.
Lib. 1. de Art. Amand.

(3) *Nec tibi* tirrhena, *Solvatur funis* Arena.
Lib. 1. Eleg. 8.
Quin etiam abſenti, *proſunt tibi*, *Cinthia*, venti,
Lib. 1. Eleg. 17.
Dulcis ad Heſternas, *fuerat mihi rixa*, lucernas.
Lib. 3. Eleg. 7.
Non non humani ſunt partus talia dona;
Iſta novem menſes non peperere bona.
Lib. 2. Eleg. 3.

(4) *Diligo* præſtantem; *non odi*, *Cinna*, negantem.
Lib. 7. Epig. 42.

(5) Not. ad Propert. Lib. 1. Cap. 3.

(1), qui florissoit au neuvieme siecle, nous assure que de son temps les plus sçavans Espagnols ignoroient la structure & la composition des vers Latins, & que S. Euloge lui donna cette connoissance après qu'il fût délivré de sa prison, vers l'an 8 1. On peut inférer delà que les vers rimés qu'il se vante d'avoir composés dans sa jeunesse, n'étoient pas des vers d'une mesure exacte, mais seulement cadencés. Tels étoient les uniques modeles de ces siecles où l'on ne connoissoit pas les véritables originaux. Les Poëtes Castillans ont pu d'abord les imiter, faute de meilleurs exemples : c'est peut-être de-là que la Rime tire sa premiere origine en Espagne. On sçait ensuite que la Poésie Castillane s'étant formée d'après celle des *Italiens* & des *Provençaux*, elle en a pris aussi cet usage.

Pour s'assurer que la Rime, en Espagne, est une imitation du mauvais goût de quelques Poëtes Latins, il suffira de comparer quelques-uns des plus anciens vers Castillans, avec quelques Poésies Latines du même siecle. *Blas Ortiz*, dans la description de l'Eglise de Tolede, rapporte une Epitaphe de 1326, qui commence ainsi.

Hoc positus tumulo fuit expers improbitatis,
Intus & extra fuit immensæ nobilitatis,
Largus, magnificus fuit, & dans omnia gratis,
Et speculum generis fuit, & sic fons bonitatis.

(1) Dans la vie de S. Euloge.

Cette épitaphe peut être comparée avec une autre inſcription en vers Caſtillans, de l'an 1388. C'eſt celle de *Dom Sancho d'Avila*, Evêque d'Avila, rapportée par l'Hiſtorien de cette Egliſe.

Dom Sancho, Obiſpo de Avila como ſenor honrado
Dio muy buen exemplo, como fue buen Prelado,
Fizo aſte monaſterio de S. Benito olamado,
Y diole muy grandes algos, por do es ſoſtentado.

C'eſt-à-dire, « Dom Sanche, Evêque d'Avila, » Seigneur honorable, donna bon exemple, » & fut bon Prélat; il fit bâtir ce Monaſtere, » appellé de S. Benoît, & lui aſſigna de » gros revenus par leſquels il ſe ſoutient.

On trouve à l'Eſcurial, dans le manuſcrit de la Collection des Poëtes anciens, par *Jean Alphonſe de Baena*, ces quatre vers.

Joannes Baenenſis homo
Vocatur in ſua domo.
Johan Alfonſo de Baena
Lo compuſo con gran pena.

Il y a ici, comme on le voit, deux vers Latins & deux Caſtillans, rimés, & de même meſure. La Poéſie Arabe n'a pas peu contribué à fortifier la Rime en Eſpagne. Elle a donné aux Eſpagnols la conſonnance au milieu & à la fin de chaque vers. Elle leur a communiqué auſſi l'eſpece de vers qu'on nomme *enchaînés*; parce que la conſonnance eſt à la fin du vers qui précede, & au milieu de celui qui ſuit; ceux qu'on appelle retrogrades, ceux qui

peuvent ſe lire de pluſieurs côtés, ceux qui ſe terminent en *pieds forcés*, & par le même mot; les *labyrinthes*, les *acroſtiches* & d'autres inventions de la même claſſe, qu'on trouve recueillies dans la *Metrametrica* & *Rythmica* de *Caramuel.*

Les vers qui ſe terminent *en Echo*, étoient familiers à *Jean de la Engina*, comme ſes Poéſies nous l'apprennent dans la collection générale de Séville, en 1535.

Dans les deux Tragédies de *Niſe éplorée* & *Niſe couronnée*, de *Jérôme Bermudez*, on trouve pluſieurs eſpeces de vers nouveaux alors dans la Poéſie Caſtillane; tels ſont les vers *Phaleuques*, les *Adoniques* & les *Saphiques*: mais l'Auteur a pris ſoin d'en avertir ſes Lecteurs, à l'entrée de ſon Ouvrage.

Barthelemi Cayraſco de Figueroa, inventa les vers *Eſdrujulos* (1): c'eſt ce qu'on apprend dans l'inſcription de ſon Portrait, à la tête d'un Ouvrage qu'il avoit compoſé, ſous le titre de *Templo militante.*

Dom Franciſco de Caſtilla, Auteur d'un Poëme, en vers de *arte mayor*, intitulé: *Pratique des vertus des bons Rois d'Eſpagne*, imprimé à Séville, en 1546, compoſa auſſi des vers latins dans la même meſure & les mêmes rimes que les Caſtillans. On croit qu'il fut l'inventeur de cette Poéſie; à moins qu'il n'ait été devancé par le Docteur *Luis Gonzales*, dont *Gil Gon-*

(1) *Dactyles.*

zales Davila a rapporté quelques couplets de même nature. D'autres au contraire firent des vers Castillans avec la même harmonie que les *hexamètres* & les *Pentamètres* latins. *Dom Estevan Manuel de Villegas*, fut celui qui en composoit le plus facilement.

On ignore l'Auteur de l'invention extravagante de la mesure *Poliglote*, c'est-à-dire, du mêlange des vers de différentes langues, en leur conservant la mesure des vers Castillans. Ce mauvais goût prévalut pendant quelque temps en Espagne. *Dom Luis de Gongora*, qui semble avoir méprisé toutes les regles dictées par le bon sens, ne manqua pas de donner dans cette mode absurde. Il composa un Sonnet en quatre Langues; *Castillane*, *Italien*, *Portugais & Latin*.

L'invention des *centons*, dans la Poésie Castillane est dûe à *Dom Juan d'Andosilla Larramendi*, qui des vers de *Garcilasso*, composa un Poëme intitulé *Jesus-Christ sur la Croix*, imprimé à Madrid en 1628. Il fut imité par *Dom Martin de Angulo y Pulgar*, dans un *Eglogue funèbre* qu'il fit à la mémoire de *Dom Luis de Gongora*, en vers tirés des Ouvrages mêmes de *Dom Luis*, & imprimés à Séville en 1638. *Dom Augustin de Salazar*, composa un autre *Centon* des vers de *Gongora*, sur *la Conception de Notre-Dame*, qui a été imprimé avec ses autres Poésies.

Le vers libre & sans consonnance, est très-ancien parmi les Espagnols. On le trouve dans

leurs Poëtes, à peu près dans le même temps que *Triſſino* l'employoit en Italie, où il paſſe pour l'inventeur de cette eſpece de Poéſie. *Alfonſo de Fuentes*, natif de Séville, écrivit en vers libres *la Summa de Philoſophia Natural*: imprimée à Séville en 1547. On y trouve, non-ſeulement des vers libres de dix ſyllabes; mais auſſi des vers Caſtillans de huit. Cet Auteur naquit en 1515; c'eſt-à-dire, cinq ans avant que le *Triſſino* eût commencé à ſe faire connoître en Italie, & l'on ſçait que ce dernier mourut en 1550.

L'aſſonnance eſt plus moderne dans la Poéſie Caſtillane. Elle y fut introduite par les Chanſons & les Cantiques qui ſervirent auſſi à la répandre, parce qu'elle convenoit beaucoup au chant.

ORIGINE DES COPLAS

ET STANCES CASTILLANES.

Quoique l'origine des anciens couplets Caſtillans vienne de la proportion accidentelle du chant, il eſt certain que dans les temps poſtérieurs, l'Eſpagne a pris des *Provençaux* & des *Italiens*, les Chanſons, les Tercets, les Sonnets, les Madrigaux, *la Rima octava*, & d'autres compoſitions ſemblables, très-différentes de ſes anciens couplets.

Les couplets, appellés *Redondillas*, ſont fort anciens dans la Poéſie Caſtillane, il s'en trouve dans les compoſitions de l'Infant *Dom Manuel*. On remarque dans les Poëtes Eſpa-

gnols qui composoient alors des vers latins, on remarque, dis-je, la mesure des *Redondillas*; & c'est peut-être de ces vers latins qu'elle s'est glissée dans la Poésie vulgaire.

Blas Ortiz, dans la description de l'Eglise de Tolede, rapporte une Epitaphe de l'an 1333, où se trouve ces deux vers.

Mitibus hic mitis, tamen hostibus esse studebat
Hostis; fulgebat propter certamina Litis.

En les partageant selon leur césure, on peut les lire dans la forme suivante, qui est celle des *Redondillas*.

Mitibus hic mitis,
Tamen hostibus esse studebat
Hostis; fulgebat
Propter certamina litis.

Le même Auteur donne une autre Epitaphe de l'an 1324, dans laquelle on lit ces quatre vers.

Toleti natus, cujus generosa propago
Moribus ornatus fuit hic probibatis imago;
Largus, magnificus, electus Mendoniensis,
Donis immensis cunctorum verus amicus.

Partagés, comme les précédens, ils composent deux Especes de *Redondillas*, avec la consonnance finale, plus ou moins interpolée.

Toleti natus,
Cujus generosa propago
Moribus ornatus,
Fuit hic probitatis imago;

Largus, magnificus,
Electus Mendoniensis,
Donis immensis,
Cunctorum verus amicus.

On croit communément que ce fut *Vicente Espinel*, natif de *Ronda*, qui inventa *las decimas* (les dixains) qu'on appelle encore aujourd'hui *Espinelas*, du nom de leur Auteur; cependant *Grégoire Mayans* (1), dans son *Tragi-Triomphe*, imprimé en 1523, les attribue à *Juan Angel*, & prétend qu'*Espinel* n'a fait que varier les situations de la consonnance. On appelle aussi *Felicianos*, selon *Lope de Vega* (2), certains vers ou couplets, inventés par une Dame nommée *Feliciana*, qui vécut pendant quelque temps déguisée en homme dans l'Université de Salamanque.

Dom Pedro Menegas de Saavedra, qui composa en *sexta Rima* le Poëme intitulé : *Remede de l'Amour*, en 1602, se vante d'être l'inventeur des *Stances* : mais il ne fut pas le premier qui l'employa dans la Poésie Castillane, non plus que *Manuel de Faria y Sousa* (3), qui s'attribue aussi l'honneur de cette invention. On en trouve, & même d'une structure nouvelle, parmi les Poésies de *Christophe de Mesa*, imprimées à Madrid en 1607; & *Jerome Bermudez*

(1) *Specimen Bibliothecæ Hispanæ Mayansianæ.* Hannover, 1753, p. 50.

(2) *Laurel. de Apolo.*

(3) *Europa Portuguesa, tom. 3. par. 4. cap. 8.*

en avoit composé dans les Tragédies de *Nise éplorée* & de *Nise couronnée*, qui furent publiées en 1577. Aucun de ces Poëtes ne fut l'inventeur de la *sexta Rima*, & le *Cavalier Marino* n'a pas prétendu plus justement à la même gloire, puisque le Roman de la *Scandra* est dans ce genre de Stances, & qu'on le croit fort ancien.

LA COMÉDIE.

L'Espagne connut les spectacles, lorsque les Romains y eurent introduit la bonne Poésie: les ruines de tant d'anciens Théatres qui se conservent encore dans plusieurs Villes, prouvent combien le Peuple se plaisoit à cette espece de divertissement. Ainsi *Philostrate* se trompe (1) dans la vie d'*Apollonius*, lorsqu'il assure que de son temps les Villes de la *Bétique* n'avoient jamais vu ni Spectacles ni concerts de Musique, & que les Espagnols furent épouvantés de voir un Mendiant représenter des Tragédies en parcourant l'Espagne. « Cet homme, dit-il, s'étant » un jour présenté dans la place publique d'*Ispula*, ville du Pays, avec tout son appareil » tragique, le Peuple en eut horreur, & se mit » à fuir, le prenant pour un Démon ». Cette ignorance du Théatre que *Philostrate* suppose en Espagne au temps de *Néron*, peut être mise au nombre des Contes fabuleux dont la vie d'*Apollonius* est remplie, & qui la font passer pour un Roman philosophique.

(1) *Lib.* 5. *cap.* 3.

Les Goths & les autres Nations barbares qui inonderent & assujettirent cette contrée, en chasserent les Muses avec le repos public. Ensuite les Arabes y rétablirent les Lettres; &, dans le goût qu'ils avoient pour les vers, soutenu par la fertilité de leur invention, par le feu de leur génie, & par l'abondance d'une langue élégante, ils firent des *Représentations* & des Dialogues dans leurs réjouissances.

Les Provençaux connurent aussi de bonne heure la Poésie dramatique, & l'on peut croire que les Castillans la prirent d'eux & des Arabes, par le commerce qu'ils eurent avec ces deux Nations.

Gonsalo Garcia de Santa Maria, chronologiste de *Dom Fernand*, l'honnête, Roi d'Aragon, rapporte qu'on fit représenter à Sarragosse, devant le Palais Royal, une Comédie composée par le fameux *Dom Enriquez de Villena*, dans laquelle cet Auteur avoit personnifié *la Justice*, *la Vérité* & *la Clémence*.

Cervantes, qui s'attribue l'honneur d'avoir le premier introduit les vertus & les passions, se trompe, ou veût se parer d'une fausse gloire.

Dans les collections de ouvrages de *Juan d'Enzina*, on trouve plusieurs de ces *Représentations*, données les nuits de *Noël*, du *Carnaval* & de *Pâques*, dans la maison du Duc d'Albe, & quelquefois en présence du Prince Dom *Juan*; les sujets de ces piéces étoient tantôt des amours de Bergers, & tantôt des choses Saintes, telles que *la Passion de Notre-*

Seigneur,

Seigneur, le *voyage de Jerusalem*, & d'autres sujets de cette nature.

Antoine de Nebrixa, dans son abrégé de la Rhétorique, parlant de la force que la prononciation & le geste ajoutent au discours, le prouve (1) par l'exemple des Comédiens « qui donnent tant d'agrémens & de graces aux » meilleurs Poëmes, que les vers nous plaisent » infiniment plus dans la bouche des Acteurs, » que quand nous les lisons nous-mêmes : les plus » ignorans se plaisent à les entendre, de sorte » que ceux qui ne fréquentent jamais les Biblio- » théques se trouvent souvent aux Théatres. » *Nebrixa* ne se seroit pas servi de cet exemple, pour persuader à ses Lecteurs l'importance de cette partie de la Rhétorique, si les *Représentations* & les *Théatres* n'avoient pas été communs en Espagne vers 1515.

La Collection générale, imprimée à Séville, en 1535, offre un Dialogue entre plusieurs interlocuteurs, composé par *Puerto Carrero* : & dans la Collection d'Anvers, de 1575, on en trouve un autre en prose & en vers, du *Commendador Escriba*, où l'Auteur s'introduit lui-même, parlant avec l'Amour & avec son cœur.

L'Auteur de la Dissertation sur la Comédie Espagnole, observe » qu'alors les Comédiens, » les Bouffons, les Saltimbanques, &c. faisoient » l'amusement du Peuple, tandis que les per-

(1) *Artis Rhetoricæ compendiosa Coaptatio. Cap.* 28.

» sonnes de bon sens lisoient & observoient la » Nature dans les meilleurs Auteurs *Grecs* & » *Latins*, & voyoient avec déplaisir comme ces » Histrions, ces Farceurs s'éloignoient tout à » la fois de la sagesse & du bon goût : ils détes- » toient l'abus qu'on faisoit du Dialogue pour » corrompre le cœur & les sentimens : le desir » d'y remédier leur fit composer de longs » Dialogues, qu'ils appellerent *Comédies*, mais » qui n'étoient pas susceptibles de *Représenta-* » *tions*, &c. » Il faut néanmoins avouer que ces mêmes Auteurs qui s'efforcoient d'imiter la nature & de conserver la beauté de la Poésie Grecque & Latine, ne s'appliquerent pas tous à bannir du genre Dramatique, ce qui pouvoit nuire aux bonnes mœurs. Quelques-uns retinrent, dans leurs Comédies, des scenes trop lascives, & des traits pleins de malignité. Telle est la fameuse *Celestina*, ou la Tragi-Comédie de *Calixte & Mélibée*, où les descriptions sont si vives, les caracteres si libres, & les peintures si naturelles, qu'il seroit très-dangereux de les exposer au Théatre. On ignore le principal Auteur de cette piéce ; les uns l'attribuent à *Juan de Mena*, d'autres à *Rodrigo de Cota* ; mais on sçait que celui qui l'a commencée n'en a fait que le premier acte. Elle fut continuée avec moins d'art & de force par le Bachelier *Fernand de Roxas*, comme il paroît par quelques vers acrostiches qui se trouvent à la tête de cet ouvrage. Les lettres initiales expriment que le *Bachelier Fernand de Roxas*, *acheva la Comé-*

die de Calixte & Melibée, & qu'il étoit natif du village de Montalvan.

Cette piéce, comme toutes celles du même temps, fut écrite en prose; mais elle fut mise en vers par *Juan de Senedos*, & publiée à Salamanque, en 1540. Il y en a deux traductions Françoises, dont la plus ancienne, publiée à Lyon, en 1529, & à Paris, en 1542, ne porte point le nom du traducteur. La seconde fut donnée par *Jacques Lavardin*, à Paris, en 1598.

Juan Romero de Zepeda, composa la Comédie nommée *Selvagia*, (la Sauvage), qui fut imprimée avec ses autres Poésies, à Séville, en 1582. *André Roxas Alarçon* donna *la Sorciere*, publiée à Madrid, en 1581. *La Florinea*, mise au jour à *Medina del Campo*, en 1554, est de *Juan Rodriguez*, qui se déguisa sous le nom de *Bachauro*. *Pedro Hurtado de la Tega* est l'Auteur de la *Doleria del sueano del Mundo*, (tristesse du songe de la vie), imprimée à Anvers, en 1572. Le *Commendador Pedro Alvarez de Aillon* commença celle de *Persio y Tibalda*, autrement nommée *Reméde & dispute d'Amour*, qui fut achevée par *Luis Hurtado*, & publiée à Tolede, en 1552. La *Thébaïde*, l'*Hypolite* & la *Séraphine*, imprimées à Valence (en Espagne), en 1521, sont des Tragédies d'un Auteur anonyme, comme la *Tragedia Policiana*, publiée à Tolede, en 1548: mais cette derniere n'a de tragique que le nom.

L'Auteur du Dialogue des Langues, publié par *Dom Grégoire Mayans* (1), loue beaucoup une Comédie intitulée *Fileno y Zombardo.* Quelque temps après, Dom *Alphonso de Velasco*, composa celle du *Jaloux*, publiée la premiere fois à Milan, en 1612, & ensuite à Barcelone, en 1613. Les Portugais composerent dans le même temps plusieurs piéces Dramatiques. *Georges Ferreira Vasconzelos* donna les trois Comédies intitulées *Aulegraphia*, *Olisipo*, & *Eufrosine*, où l'on trouve quelques Scenes comparables aux meilleures de *Plaute* & de *Térence*; mais elles sont défigurées par des traits fort libres, qui en firent défendre la premiere édition d'Evora, en 1566. *Dom Fernando de Ballesteros y Saavedra* ne laissa pas de les traduire en Castillan, & les fit imprimer à Madrid, en 1631. Une seconde édition, qui est aussi de Madrid, en 1735, est dûe à *Dom Blas Nassare*, déguisé dans son épitre dédicatoire sous le nom de *Domingo Terruno Quexilloso.*

La plûpart de ces Comédies étoient trop longues pour être représentées: aussi ne servoient-elles qu'à l'amusement, ou à l'instruction particuliere du lecteur: il en fut de même des traductions en prose de quelques Comédies Grecques & Latines, données par ceux qui vouloient conserver le bon goût Dramatique. Le Docteur *François de Villalobos*, Médecin de la Chambre de *Charles-Quint*,

(1) Orig. de la langue Espag. tom. 2.

traduisit l'*Amphitrion* de *Plaute*, imprimé d'abord à Sarragosse, en 1515, ensuite à Zamora, en 1543. *Fernand Perez de Oliva* traduisit la même piece, & sa traduction est beaucoup meilleure que celle de *Villalobos*. Le *Militaire Fanfaron*, & les *Menechmes de Plaute*, publiés à Anvers, en 1555, sont deux ouvrages excellens, dont on ignore l'Auteur, quoiqu'ils ayent été attribués à *Gonzalo Perez*, auquel ils sont dédiés. *Pierre Simon Abril* traduisit les six Comédies de *Terence* & le *Pluton d'Aristophane*.

Lope de Rueda, natif de Séville, fameux Acteur, & Auteur de plusieurs piéces Dramatiques, fut le premier qui donna quelque lustre au Théatre Espagnol, par le double mérite de la représentation & de la composition. « Ses piéces ont avec les graces de la nature, » un art qui ravit, & qui n'est pas aisé de » découvrir » : c'est le jugement qu'en porte l'Auteur de la Dissertation sur la Comédie Espagnole. *Rueda*, étoit batteur d'or de profession, & *Cervantes*, qui l'avoit connu, dit, dans le prologue de ses Comédies, qu'il excelloit dans la Poésie Pastorale. *Juan de Timoneda*, Libraire de Valence, & son ami, prit soin, après sa mort, de corriger & de publier ses piéces Dramatiques : ses Comédies sont au nombre de quatre ; *Eufemia*, *Armelina*, *los Enganados* ; (les trompés) & *Medora* : auxquels il faut ajouter plusieurs Dialogues Pastoraux, & quelques autres piéces qu'on nommoit alors *Passos*, destinées, suivant l'éditeur de Valence, à servir

de Prologues & d'Intermedes aux Comédies : ce qui fait voir l'antiquité de ces Intermedes, que les Espagnols appellent aujourd'hui *Loas* & *Saynetes*.

Le même *Timoneda* publia à Valence, en 1566, trois autres Comédies en prose, composées par *Alonzo de la Tega*, Poëte & Comédien, sous le titre de *Tholomea*, *Seraphina*, & la *Duquesa de la Rosa*. La *Tholomea* est divisée en huit scenes : le sujet & le plan sont mal conçus, & le style n'est pas plus régulier. On porte à-peu-près le même jugement des deux autres, avec cette différence que la troisieme est extrêmement singuliere. Les mêmes Acteurs y paroissent continuellement sans aucune division d'actes ni de scenes.

Cervantes, dans le Prologue de ses Comédies, peint bien l'état où il trouva le Théâtre Espagnol, & le progrès des décorations jusqu'à lui. « Dans le temps de ce célèbre Comédien, » dit-il, en parlant de *Rueda*, tout l'appareil » d'un Acteur se renfermoit dans un sac. Il » consistoit en quatre peaux blanches, garnies » de franges dorées, quatre barbes, autant de » chevelures & quelques houlettes. Les Comé- » dies n'étoient que de simples Dialogues entre » deux ou trois Bergers & une Bergere. Elles » étoient variées & prolongées par quelques » intermedes qui représentoient tantôt une » *Mauresque*, tantôt un *Fanfaron*, ou un » *Niais*, & quelquefois des *Basques*. *Rueda*, » jouoit ces quatre rôles & plusieurs autres,

» d'une maniere raviſſante. Il n'y avoit alors
» ni machines, ni combats entre les Maures &
» les Chrétiens, ſoit à pied, ſoit à cheval.
» Il n'y avoit pas encore de figures qui paruſſent
» ſortir du centre de la terre par le creux du
» Théatre. On appelloit alors Théatre un eſ-
» pace renfermé par quelques bancs placés en
» quarré, ſur leſquels on poſoit des planches;
» de ſorte que les Acteurs étoient élevés d'en-
» viron quatre pieds. On ne voyoit pas deſcendre,
» dans un nuage, des anges ou des ames. Une
» vieille couverture, tirée par deux cordes,
» faiſoit tout l'ornement de la ſcene. Les Acteurs
» s'habilloient par derriere; & les muſiciens
» chantoient, ſans Guitarre. *Lope de Rueda*,
» mourut à Cordoue; & pour faire honneur
» à ſes talens, on l'enterra dans la principale
» Egliſe de cette Ville, entre les deux chœurs (1).

Naharro, natif de Tolede, ſuccéda ſans intervalle à *Rueda*. Il excella dans le rôle d'un fanfaron lâche; c'eſt lui qui introduiſit enfin divers ornemens dans les Comédies, & qui changea le *Sac* en *Coffres*, & en *Malles*. Il plaça la Muſique ſur le Théatre; il ôta la barbe aux Comédiens; il inventa les nuages, les tonnerres & les combats.

Le premier Auteur Dramatique, après *Rueda*, fut *Chriſtophe de Caſtillejo*, qui compoſa quel-

(1) Quelle contradiction dans les Hommes! L'Eſpagne, qu'on dit être fort religieuſe, enterre *Rueda* honorablement, & *Moliere* eut peine à trouver une Sépulture en France.

ques bonnes Comédies, quoiqu'un peu libres. On vante sa *Constancia*, qui est encore manuscrite dans la Bibliothéque de l'Escurial.

Castillejo eut pour contemporain, *Barthelemi de Torres Naharro*, natif de la Torré, village de l'Estramadure, dans l'Evêché de Badajoz, homme versé dans les Lettres, & dans les Langues sçavantes. Il composa huit Comédies en vers, intitulées *Seraphina*, *Trophea*, la *Soldadezca*, la *Tinelaria*, *Imenea*, *Jacinta*, *Calamita*, & *Aquilana*, qui se trouvent, avec ses autres ouvrages Poétiques, dans un recueil qu'il nomma *Propaladia*. L'Auteur du Dialogue des Langues loue le style de ces pieces, particulierement celui de la *Calamita*, & de l'*Aquilana* : cependant il remarque, avec raison, que l'Auteur n'a pas toujours sçu conserver la décence. *Naharro*, se donne pour le premier qui nomma *Journées*, les parties de la Comédie auxquelles on avoit donné le nom d'*Actes*.

Ensuite vint *Juan de la Cueva*, natif de Séville, qui, mettant plus d'art dans le plan de ses pieces, releva aussi le Théatre par le nombre, la douceur & l'harmonie de ses vers. Les Comédies & les Tragédies, comprises dans la premiere partie de ses Poésies Dramatiques, publiées à Séville, en 1588, furent représentées dans la même ville, en 1579, & les deux années suivantes.

Miguel de Cervantes Saavedra se livra, dès sa jeunesse, au genre comique. Une invention heureuse & féconde, lui fit composer plusieurs

pieces, qui, ſuivant le jugement qu'il en a porté lui-même, peuvent ſervir de modeles à ſa Nation. Telles ſont la *Gran-Turqueſca*, la *Batalla Naval*, la *Jeruſalem*, *Amaranta*, & *el Boſque Amoroſo*, *Arſinda*, & *Confuſa*. Il n'en eſt pas de même de huit autres de ſes Comédies, imprimées à *Madrid*, en 1615, & réimprimées en 1749. L'Auteur de la Diſſertation ſur le Théatre Eſpagnol, qu'on a miſe à la tête de cette ſeconde édition, ſoupconne, avec quelque fondement, que *Cervantes* les compoſa exprès, avec la confuſion & le déſordre qui y regnent pour tourner en ridicule la méthode de *Lope*, & les Comédies de ſon temps; comme il avoit réuſſi par ſon Don Quichotte, à bannir les Livres de Chevalerie. *Cervantes*, dans le Prologue, dit qu'il a été le premier qui diviſa la Comédie en trois Journées, mais *Naharro* avoit déjà donné ce nom à ſes Actes. Ainſi *Lope de Vega* s'eſt également trompé en attribuant cette invention à *Chriſtophe de Virves*.

Ce *Virves*, & ſur-tout *Lope de Vega*, furent ceux qui commencerent, au temps de *Cervantes*, à corrompre le Théatre. Cette corruption alla tous les jours en augmentant, à meſure que le bon goût ſe perdoit dans la Nation, & que les lettres tomboient en décadance. *Lope*, ſe fiant à ſa facilité prodigieuſe, à ſon ſtyle doux & coulant, mépriſa les anciennes régles du Théatre, & bannit de ſes pieces la vraiſemblance, la régularité, la décence,

en un mot, tout ce qui peut contribuer à ſoutenir l'illuſion de la Fable, & à remplir le principal objet du Poëme Dramatique. Ce n'eſt pas dans ces Comédies qu'il faut chercher l'unité d'action, de temps & de lieu : on voit ſes Héros naître, croître, vieillir & mourir : ils parcourent la terre du Couchant à l'Orient, & du Septentrion au Midi. Quelquefois le Poëte le fait voler dans les airs; ici, ils livrent bataille; là, ils font l'amour : ils embraſſent même la vie Monaſtique; à la fin ils meurent, & l'on voit repréſenter ſur le Théatre les miracles qu'il operent après leur mort. Une ſcene ſe paſſe en *Flandres*, une autre en *Italie*, au *Mexique*, en *Eſpagne*, en *Afrique*. Les laquais parlent en courtiſans, les Princes en fanfarons; les Dames du premier rang, en femmes ſans naiſſance & ſans éducation les Acteurs entrent en foule & ſortent de même. Une Comédie préſente ſouvent vingt-quatre, trente, & juſqu'à ſoixante-dix Perſonnages. Ce dernier nombre ſe trouve dans celle du *Baptême d'un Prince de Fez*, & n'étant point ſans doute encore aſſez grand, la piece finit par une proceſſion. Un déſordre ſi univerſel, ſoutenu par une extrême fertilité d'eſprit, qui a rempli, ſuivant *Cervantes*, plus de vingt rames de papier, attira l'admiration du Vulgaire. Cette facilité ſurprenante étonna ceux qui ne faiſoient aucune différence entre les vraies productions du bon goût & les avortons de la fantaiſie & du caprice.

Si l'on veut porter un jugement ſûr & im-

partial du mérite de *Lope de Vega*, qu'on lise ce qu'il dit de lui-même & de sa méthode : on doit l'en croire, dans le témoignage qu'il se rend, en parlant de ceux qui applaudissoient ses Comédies.

« Le nom de Barbare me convient plus » qu'à aucun autre, dit-il, puisque j'ose » donner des préceptes contre les régles de » l'Art, me laissant emporter par le torrent » de l'applaudissement vulgaire : aussi l'Italie & » la France me traitent-elles d'ignorant.

Il avoit dit auparavant, en parlant de l'Académie de Madrid : « Vous ne songez pas à ce » que vous demandez quand vous exigez de » moi que *j'écrive l'Art* de faire des Comédies » en Espagne, où tout s'écrit *contre l'Art* : » vous voulez que j'écrive contre la méthode an» cienne qui étoit fondée sur la raison, lorsque » j'abandonne les régles de l'Art pour suivre » mon caprice ? L'Art est véritable, mais le » stupide vulgaire ne le connoît pas ».

Il paroît donc que *Lope* a connu & approuvé les régles du Théatre, qu'il n'observa pas dans ses Comédies, par les raisons qu'il va nous dire : « J'écris en faveur de l'Art qu'ont inventé ceux » qui cherchent les applaudissemens du Peuple : » comme c'est le Peuple qui nous paye, il est » bien juste de lui parler en ignorant, pour lui » plaire.

C'est bien là dire dire clairement qu'il a voulu sacrifier l'intérêt des Lettres au sien propre. Quelques vrais sçavans s'éleverent alors contre

cette licence. *Miguel de Cervantes* la blâme dans plusieurs de ses ouvrages. *Dom Estevan Manuel de Villegas*, *Mesa*, *Micer Andrès Rey de Artieda*, surnommé *Artemidoro*, & plusieurs autres, l'ont attaqué avec force : mais le Théatre ne put éviter sa décadence. On combat vainement le mauvais goût, quand il devient le goût général d'une Nation.

Dom Pedro Calderon suivit *Lope de Vega* : on peut juger de ses succès par l'idée que nous donne de ses compositions Dramatiques, l'Auteur de la Dissertation Espagnole : « Il est vrai, dit » ce docte écrivain, que *Calderon* fut regardé » comme le Dieu du Théatre : son génie supérieur » lui fit quelquefois enfanter de grandes choses » au sein de la *petitesse* ; de sorte qu'on peut » douter, dans ce mélange, si ce qu'il a de » foible releve le sublime, ou si le sublime » doit rendre supportable ce qui en est le plus » éloigné.

» *Calderon* n'imitoit personne ; il tiroit » tout de sa propre imagination : il abandonnoit » ses ouvrages à leur sort, sans se mettre en » peine de choisir les circonstances convena- » bles à ses sujets ou d'en écarter les inutiles, & » il méprisa l'étude des Anciens. Ses portraits, » ses images, ses modeles sont fantastiques : » on dit, pour l'excuser, qu'il peignoit sa » Nation, comme si toute l'Espagne n'eut été » composée que de Chevaliers errans & de » fous.

» Ses femmes, au commencement de la

» piece, ſont d'une naiſſance ſi élevée & d'une » fierté ſi délicate qu'elles inſpirent plus crainte » que d'amour : mais bientôt la jalouſie les » fait paſſer d'une extrémité à l'autre ; elles » devoilent, ſans pudeur, des paſſions effrénées; » leur exemple devient une école de perdition » pour les jeunes perſonnes de leur ſexe, en » leur montrant les moyens de tromper la » vigilance de leurs parens, & la fidélité des » domeſtiques : il favoriſe les mariages inégaux » & clandeſtins; il donne une fauſſe apparence » d'honnêteté & d'héroïſme à ce qui mérite » le moins un ſi beau nom; il fait voir le vice » heureux & triomphant, &c. &c. Ses Perſon- » nages, il eſt vrai, ont un langage ſéduc- » teur; mais ils employent ſouvent des méta- » phores ſi hardies, qu'elles peuvent être com- » parées, pour l'extravagance, aux tranſports » des *Fébricitans* d'Horace : ſes amans heureux » ou malheureux ne reſſemblent à perſonne; » il n'a pas une peinture naturelle, pas une » ſeule image qui ne bleſſe la raiſon & les régles » de l'Art ».

En adoptant le fond de cette critique, M. de Velaſquez la trouve trop outrée ; elle lui paroît inutile pour décrier un Auteur aimé du Peuple. Il faut cependant avouer avec *Dom Ignace de Luzan*, que *Lope* & *Calderon* ont beaucoup d'eſprit & d'invention, qualités eſſentielles pour former les grands Poëtes. On admire dans *Lope* l'admirable facilité de ſon ſtyle, & l'habileté à peindre les caractères ; *Calderon*

enchante par la nobleſſe de ſa diction, qui eſt toujours auſſi claire qu'élégante. On eſtime la maniere ingénieuſe avec laquelle cet Auteur a ſçu entrelaſſer les endroits intéreſſans de quelque-unes de ſes piéces, pour tenir le ſpectateur en ſuſpend; telles ſont *Primero ſoi yo*, (je ſuis le premier); *Dar tiempo al tiempo*, (donner du temps au temps); *no hai burlas con el amor*, (il ne faut point badiner avec l'Amour) (1), & pluſieurs autres.

Solis n'eſt pas inférieur à *Calderon*, pour l'élégance naturelle & la nobleſſe du ſtyle; il a laiſſé quelques Comédies eſtimées, entre leſquelles on nomme avec éloge la *Gitanilla de Madrid*, (la jeune Bohémienne de Madrid); *El Alcazar del ſecreto*, (la foterreſſe ou le palais du ſecret); *un bobo haze ciento*, (un ſot en fait cent).

Quelques Comédies de *Moreto* méritent auſſi des louanges, particulierement ſon *el deſden con deſden*, (dédain pour dédain).

El hechizado par fuerza, (l'enſorcelé par force), de *Dom Antonio Zamora*, eſt une Comédie écrite avec une habileté ſinguliere, & très-conforme aux régles de la Poéſie Dramatique. On doit à peu près le même éloge au *Caſtigo de la miſeria*, (le châtiment de la miſere), du même Auteur.

---

(1) *Voyez* la Traduction de cette Pièce, dans le Théatre Eſpagnol, imprimé à Paris, en 1770, chez *de Hanſy*, au troiſieme *vol. pag.* 5. On deſireroit bien que cet excellent Ouvrage fut continué. Il eſt de M. *Linguet*, &c.

Les ouvrages Dramatiques de *Dom François Candamo* méritent l'eſtime avec laquelle ils ont été reçus du Public : le ſtyle en eſt élégant : ils ſont pleins d'eſprit & de connoiſſances peu communes : la vraiſemblance, la décence, la propriété des incidens & des perſonnages y ſont exactement conſervés.

Enfin *Dom Joſeph Canizaces*, donnant à la Poéſie comique un tour que ſes devanciers n'avoient pas connu, a compoſé pluſieurs Comédies qui ont obtenu des applaudiſſemens. On voit des mœurs bien peintes, & des caracteres ſoutenus dans celle du *Domine Lucas*, & dans le *Muſico por el amor.* On y trouve d'heureux ſujets, un ſtyle convenable à la Comédie, de la fineſſe & des graces dans les détails, de la dignité dans les principaux perſonnages, en un mot, des qualités qu'on cherche en vain dans les autres Poëtes comiques d'Eſpagne.

Outre les Comédies dont on a parlé avec éloge, les Eſpagnols en ont pluſieurs qui, ſans être au premier rang de l'invention, de l'eſprit & du ſtyle, ne s'écartent pas beaucoup des régles de l'art. C'eſt l'idée, qu'on donne de deux piéces de *Dom Domingo de Blas*, intitulées *Fuera venedra, quien de Caſa nos echara* ; (il viendra de loin celui qui nous mettra à la porte) *Abre el ojo*, (ouvrez les yeux) & d'une partie de celles de *Dom Franciſco Roxas*, qui a obſervé fort ſoigneuſement les bonnes régles de la Poéſie Dramatique.

La razon contra la moda (le préjugé à la mode), que *Dom Ignace de Luzan* a traduit du François de Nivelle de la Chaussée, a paru digne de toutes sortes d'éloges. Il n'en est pas de même de la traduction de l'Avare, (*el Avariento*) & du Malade Imaginaire, (*el Enfermo Imaginario*) de Moliere. Quand la Nation Espagnole, dit M. de Velasquez, jouira d'un génie supérieur tel que Moliere, il lui sera permis d'espérer non-seulement que les meilleures piéces du Théatre François ne perdront rien dans sa Langue, mais qu'elle atteindra par ses propres forces à la perfection du Comique.

LA TRAGÉDIE.

Dom Augustin de Montiano, a éclairci avec tant de soin l'Histoire de la Poésie Dramatique d'Espagne, qu'on se bornera ici à l'extrait de ses deux Discours. Il place l'origine de la Tragédie Espagnole à la fin du quinzieme siécle ou au commencement du seizieme. *Vasco Diaz Tanco de Frenegal* écrivoit vers ce temps là ses Tragédies, intitulées *Absalon*, *Ammon*, *Saül* & *Jonathas* (1) sur le mont Gelboé; d'où l'Auteur conclut que la Tragédie Espagnole est aussi ancienne que celle des Italiens. En effet, il n'en ont point de plus reculées que la *Sophonisbe* du Triffin: & une autre sur le même sujet composée en 1502, par *Galeoto*, Marquis

(1) On croit que cette derniere n'a pas été imprimée.

de

de *Carreto* La *Hecuba trifte*, & la *Venganza de Agamemnon*, de Maître *Hernan Perez de Oliva*, ne furent publiées avec fes autres ouvrages, qu'en 1586; mais elles furent compofées avant les années 1533 ou 1534, temps où mourut leur Auteur: ces deux Tragédies, écrites en profe, font conformes aux régles de l'Art & dans le vrai goût des Grecs.

Dom Montiano penfe avantageufement de deux Tragédies du Frere *Jérôme Bermudez*, intitulées *Nife laftimofa*; (Nife éplorée), & *Nife laureada*, (Nife couronnée), publiées par leur Auteur, en 1577, fous le nom fuppofé d'*Antonio Silva*. Le ftyle & la nombreufe verfification y fuppléent, en quelque forte, au défaut d'unité.

En 1588, *Juan de la Cueva*, publia quatre Tragédies intitulées *Los fiete Infantes de Lara* (Les fept Infans de Lara); *La muerte de Ayax Telamon*, (la mort d'Ajax); *La muerte de Virginia*, (la mort de Virginie), *El Principe tiranno*, (le Prince tyran). L'Auteur compare ces quatre pieces à celles de *Jérôme Bermudez*: il fait auffi mention de deux Tragédies de *Gabriel Laffo*, imprimées en 1587, intitulées *la honra de Dido reftorada* (l'honneur de Didon rétabli), & *la deftruction de Conftantinople*.

Quoiqu'il n'en porte aucun jugement dans fon Difcours, on fçait qu'elles n'ont rien d'eftimable, ni pour la diction, ni pour le plan.

On regrette, fur le nom feul de *Dom Guillin*

de Castro, que la Tragédie de *Dido y Eneas*, dont il est l'Auteur, n'ait pas été publiée. Celle de *Los Amantes*, de *Nicer Andres Rey d'Artieda*, mérite des éloges. Elle fut imprimée en 1581, & son succès même la rend aujourd'hui très-rare. *Miguel de Cervantes* loue beaucoup la *Jabela*, la *Filis* & la *Alexandra*; mais sans en nommer l'Auteur, & sans nous apprendre si elles sont imprimées. *Alonzo Lopez Pinciano* rend témoignage qu'il vit représenter la *Iphigenia*; & l'on en ignore pas moins si elle a été publiée. *Juan de Maladra* se donne pour Auteur de l'*Absalon*, qui ne se trouve pas non plus imprimé.

En 1609, on publia cinq Tragédies *de Christophe Virves*, intitulées *la gran Sémiramis*; *la cruel Cassandra*; *Atila furioso*; *la Infeliz Marcela*, & *Elisa Dido*. Ces pieces sont inégales; mais la derniere est la plus réguliere. *Christophe de Mesa* publia *el Pompeyo*, en 1618, & n'y observa pas les regles qu'il connnoissoit.

Le Licentié *Mexia de la Cerda* a donné *Dona Inés de Castro*, qui est une piece médiocre. Les *sept Infants de Lara*, de *Hurtado Velarde* ne méritent pas plus de considération.

Quoique l'on trouve quelques fautes dans *l'Hercule furieux*, de *Francisco Lopez Zarate*, publié en 1651, on met cette Tragédie Espagnole au rang des moins irrégulieres; le style d'ailleurs en est fort noble. *Le Paulino* de *Dom Thomas de Arnobe y Corregel*, imprimé en 1740, mérite peu le nom de Tragédie.

M. de Valesquez abandonne ici son guide, (M. de Montiano) pour faire l'éloge de M. de Montanio lui-même & de ses Tragédies, *Virginie* (1) & *Ataülphe* (2), où l'Auteur a rigoureusement observé toutes les regles du Théatre.

Personne, jusqu'à nos jours, n'avoit donné, en Espagne, sur l'art Dramatique des réflexions plus précises, plus circonstanciées, ni plus judicieuses, & personne ne les a mieux mises en pratique que *M. Montiano.*

LE POÉME ÉPIQUE.

Les Grecs & les Latins n'ayant eu qu'un *Homere* & un *Virgile*, qui se soient distingués dans la Poésie Epique, il n'est pas surprenant que ce genre n'ait pas encore été porté à sa perfection chez les *Castillans* : cependant M. de Velasquez croit pouvoir assurer qu'il n'y a aucune langue vulgaire qui ait autant de Poëmes Epiques que la sienne.

Les Portugais disputent le même honneur à toutes les autres Nations, & se fondent sur le Poëme de la *Perte de l'Espagne*, trouvé avec d'autres écrits, dans le Château de Lousan,

(1) *Voyez* les Memoires de *Trévoux*, Décembre 1750, art. 150.

(2) J'ai publié à la fin de mes anciens Opuscules, (en 1771), l'Extrait détaillé d'*Ataülphe.* Le *Houcq*, Libraire, à Lille en Flandres, en a encore quelques Exemplaires, J'avois également fait l'Extrait de *Virginie*, que je n'ai pu retrouver dans mes Papiers.

lorſqu'il fut pris ſur les Maures, par leur premier Roi, c'eſt-à-dire, au commencement du douzieme ſiecle. Ce Poëme étoit en vers Portugais de douze ſyllabes: *Manuel Faria y Souſa*, qui en rapporte quelques ſtances, aſſure qu'il paroiſſoit ancien dans le temps même qu'il fût découvert.

Dans la Vie de *Luis de Camoëns*, Faria prouve que le Poëme de *Las Luſiadas*, (la Luſiade), eſt antérieur à celui de Taſſe. Camoëns naquit en 1517, & ſon Poëme fut publié la premiere fois en 1572. *Torquato Taſſo* ne vit le jour qu'en 1544, & ſes Poéſies ne commencerent à paroître que neuf ans après *las Luſiadas*. *La Jéruſalem délivrée* fut imprimée, non complette, en 1581, & complette à Veniſe, en 1582.

La *Jéruſalem conquiſe* parut la premiere fois en 1592. Il eſt donc bien prouvé que les Portugais perfectionnerent l'Epopée avant les Italiens. Dans la ſuite de ſes Commentaires ſur *las Luſiadas*, Faria prouve encore que le Taſſe s'eſt efforcé en pluſieurs endroits d'imiter le *Camoëns*, & qu'il lui a même dérobé ſes plus heureux traits.

A l'égard de l'Eſpagne, on ne connoît pas de plus ancien Poëme que celui de *la Vie & faits d'Alexandre*, compoſé par le Roi *Dom Alonzo*, le ſage. Enſuite vient celui des *travaux d'Hercule*, par *Dom Enrique de Villena*, & celui *des faits d'Hercule*, par un anonyme. *Juan de Mena* poſſédoit le ſtyle Epique: on en

voit des traces dans ses Ouvrages, malgré la grossiereté de son siécle, & l'habitude qu'il avoit de latiniser ses mots, que cette affectation rend obscurs. Ce jugement sur le style de *Juan de Mena* est celui de l'Auteur du Dialogue des langues.

C'est dans le genre Epique qu'il semble que les Poëtes Castillans ont voulu donner l'essor à leur enthousiasme; lorsque la bonne Poésie commença à naître parmi eux, sous *Charles-Quint*, les actions de ce Monarque fournirent une ample matiere aux beaux esprits d'Espagne. *Dom Luis Zapata* écrivit alors son *Charles-le-Fameux*; *Dom Jerôme d'Urrea*, son *Charles-le-Victorieux*, & *Jérôme Samper* la *Caroléade*. Mais, au fond, ces trois Poëmes n'ont rien de plus merveilleux que ceux de *Christophe de Mesa*, qui porte le titre de *Restauracion de Espana*, & les *Navas de Tolosa* (1).

Alonzo Lopez Dinciano, qui a fait voir dans d'autres écrits qu'il connoissoit bien les regles de l'art ne les a pas observées dans le Poëme du *Delayo*. On peut dire la même chose de *Francisco de Mosquera*, dans sa *Numantina*.

Le Poëme de l'*Invention de la Croix*, de *Francisco Lopez Zarate*, seroit supportable, si le style en étoit moins rude, les vers plus harmonieux, & s'il y avoit plus de chaleur & d'enthousiasme : mais ces défauts regnent dans tout

(1) *Les Campagnes ou Plaines de Toulouse.*

les Ouvrages du même Auteur. La *Malthea*, par *Hipolito Sanz*, n'a rien du Poëme Epique, pas même le ſtyle. On nous donne la même idée du *Leon d'Eſpana*, de *Pedro de la Vezilla*; de la *Gigantomachia*, de *Manuel Gallegos*; du *Monſerrate* (1), de *Chriſtophe Virvès*; de la *Chriſtiada* du Frere *Diego de Hojeda*; de *la Napoles reſtaurada*, du Prince d'*Eſquilache*; de *la Mexicana*, ou le valeureux Cortez, de *Gabriel Laſſo de la Vega*; de *la victoire de Roncesvalles*, de *Bernard de Balbuena*; de *la Saguntina*, du Frere *Lorenzo Jamora*; de la *Argentina*, de *Dom Martin del Barco*; du *Macabeo*, de *Miguel de Silveira*; & du Poëme de *la Création du Monde*, *d'Alonzo de Azevedo*.

Lope de Vega n'a pas mieux réuſſi dans l'Epopée que dans la Poéſie Dramatique. Sa *Dragontea*, ſon *Iſidro*, & ſa *Jéruſalem conquiſe* ſont remplis de défauts. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on publiât l'examen du Poëme de la *Jéruſalem*, par *Juan Pablo Martio Rizo*. M. de Montiano en poſſédoit le manuſcrit.

La conquête de la Bétique, compoſée par *Juan de la Cueva*, publiée à Séville en 1603, mérite plus d'attention. Son Auteur s'écarte quelquefois des Loix du Poëme Epique, pour s'attacher trop ſcrupuleuſement à la vérité de l'Hiſtoire; mais ſon ſtyle noble, élevé, nombreux, & ſon imagination fertile, ne per-

(1) *Grande Montagne de Catalogne.*

mettent pas de le mettre au rang des Poëtes médiocres.

Il y a de la dignité dans l'*Auſtriada* de *Juan Rufo*, & les vers en ſont bons, quoiqu'il y ait des choſes baſſes & peu dignes du Poëme Epique.

L'Eloge de *Lupercio Leonardo de Argenſola*, qu'on lit à la tête, fait honneur au Poëte. *Dom Alonzo de Hercilla* compoſa l'*Araucana* (1), continuée avec peu de ſuccès par *Dom Diego de Santeſtevan*. *Hercilla* avoit du génie, & connoiſſoit les regles du Poëme Epique, quoiqu'il ne les obſervât pas toujours. Il y a d'excellens morceaux dans *l'Araucana*, ſurtout celui du raiſonnement que *Colocolo* fait aux Indiens. On compare le diſcours de ce barbare avec celui Neſtor aux Généraux Grecs, à l'occaſion de la diſcorde qui s'étoit élevée parmi eux, pour une captive; ce morceau *d'Hercilla* paroît à M. de Voltaire (2) ſurpaſſer infiniment celui d'Homere, dans lequel il trouve des défauts, & être le ſeul bon de ce Poëme Eſpagnol. M. de Velaſquez dit que ce jugement eſt exagéré, & peu ſolide de toutes façons.

L'EGLOGUE.

Les couplets de *Mingo Rebulgo*, & les Dialogues Paſtoraux de *Juan de la Enzina*, ſont

(1) *Contrée de l'Amérique.*
(2) Eſſai ſur le Poëme Epique. Chap. 8.

bien éloignés de mériter le titre d'Eglogues. Cette espece de Poésie parut en Espagne dans le bon siecle, & l'origine en est dûe à *Boscan*, & à *Garcilasso*, *Dom Diego de Mendosa*, qui l'employerent du moins les premiers avec art. Les Eglogues de *Pedro de Padilla* sont bonnes, & seroient meilleures encore, s'il n'y avoit pas inséré ses *Letrillas* (1), qu'il avoit composées sans doute pour des sujets tout différens. Celles du *Prince d'Esquilache* & celles de *Pedro Soto de Roxas*, ont aussi leur mérite. Entre celles de *Lope de Vega*, les connoisseurs en comptent quelques-unes qu'ils préférent à la plus grande partie de ses Ouvrages. *La Bucolique du Tage*, que *Quevedo* a publiée sous le nom du Bachelier *Francisco de la Torre*, contient d'excellentes pieces. *Francisco Lopez Zarate* a voulu aussi se mêler de cette espece de Poésie; mais il n'a fait que montrer la foiblesse de son génie, celle de son invention, & le style dur & pesant qui caractérise ses Ouvrages.

M. *Montiano* a composé de très-bonnes Eglogues; & s'il s'étoit déterminé à les publier, elles auroient été sans doute aussi favorablement reçues que ses autres productions.

Les Eglogues sur *la Chasse d'Adonis*, de *Dom Joseph Parcel*, jouissent d'une grande réputation, sans avoir jamais reçu les hon-

(1) *Petits Couplets pour être chantés.*

neurs de la Presse. Ce sont les premieres Pastorales, sur la Chasse, qui aient été composées en Espagnol.

L'ODE.

Garcilasso est le premier Castillan qui ait traité l'Ode avec régularité. Il eut pour imitateurs *Jérôme Bermudés*, dans les Chœurs de ses Tragédies; *Dom Francisco de Medrano*; *Dom Estevan Manuel de Villegas*; Frere *Luis de Leon*; les deux *Argensolas*, & *Dom François de Quevedo*, particulierement dans ses Ouvrages publiés sous le nom supposé du Bachelier *Francisco de la Torre*. *Medrano* & les deux *Argensolas* se sont proposés pour modeles, la dignité & le jugement *d'Horace*; *Villegas*, la douceur & la tendresse *d'Anacréon*; *Quevedo*, l'enthousiasme & l'élévation de *Pindare*. Toutefois, dans les Odes que *Quevedo* a publiées sous le nom *de la Torre*, l'élégance & l'harmonie de l'expression brillent plus que le sublime des idées. Frere *Luis de Leon* sçut réunir, dans ses Odes, toutes les graces des Poëtes Grecs & Latins. *Dom Ignace de Luzan* a succédé à ces grands Hommes, & soutient aujourd'hui le bon goût de la Poésie Lyrique.

L'ELEGIE.

Boscan & *Garcilasso* ont donné naissance à l'Élégie, dans la Poésie Castillane. Ensuite

Dom Estevan Manuel de Villegas tenta le même genre, & ne s'y distingua pas moins que dans ses autres Ouvrages. Frere *Luis de Leon* traduisit quelques Elégies de *Tibulle*. Celles du Prince *d'Esquilache*, de *Dom François de Quevedo*, & de *Dom Diego de Mendoza*, font honneur à ces trois Poëtes. *Lope de Vega* en a fait aussi quelques-unes assez bonnes, auxquelles on peut ajouter les Elegies sacrées du Comte de *Rebolledo*, qui sont une paraphrase des Lamentations de Jérémie.

L'IDYLLE.

Boscan commença le genre de l'Idylle en Espagne, par la traduction de la Fable de *Léandre*, prise du Grec de *Musée*. L'Histoire de *Pirame* & *Thisbé*, & le Chant de *Polyphême*, tous deux traduits *d'Ovide* par *Castillejo*, sont des morceaux excellens. On ne parle pas avec moins d'éloge de la Fable *del Xenil* (1), composée par *Dom Pedro de Espinosa*, & publiée dans le Recueil qui a pour titre, *Fleurs des Poëtes illustres de l'Espagne*. Les Idylles de *Dom Estevan Manuel de Villegas* approchent beaucoup de celles de *Théocrite*, dont il a traduit quelques-unes. L'Idylle sacrée du Comte de *Rebolledo*, qui contient *la Vie de Notre-Seigneur*, tirée des Evangiles, mérite de l'estime. *Quevedo* com-

(1) *Riviere du Royaume de Grenade.*

posa quelques pieces du même genre, qui ne sont pas inférieures à celles de *Moschus*, de *Bion*, & de *Théocrite*. C'est *Dom Ignace de Luzan* qui se distingue aujourd'hui dans ce genre de composition ; son Idylle de *Léandre & Héro* mérite toute sorte d'éloges.

LA SATYRE.

Les *Coplas* ou Stances de *Mingo Rebulgo* sont les premieres Satyres qui aient été composées en Castillan, depuis celles de l'Archiprêtre de *Hita*. Les uns les attribuent à *Juan de Mena*, d'autres à *Rodrigo de Cota*; & le Pere *Mariana*, qui a fait des notes sur ces *Coplas*, les donne à *Hernan Perez del Pulgar*. *Boscan* fit une Satyre contre les Avares : *Jérôme de Villegas* traduisit assez bien la dixieme de Juvenal. Celles de *Bartheleme de Torres Naharro*, méritent d'être lues ; & plus encore celles de *Christophe de Castillejo*, qui avoit un génie particulier pour cette espece de Poésie. Entre ses compositions satyriques, on distingue ses couplets contre les vers d'Amour ; ceux contre les Poëtes de son temps, qui abandonnoient la mesure Castillane, pour l'Italienne ; les Dialogues sur l'état des Femmes & sur la vie des Courtisans ; ceux d'entre l'Auteur & sa plume, & ceux entre la vérité & la flaterie. Tout le monde s'accorde à trouver un agrément & des graces infinies dans les compositions de *Castillejo*. Personne, avant lui,

(en Eſpagne) n'a mieux réuſſi à rendre le vice ridicule. Les deux *Argenſolas*, dans leurs Satyres, affectent beaucoup d'imiter Horace; *Quevedo* & *Dom Luis d'Ulloa* imitent Juvenal; *Gongora* ſemble avoir pris Perſe pour modele. La Satyre contre les mauvais Ecrivains du ſiecle, publiée ſous le nom ſuppoſé de *George Pitillas*, dans le Journal des Sçavans (de l'Eſpagne), eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit qui connoiſſoit les meilleurs originaux de la Satyre Latine.

POEME DIDACTIQUE.

Le Poëme didactique n'a pas fait de grands progrès en Eſpagne. La Morale offre un *Doctrinal de Gentileza*, du Commandeur *Laduena*, qui ſe trouve dans la Collection générale (édition d'Anvers, en 1573, pag. 340): *les cent Traités des Sentences remarquables* de *Melchior de ſanta Crux*, imprimés à Tolede en 1576. *Les Sentences générales de Franciſco de Guzman*, publiées à Valladolid, en 1581. *Les* 400 *Réponſes à autant de Queſtions* de *Dom Fadrigue Enriquez*, Amiral de Caſtille, imprimées à Valladolid, en 1550. Ces Réponſes de l'Amiral ſont adreſſées à Frere *Luis de Eſcobar*, de l'Ordre de S. François, Auteur des Queſtions.

Dans l'Art militaire & politique, on nomme *la Selva militar y politica*, du Comte de *Rebolledo*. *Lorenzo Suarez de Figueroa* mit

en vers les *Regles militaires*, ouvrage d'*Antoine de Comazan*, & les fit publier à Venise en 1588. Les *Problêmes* de Philosophie naturelle & morale du *Docteur Villalobos*, publiés à Zamora, en 1543, & la *suma de Philophia natural*, d'*Alonzo de Fuentes*, imprimée, à Séville, en 1547, sont deux Poëmes Philosophiques dont on parle sans éloge.

La Description du Royaume Galice, en vers de douze syllabes, par *Luis de Molina*, natif de Malaga, & publiée à Mondenedo, en 1550, est un morceau estimé dans son genre. *Paulo de Cespedes*, de Cordoue, fit un Poëme sur la Peinture, en octaves, dont on trouve des fragmens dans l'Art de peindre de *Francisco Pacheco*. Le Comte de *Rebolledo* a donné une espece de Poëme généalogique sur la succession des Rois de Danemarck, intitulé *las Selvas Daninas* (1).

L'ÉPIGRAMME.

Le titre d'Epigramme qu'*Andreas Rey de Artieda* donne à une grande partie de ses poésies, semble marquer qu'il n'avoit pas une juste idée de ce genre de composition. *Lope de Vega*, *Luis d'Ulloa*, & les deux *Argensolas* en ont mieux observé les regles. Aussi M. de Velasquez ne reconnoît-il pas d'autres Epigrammatistes en Espagne.

---

(1) *Les Forêts dangereuses.*

LA POÉSIE BURLESQUE.

La Poéſie Burleſque demandant un génie particulier, dont le mérite (ſi c'en eſt un) conſiſte à rendre plaiſamment les plus grandes ſottiſes, il n'eſt pas ſurprenant que dans un grand nombre d'Ouvrages de ce genre, l'Eſpagne en compte fort peu de bon. Cependant la *Moſchea*, de *Joſeph Villa Vicioſa*; la *Gatomachia*, que *Lope de Vega* mit au jour avec d'autres morceaux ſous le nom emprunté de *Thome Burguillos*; la *Proſerpina de Silveſtres*; la *Burromachia*, de *Dom Gabriel Alvares de Toledo*, ſont du moins des Poëmes ingénieux, dont on vante le ſtyle. On donne auſſi des éloges à deux Comédies bouffonnes, la *mort de Baldovinos*, par Jérôme de *Lanceo*; & le *Cavalier Olmedo*, de *Franciſco de Monteſer*.

M. de Velaſquez paſſe au dernier article de ſa diſſertation, qui comprend, ſous le nom de choſes qui appatiennent à la Poéſie, les collections des Poëtes Caſtillans, les Commentaires ſur les Poëtes, les traductions des Poéſies étrangeres (1), en Langue Caſtillane, & les

(1) Ce point doit nous intéreſſer d'avantage. Les Eſpagnols ont, du Provençal ou du Limouſin, la Traduction d'*Auſias March*, par *Balthaſar de Romani*, publiée à Valence, en 1539; & celle du même Ouvrage, par *Montemayor*, imprimée à Sarragoſſe, en 1562, & à Madrid, en 1579. Du Portugais ils ont la *Luſiade* du *Camoens*, par *Tapia*, à Salamanque, en 1550; par *Cal-*

Ouvrages écrits en Castillan sur la Poésie. Mais reconnoissant que ce détail le conduiroit trop loin, il renvoye ses Lecteurs à la Préface d'un recueil de Poëmes choisis, qui avoit été promis par l'Auteur de la Dissertation sur la la Comédie Espagnole, *Dom Luzan*, & qui est

---

dera à Alcala de Henarez, en 1588, & par Enrique de *Garcez*. De l'Italien ils ont le Poëme du *Dante*, par Dom Enrique de *Villena*, & ensuite par Fernandez de *Villegas*, à Burgos, en 1515. *Les Triomphes de Pétrarque*, par Hernando *de Hozes*, à Medina del Campo, en 1554. *Les Poésies de Pétrarque*, par Frenado *Daillon* : l'*Orlando Furioso* de l'Arioste, par Fernand *Dalcozer*, à Tolede, en 1510; & ensuite par Jeronimo de *Urrea*, à Lyon (en France), en 1556; à Bilbao, en 1583; & à Tolede, en 1586. *Les Larmes de St. Pierre* du *Transilo*, par Galvez de *Montalve*, à Tolede, en 1587; & par Jean *Sedeno*. Le *Pastor-fido* du Guarini, par Suarez de *Figueroa*, à Valence, en 1609; & par Isabel *Correa*, à Anvers, en 1694. La *Jérusalem du Tasse*, par Jean de *Senedo*, à Madrid, en 1587. L'*Aminte du Tasse*, par Juan *Xauregui*, à Séville, en 1618. La *Mérope de Maffei*, par Dom Joseph-Antoine de *Xaraquemada*, de l'Ordre de S. Jacques. Du François, le *Cinna de Corneille*, par le Marquis *de S. Jean*, en 1713 & 1731. Le *Britannicus de Racine*, par Dom Juan *Trigueros*, sous le nom anagrammatique de *Saturio Iguren*, à Madrid, en 1752. L'*Athalie de Racine*, par *Dom Eugenio de Laguno*, à Madrid, en 1754. *La Femme Docteur*, (Comédie satyrique contre les Jansénistes), par *Dom Joseph-Antoine Porcel*. *Le Lutrin de Boileau*, par le même. Le *Préjugé à la Mode*, de la Chaussée, par M. *de Luzan*. *Dom Alonzo d'Alda*, traduit actuellement, (en 1755). Le Poëme du *Paradis perdu*, de Milton, en vers libres, & c'est l'unique Traduction que les Espagnols aient de l'Anglois jusqu'à ce moment.

imterrompu par ſa mort. On aſſure néanmoins qu'il doit être continué par une ſocieté d'habiles Gens (1). « Dans ce corps des meilleures Poéſies » d'Eſpagne, on ſe propoſe, dit-il, de fixer » le bon goût de la Nation, de juſtifier le ſen- » timent de pluſieurs grands hommes ſur l'état » actuel de la Poéſie Caſtillane; de donner un » nouvel éclat au mérite de quelques Poëtes dont » la mémoire eſt déjà comme enſevelie, & de » faire connoître aux Etrangers qu'ils ne rendent » point aſſez de Juſtice au talent Poétique des » Eſpagnols ». En matiere de Littérature, ajoûte M. de Velaſquez, ce n'eſt pas dans les opinions du Vulgaire, preſque toujours corrompues, qu'il faut chercher des regles de jugement; c'eſt dans les écrits des Sages, où le bon goût & l'honneur des Lettres ſe conſervent comme un dépôt ſacré, par une tradition inaltérable.

(1) On obſervera qu'on écrivoit ceci au commencement de 1755.



RECHERCHES

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LA POÉSIE TOSCANE (1).

SI le Sçavant Auteur de l'*Origine de la Poésie Castillane*, dont la Dissertation précéde celle-ci, reconnoît qu'elle doit une grande partie de ses beautés à la Poésie Provençale (2); *Crescimbeni*, (3), à qui nous devons l'Histoire de la Poésie Toscane, avoue également qu'elle doit beaucoup aux Poëtes Provençaux. Elle commença vers l'an 1184.

Pendant le cours de soixante ans, qui peuvent être regardés comme son enfance, elle fut cultivée avec un médiocre succès par quel-

(1) Je les ai publiées dans le Journal Étranger de Juillet 1755, & suivans.

(2) Cette Poésie prit naissance sous Guillaume VIII, Duc d'Aquitaine, vers l'an 1100, & ne subsista que jusqu'en 1450. Son Histoire a été composée par *Nostradamus*, Procureur au Parlement de Provence.

(3) Le Chanoine *Jean-Marie de Crescimbeni*, de Macerata, ensuite Doyen, Archiprêtre, & célebre Écrivain, étoit à la tête de l'Académie des Arcades; il a fait l'Histoire de la Poésie Italienne, en 6 vol. *in*-4°. On est étonné de l'immense quantité de Poëtes dont il a ramassé les Notices. C'est d'après ce vaste fond de Bibliographie, que l'on donne ces Recherches sur la Poésie Toscane. *Crescimbeni* mourut en 1700.

ques Poëtes dont il nous eſt reſté peu d'ouvrages ; tels que *Forchalchiero de Forchalchieri*, *Pier delle vigne*, *Julio d'Alcamo*, *Fréderic II.* Empereur, *Enzo* ſon fils, Roi de Sardaigne, *Guido Guinicelli*, &c. Mais vers l'an 1250, elle acquit plus de réputation ſous la plume de *Guittone d'Arrezzo*. C'eſt par lui que nous allons commencer l'Abrégé hiſtorique de la Vie & du caractere des principaux Poëtes de la Langue Toſcane, en nous attachant, pour cette méthode, à l'ordre chronologique. Nous ferons connoître, par la traduction, le genre de leur Poéſie, en indiquant les meilleures Editions de leurs Œuvres, & les critiques & commentaires qu'on en a faits.

I. *GUITTONE D'ARREZZO.*

Ce fut vers le milieu du treizieme ſiecle qu'on vit fleurir *Guittone del viva*, natif d'Arrezzo, vulgairement appellé *Fra Guittone d'Arrezzo*. La Poéſie Toſcane lui doit beaucoup, puiſqu'il l'a tirée du berceau. C'eſt lui qui donna au Sonnet le nombre de vers, & la forme qu'il conſerve encore. Son ſtyle eſt bien moins barbare que celui de pluſieurs Poëtes de ſon ſiecle : ſes ſentimens ſont auſſi plus élevés, & quelquefois même on lui trouve des graces. Il nous a laiſſé un Volume de Lettres qui ne ſont pas non plus ſans élégance. Mais *Benedetto de Cezena* (1), aſſure

(1) Dans ſon traité *de honore Mulierum, Lib.* 4. *Ep.* 2.

qu'on croyoit *Guittone* beaucoup plus ſçavant qu'il ne l'étoit en effet. *L'Allunno* (1) lui donne la qualité de bon verſificateur, dont les Rimes étoient toujours riches. Il ſouffrit impatiemment que le *Dante* & *Cino* euſſent pris un eſſor plus grand que le ſien; ce qui a fait dire, de lui, à *Pétrarque* (2): « qu'il ſemble irrité » de n'être pas le premier Poëte de ſon » temps ».

Di non eſſer primo par ch'ira aggia.

Nous avons un Commentaire de *Jérôme Squarciafico*, ſur pluſieurs de ſes Sonnets, entre leſquels on diſtingue celui-ci.

« Plus je ſuis accablé des rigueurs de l'objet » que j'adore, & plus je me plonge dans la » mélancolie qui ronge mon cœur. Hélas! j'eſ» pere encore, en voyant l'eſpoir qui m'aban» donne! Je me dis à moi-même, & je le ſens » bien, qu'enfin je ſuccomberai ſous le poids de » mes malheurs. Mais ma peine m'eſt ſi douce, » que je deſire ma perte & que je cours même » au-devant. Quelqu'un liſant un jour mes ſou» pirs, dans ces vers, plaindra peut-être la » cruauté de mon deſtin. Qui ſçait ſi celle qui » m'a réduit dans ce triſte état, reconnoiſſant » mes maux & ſa perte, ne donnera pas des » larmes à ma mort »?

Les ouvrages de *Guittone del viva* ſont im-

(1) *Nella fabrica del mondo*. N°. 77.
(2) Triomphe d'Amour, *Cap.* 4.

primés dans la collection de *Bernardo Giunta*, intitulée *Rime di diversi antichi autori, libri dieci*. Le Sonnet, qu'on vient de rapporter, a été traduit en Latin par *Henri Sike*, de Breme, & cette traduction se trouve dans le cinquieme tome d'un ouvrage du même Auteur, intitulé : *Bibliotheca Librorum novorum* (1).

II. *GUIDO CAVALCANTI.*

Guido, natif de Florence, étoit fils de *Cavalcante de Cavalcanti*, d'une maison aussi noble que puissante, & fort engagée dans le parti des Guelphes; tantôt exilé, tantôt rappellé avec honneur, il montra, dans tous les événemens, autant de courage que de constance & de fermeté. La beauté de son esprit égaloit la bonté de son cœur. Au milieu du tumulte des armes, il ne cessa point de cultiver les Muses & l'étude de la Philosophie. On a de lui, en Prose Toscane, des regles pour bien écrire. Plusieurs de ses Poésies sont venues jusqu'à nous, & la sagesse n'y regne pas moins que le génie poétique; sur-tout dans son Poëme de *l'Amour terrestre*. *Cavalcanti* jouissoit d'une estime si distinguée, que *Dante* se faisant honneur d'être lié fort étroitement avec lui, le nomme souvent son meilleur ami (2). Il épousa la fille de *Farinata degli Uberti*; mais les seuls enfans qu'il ait laissés, sont ses ouvrages, auxquels la Poésie

(1) A Utrecht, 1699. pag. 655.
(2) *Voyez* l'Ouvrage de Dante, intitulé *Vita nuova*.

Toſcane doit une grande partie de ſon premier éclat ; il mourut à Florence, en 1300, dans le mois de Décembre.

Ses Poéſies ſe trouvent avec celles de *Guittone d'Arrezzo*, dans la collection de *Bernardo Giunta*. Le premier Commentaire qui ait paru ſur ſon Poëme de l'*Amour terreſtre*, eſt de Maître *Egidio Colonna*, qui floriſſoit dans le même ſiecle, & qui mourut en 1316. On croit que c'eſt auſſi la premiere production, de cette nature, qu'on ait publiée ſur les Poëmes Toſcans. *Celſo Cittadini* a donné de courtes notes ſur le même ouvrage, & la Vie du Poëte, imprimées à Sienne en 1602. *L'Amour terreſtre* eût enſuite pour Commentateurs, Maître *Dino del Garbo* Florentin, *Marſile Ficin*, *Jacques Mini*, *Plinio Tomacelli*, *Jérôme Frachetta de Rovigo*, *François de Vieri*, ſurnommé *il verino ſecondo*, & *Fra Paolo del Roſſo*, qui, à la fin de ſon Commentaire, rapporte un Sonnet attribué, dit-il, par quelques-uns, à *Cavalcanti*, en réponſe à un autre Sonnet de *Guido Orlandi*, qui prioit notre Poëte, au nom d'une Dame, de lui expliquer la nature de l'Amour, (*onde ſi muove, & onde naſce amor?*) Mais *Roſſo* révoque en doute l'origine de ce Sonnet qui lui paroît plus moderne : ſa ſingularité le rend aſſez curieux. Le voici.

« Ses yeux (*de l'Amour*) lancent un eſprit » ſubtil, qui réveille dans l'ame un autre » eſprit, d'où naît l'eſprit d'aimer qui rend » toute ſorte d'eſprit agréable. Cet eſprit pa-

» roît avoir tant de force, que je ne sçaurois
» le croire un mauvais esprit. C'est cet esprit
» qui fait trembler l'esprit, & qui rend la femme
» humble ; de cet esprit sort un esprit doux,
» suivi de l'esprit de récompense ; esprit qui
» fait pleuvoir des esprits, & qui possede la clef
» de chaque esprit, par la force d'un esprit qui
» le pénétre.

Malgré tous les *esprits* de ce Sonnet, nous doutons fort qu'un homme de goût le prenne jamais pour modele.

III. *DANTE ALIGHIERI.*

Dante, ou *le Dante* ou *Durante*, naquit à Florence, en 1265, de la famille d'*Alighieri*, autrefois nommée *Frangipani*, *Elisei*, & *Bello*. Sa femme, qui étoit de celle des *Donati* de Florence, lui donna plusieurs enfans. Il servit utilement sa Patrie, & remplit avec honneur les charges les plus importantes ; mais la faction des *Neri* ayant prévalu à Florence, il en fut exilé ; &, dans l'embarras de ses affaires, il accepta une retraite auprès de *Guido de Polenta*, Seigneur de Ravennes, qui tira de grands avantages de la science de son réfugié. Les Belles-Lettres, & particulierement la Poésie, reçurent de lui beaucoup d'éclat. Ce fut pendant son exil qu'il composa, en vers Toscans, le célébre Poëme du *Paradis*, de *l'Enfer*, & du *Purgatoire*, où il joint aux plus sublimes talens du Poëte, ceux du Philosophe & du Théolo-

gien. On a de *Dante* plusieurs autres ouvrages Latins & Toscans, qui se ressentent de la finesse, de la force & de la profondeur de son génie. Quelques-uns n'ont pas cru que le Traité Latin *de vulgari Eloquentia*, fût de lui; mais les plus Sçavans critiques, y reconnoissent le caractere de son style. Il est le premier qui ait traité des sujets nobles, en vers Toscans. On lui doit aussi, parmi les Modernes, ce genre de critique morale ou de satyre, qui s'attache à peindre les vertus & les vices du siécle. Jamais Poëme n'essuya plus de critiques que sa *divine Comédie* (1); mais on ne lui compte pas moins de défenseurs. Cette différence d'opinion produisit, entre les Sçavans Italiens du seizieme siecle, une contestation fort animée, qui n'a pas peu servi à perfectionner leur Poésie vulgaire. Un Anonyme a fort bien apprécié le mérite de notre Poëte, dans le parallele qu'il en fait avec Pétrarque : il les place tous deux au sommet du Parnasse, dans une verte prairie, où *Dante* est représenté une faulx à la main, abattant toute sorte d'herbes & de fleurs; tandis que Pétrarque les cueille avec choix, pour en former des bouquets plus agréables & plus réguliers.

L'application de *Dante* à l'Etude, ne le

(1) C'est le nom que l'on donne communément à son Poëme du *Paradis*, de l'*Enfer*, & du *Purgatoire*.

garantit pas des traits de l'Amour. *Béatrice*, fille d'un noble Florentin nommé *Folco Pertinari*, ſubjugua ſon cœur; il l'a célébrée dans ſes vers, ſous le nom de *Bicé*. *Dante* mourut à Ravennes, en 1321, & le célèbre *Boccace* nous a donné ſa vie.

Ce n'eſt pas abſolument nous écarter de notre ſujet que d'emprunter ici le jugement d'un critique moderne ſur le fameux Poëme de *Dante*: « Qu'il me ſoit permis, dit-il (1), de m'ex» pliquer ſur cet Auteur célebre, ſi peu connu » en France, ſi vanté des Italiens; le premier » Epique, & même le premier Poëte un peu » conſidérable qu'ils aient eu, & la ſource des » principales beautés de leur langue. Sa *Di*» *vine Comédie* eſt partagée en trois actes, ou » récits; le *Paradis*, *l'Enfer*, & le *Purgatoire*. » Je les ai lus d'un bout à l'autre, & ſi je ne » me flatte point d'avoir tout entendu, je crois » être entré du moins dans le deſſein du Poëte, » dans ſes vues principales, dans l'ordonnance » de ſa Fable, & dans toute la fiction. Je lui » tiens compte de la glace qu'il a rompue. La » barbarie du ſiecle où il a écrit, l'état de la » Philoſophie de ſon temps, de la Religion, de la » langue, couvrent une multitude de fautes. » J'admire avec tranſport certaines penſées auſſi

(1) Nouvelles Littéraires de France & d'Angleterre, Lettre XX. de Londres, le 30 Novembre 1752, (*par M. Clément*).

» justes que profondes, une quantité d'images » fortes, de peintures charmantes, d'expressions de génie, de traits d'une Poésie aussi brillante que pathétique. Je m'évanouis de plaisir & de douleur, comme le Poëte même, » au récit de la trop malheureuse *Francesca d'Arminio* (1), & de la cruelle mort, du » Comte *Ugolino* & de ses enfans (2); en » un mot, un Florentin seroit content de mon » équité, s'il pouvoit l'être. Mais quelle espérance de le satisfaire, si j'ajoute qu'avec tout » ce que je viens de dire, dans les cent chants » qui forment ce Poëme, il n'y en a pas dix » de vrai génie?

» Le cadre étoit grand, commode; il n'y » avoit aucune sorte de figures qui n'y pût entrer : mais elles y sont entassées avec si peu » de choix, tant de bigarure, & si peu de variété réelle! L'invention de détail est si bizarre, ou si pauvre! C'est presque toujours un » damné, un *échaudé* (3), ou un bienheureux qui vous conte son Histoire, vous prédit quelque aventure passée, ou vous résout » obscurément quelques mauvais doutes. Imaginez-vous le sixieme livre de l'Enéïde, » allongé en 14000 vers; quinze fois plus de

---

(1) Vers la fin du cinquieme Chant de l'Enfer.

(2) Trente-troisieme Chant de l'Enfer. On verra ce trait à la suite de cet article.

(3) C'est ainsi qu'un mauvais plaisant à nommé les Habitans du Purgatoire.

» récit, & pas plus d'action. Une dégradation d'intérêt & de chaleur qui se fait sentir de partie en partie. D'abord l'*Enfer*; c'est c'est ce qu'il y a de plus fort & de plus piquant: le *Purgatoire*, après l'*Enfer*, ne pouvoit être que *tiéde*, mais son *Paradis* est d'une fadeur, d'une éternité d'ennui... Essayez de le traduire en françois. Si vous pouviez voir quelle peinture il fait des élus & de leur bonheur! Mais les amateurs de l'antiquité pardonneront quelque chose au Poëte, en faveur de deux honnêtes Payens, *Riphée* & *Trajan*, qu'il béatifie de son autorité (1), & les ennemis de Rome pourront lui faire grace par haine pour quelques Papes (2) dont il orne les appartemens de son *Purgatoire* & de son *Enfer*, &c.

La meilleure Edition qu'on ait donnée des Ouvrages de *Dante*, est celle d'*Alde* le vieux, sous ce titre, *il Dante*, 1515. Il en parut une autre à Venise, par les soins de *Gio Anto. Morando*, en 1554, avec des notes très-utiles; & une seconde, dans la même Ville, en 1569, par *Domenico Farci*, avec avec des argumens, & l'explication des mots difficiles, & des allégories de chaque chant. L'Académie *della Crusca* fit faire à Florence, en 1595, une très-belle

(1) Vingtieme Chant du *Paradis*.

(2) Dix-neuvieme Chant du *Purgatoire*. Il y met le Pape *Adrien* V, pour cause d'avarice; & le Pape *Nicolas* III, en Enfer, la tête en bas & les pieds en haut, pour simonie.

Edition des Œuvres de *Dante*, mais ſans notes. Son Traité Latin, *de vulgari Eloquentia*, (1) fut imprimé la premiere fois à Paris, *in*-8°. par *Pierre Carbon*, en 1577.

Dante a eu pour Commentateurs deux de ſes fils, *François* & *Pierre*; *Jacques Lanco*, de Bologne; *Benevento*, d'Imola; *Jean Boccacio*; *Fra Ricardo*, Carme; *Andrea*, Napolitain; *Guiniforte Barzizio*, de Bergame; *Christo*; *Landino*; *François Santovino*; *Bernardin Daniello*, & *Vincent Buonanini*. Le meilleur de tous ces Commentaires eſt celui de *Lanco*, en langue vulgaire. Il n'y a point d'endroit obſcur qui n'y ſoit éclairci. On en conſerve deux autres, en Manuſcrit, dans la Bibliothéque de Saint-Antoine, à Padoue, tous deux anonymes; un troiſieme dans celle de Sainte Sophie, de la même Ville; & un autre encore dans la Bibliothéque de Saint-Laurent, à Florence. Enfin, un Poëte ancien, qui ſe qualifie de *Frere* du *S. Eſprit*, a fait, en cent vers, un Précis du grand Poëme de *Dante*. Les Sçavans & les Académies d'Italie ſe ſont fait honneur de commenter pluſieurs de ſes Poëmes fugitifs, publiés à Florence, en 1547, ſous ce titre: *Lezioni d'Academici Fiorentini ſopra Dante.*

On connoît pluſieurs Traductions des Poéſies

(1) *De vulgari Eloquentia libri duo, nunc primùm ad vetuſti & unici ſcripti codicis exemplar editi, ex libris Corbinelli, ejuſdem annotationibus illuſtrati.*

de *Dante*, en différentes langues. *Balthazar Grangier*, Chanoine de Paris, les a traduites en vers François, imprimés dans cette Ville, en 1597, avec des notes à la fin de chaque chant. On montre dans la Bibliothéque du Couvent *di Monte Oliveto di Chiusura*, au territoire de Sienne, une traduction Manuscrite, en vers Héroïques Latins, qui passe pour l'Ouvrage d'un Religieux du même Ordre. Antonio *della Marca*, Cordelier, a traduit aussi *Dante* en vers Latins; & le Pere *Carlo d'Aquino*, Jésuite, s'est contenté de traduire les comparaisons répandues dans les Ouvrages de ce Poëte, en vers hexametres, imprimés à Rome, *in*-8°. en 1707.

Dante, pendant sa vie, fut accusé d'hérésie, & même d'athéisme. Il fit sa défense en vers, dont la *biliothéque Vénitienne de Tomasini* parle avec Eloge.

On pourra juger de la maniere & du génie de ce Poëte, par le récit de la mort du Comte *Ugolino*, que nous avons annoncé..... « Je vis » plus loin deux êtres misérables, gelés dans » le même trou. Ils étoient placés de maniere » que la tête de l'un portoit sur celle de l'autre. » Le premier, semblable à un homme affamé » qui dévore un pain, rongeoit avec la même » voracité le crâne du second. C'est ainsi que » Tydée, pour assouvir sa rage, déchira de » ses dents la tête de Ménalippe... Je dis alors » à ce barbare : O toi! dont l'étrange férocité » marque sans doute l'excès de ta haine, ins- » truis-moi de ton nom & des causes de ta

» fureur. Si elle eſt juſte, puiſſe ma langue
» ſe deſſécher, ſi, rendu à la lumiere du jour,
» je ne raconte pas ce que tu vas me dire, & ce
» que j'aurai vu.

» A l'inſtant, il abandonne ſon horrible proie,
» &, s'eſſuyant la bouche avec le reſte des che-
» veux du crâne qu'il rongeoit, il ſe prépare
» à me raconter ſa déplorable hiſtoire.... Tu
» veux, me dit-il, que je retrace à tes yeux ma
» douleur, mon déſeſpoir & ma rage! Le ſou-
» venir ſeul de mes maux m'oppreſſe encore
» le cœur; mais ſi mes paroles, comme une
» ſemence féconde, peuvent ſe répandre, &
» couvrir d'une infamie éternelle le traître,
» l'inhumain, le monſtre que je dévore, je vais
» ſatisfaire ta curioſité; ce que toutefois je ne
» pourrai faire, ſans verſer un déluge de larmes.
» J'ignore qui tu es, & par quel moyen tu as
» pu deſcendre vivant dans ces abyſmes. A ton
» langage, tu me parois Florentin. Sçache donc
» que je ſuis le Comte *Ugolino*, & que le bar-
» bare que je déchire eſt l'Archevêque *Roger*.
» Il eſt inutile, je crois, de t'apprendre que,
» trahi par ce ſcélérat, je fus ſurpris, enchaîné
» & condamné à mourir. On ne peut ima-
» giner combien ma mort fût cruelle; en l'ap-
» prenant, tu comprendras l'excès de ſa cruauté
» & de ma haine. Je fus renfermé, avec mes
» enfans, dans une tour obſcure. Une ouver-
» ture étroite m'avoit déja fait voir pluſieurs
» lunes (1), lorſque je fis un ſonge épou-

(1) Pluſieurs mois.

» vantable qui arracha le voile qui couvroit l'a-
» venir..
» Je crus voir l'odieux Roger, chaſſant un
» un loup & ſes louvetaux, vers la montagne
» qui empêche les Piſans de voir Lucques.
» Il étoit accompagné des *Sismondi*, des *Gua-*
» *lardi*, & des *Lanfranchi*, qui le ſuivoient
» avec des chiens maigres & affamés. Après
» une courſe légere, le loup & ſes petits me
» parurent rendus, & furent bientôt mis en
» pieces par les dents tranchantes des chiens.
» Je m'éveillai alors en ſurſaut, avant l'aube
» du jour, & j'entendis pleurer mes enfans,
» quoiqu'endormis, & me demander du pain...
» Tu as l'ame bien dure, me dit-il en s'inter-
» rompant, ſi tu ne te ſens pénétré de douleur
» en réfléchiſſant ſur ce qu'un preſſentiment ſe-
» cret m'annonçoit de funeſte : ſi tu ne pleures
» point, eh! de quoi pleureras-tu!.... Nous
» étions déja tous éveillés, pourſuivit-il, &
» c'étoit l'heure à laquelle on nous apportoit
» la nourriture. Chacun de nous étoit incer-
» tain de ſon ſort, par la vive impreſſion que
» cet affreux préſage avoit faite ſur notre eſ-
» prit. Un bruit ſoudain, mais étrange, nous fit
» frémir : hélas! j'entendis clouer la porte de
» notre horrible priſon. Auſſi-tôt j'enviſage mes
» enfans ſans proférer un ſeul mot. Je ne ver-
» ſai point de larmes; j'étois immobile & pétri-
» fié. Mes enfans pleuroient, & mon petit An-
» ſelme me dit, ah! mon pere! pourquoi nous
» regardez-vous ainſi? Je ne répondis point,

» & demeurai abſorbé dans ma douleur, tout
» le jour & toute la nuit, juſqu'à ce que le
» Soleil reparut. Un foible rayon, jettant
» alors une lumiere affreuſe dans la tour,
» me fit voir, dans mes quatre enfans abba-
» tus, pâles, défaits, ma triſte & véritable
» image. Dans le tranſport de ma douleur, je
» me mordis les mains. Mes enfans, croyant que
» la faim me jettoit dans cet accès de rage,
» ſe leverent tous, & me dirent: ah! trop mal-
» heureux pere! il nous ſera bien moins cruel
» de te voir manger quelques parties de nous!...
» Ne nous as-tu pas donné ces triſtes chairs?
» Tu es le maître de les reprendre.... Je
» m'appaiſai pour ne pas augmenter leurs tour-
» mens. Nous reſtâmes deux autres jours dans
» un effroyable ſilence. Le quatrieme jour,
» mon fils *Gaddo* s'étendit à mes pieds, & me
» dit d'une voix preſque éteinte: ô mon pere!
» pourquoi ne peux-tu me ſoulager?... Il
» mourut à mes yeux, & je les vis tous périr
» l'un après l'autre, entre le cinquiéme & le
» ſixieme jour. Aveuglé déja par mes pleurs,
» je les cherchai en tâtonnant, & ne ceſſai
» point de les appeller pendant trois autres
» jours. La faim alors fit ce que la douleur n'a-
» voit pu faire. J'expirai.... A peine eût-il fini
» ce récit épouvantable, qu'avec une nouvelle
» fureur il ſe jetta ſur le crâne affreux que ſa
» main n'avoit pas abandonné. Ses dents firent un
» bruit ſemblable à celles d'un chien monſtrueux
» & affamé, lorſqu'il briſe quelques gros os.

» O Pise ! la honte des Peuples qui habitent la
» belle Italie ! puisque tes voisins sont si lents
» à te punir, puisse l'Isle de la *Capraya* & de
» la *Gorgone*, se détacher du sein de la mer,
» & former une digue à l'embouchure de *l'Arno*,
» pour engloutir dans ses ondes tes odieux ci-
» toyens, &c. &c.

IV. CINO DE PISTOIE.

Ce Poëte, qui étoit de la famille de *Sinibaldi*, florissoit vers l'an 1320. Son goût dominant pour la Poésie l'empêcha si peu de se distinguer dans l'étude des loix, qu'on lui conféra le titre de Juge, qui répondoit alors à celui de Docteur. On le mit au rang de ceux qui ont relevé les graces de la Poésie Lyrique; mais il il n'a laissé, dans ce genre, qu'un petit Ouvrage dont on doit la conservation à la *Signora Ricciarda de Selvaggi*, qu'il avoit tendrement aimée.

On compte, parmi ses disciples dans le droit, le célébre *Barthole*, & l'illustre *François Pétrarque* qui se fit honneur d'imiter non-seulement les vers & le goût de son maître, mais jusqu'à ses argumens & ses canevas. *Cino* mourut en 1336, selon le Journal des Sçavans d'Italie (1). On trouve ses Poésies dans le recueil de *Bernardo Giunta*; elles forment le second livre des dix de cette collection qui fut

(1) Tom. 8, p. 189.

imprimée

imprimée à Venise, en 1532. *Nicolo Pilli* imprima séparément les Ouvrages de ce Poëte, en 1559; & cette Edition fut suivie d'une autre, à Venise, en 1589, par les soins de *Fra Faustino Tasso.*

On donne pour exemple de la Poésie du *Cino*, le morceau suivant (1).

« L'autre jour l'Amour irrité me chercha » querelle, & forma contre moi mille plain» tes au Tribunal de la raison, maîtresse sou» veraine des humains. C'est par moi, dit-il, » que ce mortel acquit de la réputation dans » le monde; sans moi, il seroit inconnu.... » Au contraire, lui dis-je, vous êtes la source » de tous mes maux : je n'ai déja que trop » goûté le fiel caché sous votre douceur ap» parente. Infidele ! ingrat serviteur ! repli» qua-t-il, voilà donc la reconnoissance que » vous me témoignez, pour vous avoir donné » celle qui n'avoit pas son égale sur la terre? » Hélas! lui repartis-je, que m'a servi ce bon» heur, puisque vous me l'avez si-tôt enlevée!.. » La raison, qui avoit entendu nos plaintes, » jugea qu'il lui falloit du temps pour prononcer » une sentence équitable «.

---

(1) *Ludovico-Antonio Muratori* croit que ce morceau est de *Gandolfo Ferrino*, Poëte Modenois, du seizieme siecle, qui le composa dans le genre de *Cino*, & l'envoya sous ce nom à *Castelvetro*, pour se divertir de la crédulité de ses amis.

V. FRANÇOIS PÉTRARQUE.

Il ſuffit, ce ſemble, de nommer *Pétrarque*, pour rappeller à la fois l'idée d'un Reſtaurateur des Lettres & du Pere de la bonne Poéſie. Il naquit à Arrezo, dans le Florentin, le 20 Juillet 1304. Sa vie fut très-agitée, tant par ſes travaux continuels que par la conſtante paſſion qu'il eût pour *Laure de Sade*, même après la mort de cette aimable Provençale, qui finit ſes jours à l'âge de 24 ans. L'habileté de Pétrarque, dans les affaires, le fit aimer & rechercher du Cardinal *Jean Colonne*, du Pape *Jean XXII*, des Seigneurs *de Corregio*, & de *Jacques de Carrara*, Seigneur de Padoue. Ils l'employerent dans les affaires les plus importantes, & l'honorerent de dignités & de charges. La multiplicité de ſes connoiſſances le fit regarder comme le premier génie de ſon ſiécle, dont il diſſipa la barbarie, en rétabliſſant les lettres & l'art d'écrire. Les nombreux Ouvrages Latins & Toſcans, en proſe & en vers, qu'il a laiſſés (1), prouvent ſa fécondité ſinguliere, & ſon application au travail. Il cultiva particulierement la Poéſie, & fit revivre la Poéſie Latine : c'eſt pourquoi il fut couronné au Capitole à Rome. La Poéſie Toſcane lui eſt redevable de cette perfection qui l'a miſe au point de ne plus envier les graces de la Poéſie Latine, ni celles

(1) Il y a 18 vol. de ſes œuvres.

de la Grecque (1). Ses vers, qui l'ont immortalisé, semblent acquérir plus de vigueur en vieillissant. Plus ils sont lus & admirés, plus on les trouve dignes d'admiration & d'être lûs. *Pétrarque* sçut unir la décence & l'honnêteté à la délicate galanterie ; talent que n'ont pas la plupart des Poëtes, qui ne sçavent point parler d'amour sans alarmer la pudeur.

La grande réputation de *Pétrarque* ne l'a cependant pas mis à l'abri de la critique. *Jérôme Musio*, dans son ouvrage intitulé *Les Batailles*, censure bien des choses dans ce Poëte, & *Alexandre Tassoni*, qui a recueilli les passages critiqués par *Musio*, a fait imprimer cette critique à la fin de ses Considérations sur ce Poëte. *Castelvetro* ne l'a pas non plus épargné dans sa Poétique. L'Académie des *Filergiti* de Forli, avoit établi un Exercice Littéraire, dont l'objet étoit de censurer & de défendre *Pétrarque:* il y a un volume de ces Exercices imprimé en 1699. Le sçavant *Muratori* a aussi critiqué plusieurs choses dans *Pétrarque*, & sa censure se trouve dans le deuxieme volume de son Traité sur la Poésie Italienne, imprimé à Modene, en 1706 : mais les défenseurs de ce Poëte n'ont pas manqué de répondre à tous ces critiques. Outre ceux qu'on vient d'indiquer, *Nicolas Villani*, *Lelio Leli*, *le Cantile*, *le Quatromani* & *Fréderic Mennini* ont trouvé

(1) Emphase patriotique de *Crescimbeni*, que les Lecteurs éclairés réduiront à son juste taux.

bien des chofes à dire fur quelques-unes de fes pieces. Enfin, *Pétrarque* cenfure lui-même un de fes Sonnets, qui commence ainfi : *Quella che'l giovenil mio core Auvinfe* ; &, felon *Dolce*, fubftitua cet autre : *L'ardente nodo, ond'io fui d'ora in ora.* Quelques-uns ont prétendu que le *Triomphes de l'Amour* n'étoient pas de ce Poëte ; mais *Le Taffe*, dans fes Lettres Poétiques, prouve que *Pétrarque* les a faits, lorfqu'il étoit un peu avancé en âge ; & il ajoute, à fa décharge, que la Poéfie Narrative n'exige pas le même agrément de ftyle que la la Poéfie Lyrique.

Pétrarque mourut le 18 Juillet 1374, à Arqua, dans le Territoire de Padoue. Pour échantillon de fa Poéfie, *Crefcimbeni* rapporte ce morceau.

« Mon imagination m'emporta dans le lieu » où réfide la belle que je cherche, fans » pouvoir la retrouver fur la terre. Je la revis » plus belle & moins fiere, parmi les Habitans » du troifieme Ciel. Là, me prenant par la » main, elle me dit : fi mes defirs ne font pas » vains, vous ferez un jour avec moi dans cette » fphere. Je fuis celle qui vous caufa tant de » maux, & dont la courte journée a été » terminée avant la nuit. L'Efprit humain ne » fçauroit comprendre le bonheur dont je jouis ; » je n'attends que vous. Ce que vous avez tant » aimé, mon voile, eft refté là-bas.... Eh » bien ! Que fignifie ce filence, ajouta-t-elle » en avançant la main ? Au fon de ces paroles fi

» tendres & si chastes, peu s'en est fallu que
» je ne sois resté dans ce séjour céleste ».

Dans l'Edition des Poésies de *Pétrarque* faite à Padoue, par *Joseph Camino*, en 1722, *in*-8. on trouve un Catalogue des meilleures Editions antérieures, disposé par ordre chronologique, & enrichi d'observations. La premiere est celle d'*Alde Romain*, faite à Vénise, en 1501, sur le manuscrit même de *Pétrarque*, que possédoit *Le Bembe*, Noble Vénitien. *Alde* en fit consécutivement deux autres Editions, l'une en 1514, estimée la meilleure, & la plus correcte, par *Castelvetro* & par *Musio*; l'autre en 1521, aussi bonne que la précédente. L'Edition faite par *Plinio Pietrasanta*, en 1554, à Venise, *in*-8. est encore fort exacte; & elle contient de plus l'explication des mots difficiles. Celle de 1586, par *George Angelieri*, contient, outre plusieurs notes du *Bembe*, la vie de *Pétrarque*, l'origine de *Laure*, avec plusieurs Epitaphes faites pour elle; le couronnement de ce Poëte, & son Testament. L'Edition de Lyon, de 1574, qui a été corrigée par *Alphonse Cambi-Importuni*, est très-bonne, & l'Académie *della Crusca* s'en servoit.

Enfin, les Poésies de *Pétrarque* ont été réimprimées à Modene, en 1711, par *Barthelemi Soliani*, *in*-4. sous ce titre: *le Rime de Francesco*, &c...... « Les Poésies de François Pétrarque,
» collationnées avec le manuscrit de la Biblio-
» théque de la Maison d'Est, & avec les fragmens
» de l'original de ce Poëte. On y a joint les

» Considérations d'Alexandre Tassoni, revues » & augmentées; les Notes de Jérôme Musio, » & les Observations de Muratori, Bibliothé- » caire du Duc de Modene, &c. &c... » Cette belle Edition est dûe aux soins du docte Bibliothécaire, qui l'a ornée de la vie du Poëte écrite encore par lui.

A la fin de l'Introduction à la Langue Toscane de *Tullio Fausto*, qui est sans date, & sans lieu d'impression, on trouve, sous le nom de *Pétrarque*, treize Sonnets, & la Chanson *Donna mi viene spesso nella mente*, &c. Mais si ces pieces sont vraiment de lui, elles sont du nombre de celles qu'il a rejettées.

Il y a peu d'Auteurs Grecs ou Latins qui ayent eu autant de Commentateurs que *Pétrarque*. Le Journal des Sçavans d'Italie (tome second) en donne un Catalogue nombreux.

On conserve dans la Bibliothéque du Vatican deux exemplaires manuscrits des Œuvres Poétiques de *Pétrarque*; l'un écrit de sa propre main (1), & l'autre de la main du *Bembe* (2). Il y en a deux autres dans la Bibliothéque de Florence, que l'Académie *della Crusca* préfére à ceux du Vatican, ainsi qu'on le voit par une Lettre de cette Académie, adressée à *Ménage*.

Les Poésies de *Pétrarque* ont été traduites en Espagnol, en Français & en Latin. Les Sçavans d'Italie se sont exercés pendant long-temps à

(1) Cod. 3196.
(2) Cod. 3197.

paraphraser & à imiter les pieces qui leur plaisoient le plus. On en a aussi travesti quelques morceaux en vers burlesques.

VI. *BUONACCORSO MONTEMAGNO*, (1360).

Buonaccorso Montemagno, natif de Pistoie, & Citoyen de Florence, s'est distingué parmi les imitateurs de *Pétrarque*. Sa naissance étoit illustre, & *Crescimbeni* observe que les Journalistes d'Italie ont confondu les Seigneurs de de *Montemagno* de *Pistoie* avec ceux *Pise*. *Buonaccorso* avoit fait beaucoup de vers; mais il n'est parvenu jusqu'à nous qu'un petit nombre de Sonnets. Ses Poésies galantes sont remplies de traits de la Philosophie Platonicienne qu'il employe à l'imitation de *Pétrarque*. Heureux à rendre ses idées d'une maniere élégante & concise, il surpasse autant ses contemporains, qu'il est lui-même surpassé par l'amant de *Laure*. Comme il y a deux Poëtes du nom de *Montemagno*, le vieux & le jeune, il est ici question du vieux, fils de *Jacques Buonaccorso de Montemagno*, & comtemporain *de Pétrarque*, au lieu que le jeune florissoit dans le quinzieme siecle, & mourut en 1429. Le *Tassoni*, dans ses Considérations sur *Pétrarque*, cite souvent le premier avec éloge. *Quatromani* prétend (1) que c'est le meilleur Poëte an-

(1) Dans ses Lettres, p. 156.

cien, après *Pétrarque*. *Vincent Gravina* (1) dit de lui & de *Giusto Conti*, que ce sont deux Poëtes qui n'étendent pas autant leurs ailes, & qui ne volent pas si haut que *Pétrarque*, parce qu'ils n'avoient pas un si grand fond de sçavoir, & qui n'embrassent pas une si grande variété de passions; mais qu'ils l'égalent à-peu-près dans le genre agréable & tendre. Voici un essai de de sa Poésie.

« Eloigné de toute autre pensée, & recueilli » en moi-même, je me tenois en présence de » celui qui voit nos fautes, en le priant ardem- » ment de me pardonner mes anciennes erreurs, » lorsque la beauté dont l'image est gravée dans » mon cœur avec les traits de l'Amour, se » présenta devant moi, & parut à mes yeux » digne d'être adorée. Il y eut alors chez moi » un rude combat : d'un côté, le soin de mon » salut me pressoit, & de l'autre, l'objet que » j'aime brilloit comme l'étoile qui annonce » le jour. Je me tournai vers elle, & je dis : » que le Créateur qui lui a donné tant de » charmes ne s'irrite pas si je contemple un de » ses plus parfaits Ouvrages ».

Les Poésies de *Buonaccorso* furent imprimées d'abord à Rome avec quelques notes, en 1559. Quelques critiques ont soupçonné qu'elles n'étoient pas de lui : mais les Journalistes de Venise (2) ont bien établi leur filiation.

(1) *Rag. Poét. Lib.* 2. N°. 30.
(2) Tom. I. ann. 1710.

Il y a une édition de Venise, de 1567, sans notes, avec *le Rime* du *Bembe*, de *la Casa*, & de *Guidiccioni*. Depuis elles ont été réimprimées séparément à Bologne, en 1590.

N. B. La meilleure édition est celle de Florence, donnée en 1718, par l'Abbé J. B. *Casotti* qui y a joint des notes, & quelques Poésies de *Nicolo Tinuccini.*

VII. *CINNO RINUCCINI*, (1390).

Cino Rinuccini, d'une maison noble de Florence, a fait des Poésies qui n'ont jamais été imprimées; c'est cependant un des meilleurs Auteurs de son temps qui ayent suivi les traces *de Pétrarque.* Ses vers sont agréables & coulans. Ils étoient manuscrits dans la Bibliothéque du Cardinal *Flavio Chigi*, & il n'y manque rien de ce qui y est prescrit par *Pétrarque*, aux Poëtes Toscans. *Mario Equicola* (1) le met au nombre des bons Poëtes anciens: on en jugera par cette Traduction d'un de ses plus beaux Sonnets.

« Amour! quelle est cette beauté à la vue de laquelle les nuages se dissipent & le Ciel devient serein? Eh! quels autres charmes peuvent toucher, quand on leur compare ces graces qui président à tous ses mouvemens! Amour! oui, je te vois embusqué dans ses beaux yeux, chef-d'œuvre de la nature; c'est d'elle & de toi qu'on apprend à ne pouvoir plus s'exprimer

(1) Dans son Traité de la nature de l'Amour, *Lib.* 5.

» que par des soupirs. Quand j'aurois les sublimes talens d'Homere, de Virgile ou du » Dante, mon imagination, avec le secours » même de leurs Vers harmonieux, ne pourroient jamais rendre ses traits : car le Créateur, en la comblant de ses dons, ne l'a mise » dans ce monde passager, que pour montrer » un essai de son pouvoir suprême ».

VIII. *FRANCO SACCHETTI*, (1392).

Franco Sacchetti, d'une illustre maison de Florence, mourut au commencement du quinzieme siécle. Sa Patrie connoissant son habileté, l'employa dans les affaires publiques, & le nomma Capitaine de la Romagne ; ensuite Gouverneur de *Bibbiena* & de *S. Miniato*. Il fut si universellement estimé qu'*Astorré*, Seigneur de Faenza, le pria de venir prendre le gouvernement de ses Etats. Il avoit écrit des nouvelles en Langue Toscane, avec une grace singuliere, & une grande pureté de langage; mais elles n'étoient pas encore imprimées au temps que *Crescimbeni* faisoit l'histoire de la Poésie Italienne. Elles ont été publiées depuis à Florence, en 1724, en 2 vol. *in*-8°. Le Sonnet suivant fera connoître le goût de sa Poésie.

« Les plantes, les arbrisseaux, & les fleurs » du Parnasse étoient desséchés, & l'on n'y » trouvoit plus de ces fruits dont la douceur est » si séduisante. Tous les canaux de l'Hélicon » étoient rompus, & ne distribuoient plus d'eau » aux Poëtes altérés de gloire. La parque n'a-

» voit pas épargné les cultivateurs Florentins, » & le Mont étoit désert & abandonné. Vous » êtes venus remédier à ce desordre & rétablir » les choses dans leur premier état. Vous avez » montré ce que peut, avec le courage, le » génie, qui, pour réussir, ne dédaigne pas » d'imiter ceux qui ont été nos maîtres : l'an- » tique laurier du Mont sacré semble refleurir » en votre présence pour orner votre front de » ses feuilles immortelles ».

Quelques Poëmes de *Sachetti* ont été imprimés par les soins de *Corbinelli*, & *Gravina* en fait l'éloge (1). Il avoit fait des Vers burlesques, & on l'a cru inventeur de ce genre, du moins dans la Langue Toscane.

IX. *GIUSTO DE CONTI.*

Conti, Romain, de la maison de *Valmontone*, fut illustre par la naissance & par le sçavoir : c'est encore un imitateur de *Pétrarque* dans la Poésie galante. Son œuvre, publiée sous le titre de *Bella Mano*, est très estimée, & il est aussi le dernier bon Poëte qui ait survécu à *Pétrarque*. Il mourut en 1452, & fut enterré à Rimini, dans l'Eglise de Saint François. Idée de sa Poésie.

« Lorsqu'emporté par le desir, je cherche » dans mon esprit le moyen d'attacher au pa- » pier, s'il est possible, & de dépeindre les » beaux yeux qui brûlent mon cœur, je trouve

(1) *Rag. Poét. Lib.* 2.

» que c'eſt un ouvrage au-deſſus d'un mortel.
» A la vue de tant de merveilles qui me frap-
» pent de toutes parts, le courage, la raiſon,
» & l'art m'abandonnent ; enſorte que, ravi
» hors de moi-même, j'oublie mon deſſein.
» Mon eſprit étant abattu par la grandeur du
» ſujet, mon imagination, qui eſt ſuſpendue
» entre l'objet que je contemple & mon cœur,
» ſe repréſente le mieux qu'elle peut des cho-
» ſes aſſez belles, mais non pas parfaites ».

Il y a eu deux éditions de la *Bella Mano*, de *Conti*; l'une à Veniſe, par *Bernardin de Vitale*, en 1531 : & l'autre à Paris, par *Patiſſon*, en 1595, ſous les yeux de *Corbinelli*, Gentilhomme Florentin.

N. B. Il y en a, de plus, une faite à Bologne, en 1472 ; une deuxieme à Veniſe, en 1492 ; une à Florence, en 1715, par l'Abbé Salvini, avec des notes ; & cette derniere a été réimprimée en 1750, avec quelques autres Poéſies anciennes.

X. *LAURENT DE MÉDICIS.*

La Poéſie Toſcane, qui, ſous *Pétrarque*, ſembloit être parvenue à ſa perfection, ne pouvant plus s'améliorer, prit le train de toutes les choſes du monde, & commença à décliner ; enſorte que peu s'en fallut qu'elle ne retombât dans ſa premiere barbarie ; mais *Laurent de Médicis* vint fort à propos pour la ſoutenir. Il étoit fils de *Pierre-Coſme de Médicis*, ſurnommé le Pere

de la Patrie, & de *Lucrece Tornabuoni*, qui étoit douée de toutes les vertus. *Laurent* devint un Cavalier accompli, & la fortune seconda bien la nature. Au milieu de la corruption du goût, qui prévaloit tous les jours, tout jeune encore, il maintint la beauté du ſtyle, la pureté du langage, la fécondité de la rime, & les vrais ornemens poétiques. Il rappella les graces & les gentilleſſes de *Pétrarque*. Il chanta très-agréablement l'Amour chaſte ; & les Commentaires qu'il a faits ſur ſes propres compoſitions montrent de quelle maniere il convient de traiter les Amours en vers, & de philoſopher en Poéſie. On a de lui quelques pieces ſpirituelles. On offre le morceau ſuivant pour caractériſer cet illuſtre Poëte.

« Mon cœur accablé, abattu, convoque le » conſeil de ſes penſées, les raſſemble toutes en » ſoi, & après un profond ſoupir, il leur adreſſe » ces paroles tendres & touchantes : Si quel» qu'une d'entre vous eſt diſpoſée à l'amour, » celui qui vous parle, & qui vous obſerve, » vous a créées. Pourquoi donc me tourmen» tez-vous ſi cruellement en me faiſant la » guerre ſans relâche ? Une entre les autres lui » répond : Comme les Abeilles au printemps, » lorſque Flore vient régner dans les jardins, » font de la variété des fleurs un doux & agréa» ble mets ; ainſi des regards de la belle, de » ſes paroles, de ſes graces & de ſa beauté, » nous compoſons une douce amertume qui te » nourrit ».

Apostolo Zeno possédoit un beau manuscrit des Œuvres poétiques de *Laurent de Médicis*. Ce Prince étoit né le premier Janvier 1448, & mourut en 1492. Pour achever son éloge, il suffit de dire qu'il fut le pere de Léon X, dont le Pontificat est l'époque du bel âge des Lettres en Italie.

XI. *MATTEO MARIA BOYARDO*, (1471).

Le Boyardo, né à Reggio, Ville de la Lombardie, essaya d'imiter *Pétrarque* dans ses Poésies Lyriques, qui sont assez bonnes. Il se mêla aussi de l'Epique; & quoiqu'il n'y ait pas parfaitement réussi, son invention, sa facilité d'exprimer les choses, principalement dans son *Roland amoureux*, lui ont fait un nom. Il fit aussi une Comédie, intitulée : *Timon le Misantrope*, tirée de *Lucien*. Le *Cieco d'Adria* assure que le *Boyardo* avoit encore traduit Appulée & Hérodote. *Bianchini* (1) dit de ce Poëte & du *Pulci*, qu'ils ont été les restaurateurs de la Poésie rustique. Le *Boyard* florissoit vers l'an 1471, & ce fut dans ce temps-là qu'il alla à Rome avec *Borzo d'Este*, qui prit le titre de Duc de Ferrare. On peut dire, à sa gloire, que la corruption du goût, qui étoit presque générale alors, n'influa point sur ses

(1) *Trattato della Sat. Ital.* p. 29. & 54.

compoſitions ; & c'eſt ce qu'on peut voir par le morceau ſuivant.

« Le chant des oiſeaux qui volent de bran-
» che en branche, l'air que les fleurs ont par-
» fumé, le tranſparent des ruiſſeaux, ſont ce
» qui répand dans la vie le plus d'agrémens,
» parce que la nature & le ciel obéiſſent à celui
» qui veut que tout ſente les impreſſions de
» l'amour. Ainſi l'air, la terre & l'onde ſont
» remplis de ſons agréables & de doux par-
» fums. En quelque lieu que nous portions nos
» pas, nous reſpirons un eſprit d'amour ſi vif
» & ſi brûlant, qu'il ramene la chaleur avant la
» ſaiſon. Aux ris & aux doux regards de
» l'Amour, l'herbe reprend ſa verdure, la fleur
» ſe colore, la mer ſe calme, & le ciel devient
» ſerein ».

Les rimes de *Boyard*, conſiſtant en Sonnets & en Chanſons, ont été imprimées à Reggio, en 1469, & à Veniſe, en 1501. Sa traduction a été imprimée deux fois à Veniſe, *in*-8°: la premiere en 1518, & l'autre en 1519. Mais ſon *Orlando innamorato*, (Roland amoureux) eſt l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, quoiqu'il l'ait laiſſé imparfait; car il n'en a fait que le premier & le ſecond Livre, & neuf chants du troiſieme; le reſte du troiſieme Livre, le quatrieme, le cinquieme & le ſixieme ont été compoſés par *Nicolo degli Agoſtini* La meilleure édition de ce Poëme a été faite à Veniſe, en 1553, par *Comin Datrino*, *in*-4°. Il y en a une au-

tre, aussi de Venise, faite en 1576, par *Michel Bonello* ; mais elle n'est pas si correcte. Le *Berni* a refait les trois Livres du *Boyard*, & il y a eu trois éditions de cet Ouvrage ; la premiere à Venise, *in*-4°. en 1541, avec ce titre: *Orlando innamorato novamente composto da M. Francesco Berni*; la seconde, à Milan, en 1542; & la troisieme à Venise en 1545. *Merlin Coccaie*, c'est-à dire, *Teofilo Folengo*, voulut, à l'envi de *Boyard* & de *François Berni*, faire encore un *Roland amoureux* ; mais son *Orlando* n'a jamais été imprimé.

XII. *ANTONIO TIBALDEO*, (1480.)

Antoine Tibaldeo, Médecin Ferrarois, fut le pere du style vicieux, appellé *Concettoso*. Il florissoit vers l'an 1480, temps où la Poésie Toscane étoit entiérement dégénérée, où l'emphase & les pointes d'esprit (*Concetti*) avoient pris la place du style grave & poli de *Pétrarque*. Ce Médecin-Poëte excella donc dans ce mauvais genre, jusqu'à ce que *Sannasar* & le *Bembe* commencerent à se faire un nom. Alors voyant que les deux beaux génies le surpassoient dans la Poésie vulgaire, il se mit à faire des vers latins, & il réussit beaucoup mieux. L'Empereur Fréderic III. le fit couronner Poëte Lauréat à Ferrare, en 1469. Il mourut âgé de près de quatre-vingt ans, en 1537. Essai de sa Poésie.

« Mon cœur, en proie à la tristesse, & mes

» yeux

» yeux conteſtent enſemble. Le cœur ſe plaint » de ce que les yeux cauſent tout ſon mal ; » ceux-ci malheureuſement ne peuvent point » ſe corriger de leur habitude, & ſe tourner » ailleurs. Le cœur, qui ſent ſon mal augmen- » ter, fait déborder un torrent de larmes, & » dirige leurs cours vers les yeux pour étein- » dre leur lumiere, ſource de ſes peines. C'eſt » ainſi que le Dieu aveugle, armé de ſon arc, » a ſemé entre eux la diſſention pour me » perdre, & il ſe rit de mon martyre. A qui » donc me fier deſormais? Quel reméde puis- » je chercher à mes maux, puiſqu'il ſe fait en » moi une guerre inteſtine? «

Tibaldeo ne voulut jamais publier ſes Poéſies Toſcanes, & un de ſes parens les ayant fait imprimer, à ſon inſçu, il en fut très-mortifié, parce qu'il ſçavoit bien qu'elles ne lui feroient pas tant d'honneur que ſes vers latins?

XIII. *GIROLAMO BENIVIENI*, (1490).

Jerôme Benivieni, Florentin, ſe fit vers le même temps une grande réputation. Ses compoſitions & ſon ſtyle ſe reſſentoient de la corruption du goût, mais il étoit très-verſé dans la Philoſophie Platonicienne. Ainſi les ſentimens & la doctrine ſuppléerent à la beauté & à l'agrément du ſtyle Il étoit lié d'amitié avec *Pic de la Mirandole*, qui commenta ſes Rimes

(1) *Lilio Greg. Giraldi de Poet. noſt. temp. Dial.* 1.

ſur l'amour céleſte. Il mourut à Florence, en 1542, âgé de 79 ans & demi. Voici un morceau de ce Poëte.

« Depuis que l'Amour vit s'éteindre l'éclat » de ces beaux yeux, d'où il tiroit toute ſa » puiſſance, il tournoit ſouvent autour de moi » avec ſon arc, pour me bleſſer. Mais tous les » dards qu'il lançoit contre mon cœur ſe trou» voient trop foibles. Je vivois ainſi en liberté, » content, & comme raſſaſié de mon premier » amour; mais, hélas! qu'il eſt difficile d'évi» ter ſes coups! Le cruel prit un arc plus ſûr, & » ayant épié le temps favorable à ſon deſſein, » il arracha d'entre les rochers une branche de » laurier, & la planta au milieu de mon cœur, » malgré ma réſiſtance: depuis ce temps, il » eſt niché dans ce verd feuillage, & ſe rit de » mon amour ».

Benivieni commenta lui-même les Poéſies qu'il avoit compoſées ſur la Beauté divine & ſur l'Amour. Il les fit publier, en 1500, à Florence, par *Antonio Tubini*. Ses ouvrages, avec le commentaire de *Pic de la Mirandole*, ont été imprimés à Florence, en 1519, *in*-8°, & réimprimés à Veniſe, en 1522, ſous la même forme.

XIV. *JACQUES SANNAZAR*, (1501).

Pendant tout le quinzieme ſiecle, la Poéſie Toſcane redevint généralement groſſiere & barbare; mais le ſeizieme en eſt l'âge d'or, par le grand nombre de beaux eſprits qui contribue-

rent à la perfectionner. L'ordre des temps & du mérite nous fait donner (dans ce siecle) la premiere place à *Sannazar*, plus connu parmi nous comme excellent Poëte latin, que comme Poëte Toscan. Il étoit fils de Nicolas *Sannazar*, & de *Masella de Santo Magno*. Sa famille, originaire de Pavie, étoit illustre, & il naquit à Salerne, dans le Royaume de Naples. Sa vénération pour les anciens Poëtes étoit si grande, qu'il célébroit tous les ans avec pompe le jour de la naissance de Virgile. Sa vie fut un jeu continuel de la fortune. Il se vit tantôt opulent, tantôt pauvre ; un jour courtisan ou esclave, & l'autre parfaitement libre. Il passoit du bruit des armées à la solitude si chérie des Muses, & la gloire accompagna par-tout son nom. Quoique la Poésie latine fit ses principales délices, il ne négligea point la Poésie Toscane ; & les vers qu'il composa dans cette langue à la louange d'*Armonisa Bonifacia*, ont rendu cette beauté Napolitaine aussi célebre que la fameuse *Laure* l'a été par ceux de *Pétrarque*. *Sannazar* s'attacha sur-tout à perfectionner dans la langue Toscane la Poésie Pastorale. Au bout de deux siecles son *Arcadie* idéale a été adoptée par la fameuse Académie de ce nom, établie à Rome, & l'on y célebre tous les ans le jour de sa naissance, qui fut le 28 Juillet 1458. *Sannazar* fit encore en cette langue des Elégies sur la mort du Marquis *de Pescara*, & sur celle de *Pierre Leonio*, Philosophe & Astronome de la Ville de Spolete. On lui reprocha le défaut d'avoir

marqué trop de mépris pour les autres hommes. Il mourut à Naples, en 1530 ou 1532, & il fut enterré près du tombeau de Virgile. *Crescimbeni* ne dit point pourquoi *Sannazar*, dans les éditions de ses Poésies latines, est appellé *Actius Syncerus*. Il nous donna le Sonnet suivant pour modèle de sa Poésie Toscane.

« Pendant que je contemple vos beaux yeux, » Madame, toute pensée s'éloigne de mon » esprit : mon ame est alors si remplie d'amour, » que j'oublie tous les maux que vous me cau- » sez. Mais quand vous détournez ces astres » brillans pour éclairer quelque lieu où je ne » suis pas, j'ai besoin alors, pour prolonger » ma vie, d'avoir recours à l'artifice. Je pense » à vous, & je m'entretiens de vous intérieure- » ment. Mon ame passionnée, poursuivant en » songe votre image, s'éleve au-delà des airs, & » même jusqu'aux cieux. Ainsi le jour elle » jouit de l'objet de sa félicité sur la terre, & la » nuit dans le ciel. Telle est la force & l'acti- » vité de la pensée qui réside en elle ».

Sannazar divisa ses Poésies Toscanes en deux Livres, auxquels on en a joint un troisieme, dont aucune piece n'est de lui ; ce qu'il est aisé de justifier par le style qui est fort différent du sien.

Bernard Giunta publia les Rimes de *Sannazar*, à Florence, en 1532, & son *Arcadie* fut imprimée à Naples, en 1504. Il s'en fit aussi une édition à Venise, par *Comino Gallina*, en 1616,

avec des Notes de *Thomas Porcacchi. Giolitore* imprima à Venise, en 1560, l'Arcadie & les Rimes ensemble, édition correcte & revue par le *Dolce.* Mais la meilleure édition des ouvrages Toscans de ce Poëte, est celle de *Joseph Comino,* qui se fit à Padoue, en 1723, *in-4°.* On trouve dans cette édition l'*Arcadie*, d'après l'original, avec les Notes de *Porcacchi*, & de quelques autres. Les Poésies sont augmentées de plusieurs pieces, tirées de divers manuscrits, & l'on y a joint les Lettres & la Vie de *Sannazar*, avec un Catalogue chronologique des principales éditions de ses Ouvrages, *Comino* est le même qui publia ses Poésies latines, à Padoue, en 1719.

XV. *LE BEMBE*, (1501).

Pierre, fils de *Bernard Bembo*, noble Vénitien, naquit à Venise le 20 Mai 1470. Il hérita de l'esprit & de toutes les belles qualités de son pere, & il commença à se faire connoître premierement à la Cour d'Alphonse, Duc de Ferrare, & ensuite à Rome, sous les Pontifes Jules II. & Léon X. Ce dernier Pape le fit Secrétaire des Brefs Apostoliques; puis l'éleva à l'Evêché de Gubbio, & ensuite à celui de Bergame; enfin Paul III. lui donna le Chapeau de Cardinal. Le fameux *Constantin Lascaris* lui apprit la langue Grecque. Il cultiva la Poésie latine; mais il eut de la prédilection pour la Poésie Toscane, dont il bannit entiérement la grossiereté & la barbarie. On ne peut lui repro-

cher, en qualité de Poëte, que de s'être trop attaché à imiter *Pétrarque*, avec lequel il sembloit vouloir s'identifier. Il mourut le 18 Janvier 1547. Voici un échantillon de sa Muse.

« Cette belle chevelure que j'aime de plus en » plus, malgré les maux qu'elle me cause, » étoit déployée ; on en avoit délié le nœud, » ce nœud qui, couvrant un charmant trésor, » me cache ce que je desire & crains de voir. » Mon cœur agité que j'avois appellé à moi, » prit soudain son vol pour s'élancer dans ces » tresses d'or, semblable à un petit oiseau qui » se plaît à sautiller de branche en branche » parmi le verd feuillage. Alors deux mains, » d'une beauté extrême, réunissant ces cheveux » épars sur un col d'albâtre, serrerent mon pau- » vre cœur qui s'y trouvoit enveloppé. Je jettai » un cri ; mais mon sang, glacé par la peur, » étouffa ma voix. C'est ainsi qu'on a ravi mon » cœur, & qu'on le retient enchaîné ».

Les Poésies Toscanes du *Bembe* furent imprimées à Rome, en 1548, *in*-4°. par les soins d'*Annibal Caro*, qui les dédia au Cardinal *Farnese*. Mais la meilleure édition est celle de 1652, faite sous les yeux de *Thomas Porcacchi*, avec la vie de ce Cardinal. *Hertzhauzer*, Libraire à Venise, en a fait une autre, très-belle, en 1730.

XVI. *Louis Arioste*, (1501).

L'Arioste, d'une famille considérable de Ferrare, fils de *Nicolas Ariosto*, & de *Daria*

Malequeci, vit le jour en 1473, dès sa tendre enfance, il montra beaucoup de goût pour les Lettres, & alla fort jeune à Rome où il acquit une grande réputation, mais rien de plus; c'est pourquoi il retourna dans sa patrie, & resta toute sa vie à la Cour du Duc de Ferrare qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Ses emplois ne l'empêcherent point de se livrer à la Poésie Toscane, qu'il a enrichi de la Satyre, de l'Elégie & de l'Epopée. Son *Orlando furioso* (Roland furieux) lui fit donner le nom de *Divin*, comme à Homere. Ses comédies sont aussi fort estimées. Elles sont au nombre de quatre, *la Cassaria* (la Trésoriere), *la Lena* (la marchande d'Esclaves), *i suppositi* (les supposés), & *il mago*, (le Magicien): *la Scolastica* (les Ecoliers) est restée imparfaite par sa mort qui arriva le 6 Juin 1534.

Roland Furieux, a été traduit en Espagnol par *Jérome Urrea*, & cette traduction fut imprimée à Venise par *Domenico Farri* en 1575. On conserve à Caën, en Normandie, une traduction latine du même Poëme faite par *Jacques Savari* (*a*).

Magagno, a mis en vers burlesques & en

(1) Ce *Savari* est l'Auteur d'un Poëme sur la Chasse, intitulé, *Leges Dianæ* (les Loix de Diane), qui mériteroit bien une réimpression. La vieille traduction de l'Arioste, de *Gabriel Chappuys*, ne doit plus être citée depuis celle qu'a donnée feu M. *Mirabaud*, ancien Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

langue ruſtique de Padoue, le premier chant de *l'Orlando*, & il a été imprimé en 1558; *Vincent d'Artona*, ou, ſelon quelques uns, *Paul Foliette*, a mis ce premier chant en langage Génois. On l'a traduit auſſi en langage Vénitien, & en Bergamaſque.

La plûpart des éditions des Satyres de l'Arioſte ne ſont pas fidéles : on ne peut donc recommander que celle de 1534, *in* 8°. celle qui ſe trouve dans le recueil de Satyres, fait par *François Sanſovin*, & imprimé à Veniſe, *in*-8°. & celle qui a été publiée parmi les Satyres de cinq Poëtes illuſtres, imprimées à Veniſe, par *Valvaſſori*, en 1565. Le morceau qui ſuit eſt un eſſai que *Creſcimbeni* nous donne des Poéſies fugitives de l'*Arioſte*.

« Quand je réfléchis ſur l'audace de mon » imagination téméraire, une terreur froide » comme un ſerpent ſe gliſſe dans mon cœur. » Elle s'eſt faite des aiies de lin & de cire, » qu'un peu de chaleur peut aiſément déta- » cher : ſans autre guide que le déſir, elle » les déploie dans les airs, & s'élance hardi- » ment. Ce qui augmente mon inquiétude, » c'eſt que la raiſon qui devroit lui ſervir de » frein, ne s'oppoſe pas à ſon entrepriſe, » & s'embarraſſe peu de ce qu'elle fait. Je » crains que dans ſon vol elle ne s'éleve ſi » haut, que le feu du Ciel ne l'enflamme & » qu'elle ne revienne à moi ſans plumes. Mes » larmes, hélas ! lui ſeroient d'un foible » ſecours, puiſque toute l'eau des fleuves

» & de la mer ne pourroit pas éteindre » ce feu ».

La premiere édition de *Roland furieux* eſt celle de 1515, faite ſous les yeux de l'Auteur. Il y en a auſſi une édition *in-fol.* faite à Veniſe, en 1729, & c'eſt la plus ample de toutes. *Prault*, le Pere, Libraire, à Paris, en a donné encore une jolie édition en 1746.

XVII. *BALTHAZAR CASTIGLIONE*, (1501).

Caſtiglione, Comte de *Nuvolara*, naquit à Caſatico dans le Mantouan, le 6 Décembre 1478, ſon Pere ſe nommoit *Chriſtophe Caſtiglione*, & ſa Mere *Aluigia Gonzaga*. Il ſe mit, dans ſa jeuneſſe, au ſervice du Duc de Milan, & il paſſa enſuite à celui du Duc d'Urbin. Celui-ci l'envoya en ambaſſade auprès de Henri VIII, Roi d'Angleterre, qui lui donna l'Ordre de la Jarretiere. Il épouſa *Hippolyte Taurella*, de Mantoue, femme noble, qui joignoit à tous les agrémens de ſon ſexe, autant de vertus que d'eſprit & de ſcience. Elle ſçavait parfaitement le grec & le latin, & elle écrivoit facilement dans cette derniere langue. Elle mourut dans la premiere fleur de ſa jeuneſſe, & *Caſtillon* fut inconſolable de ſa perte. Il nous reſte d'elle une Epître en vers Elégiaques latins (*a*), qu'elle lui écrivoit dans

(1) Elle eſt recueillie dans le Livre intitulé, *Kimelia Litteraria*, ou *Pauli Colomeſii Opuſcula.* Cap. 36. p. 79 & 88.

le temps qu'il étoit à Rome auprès du Pape *Léon X*, en qualité d'envoyé du Duc de Mantoue. Cette Epître agréable & touchante, se trouve avec sa traduction, qui est bien faite, dans le Journal étranger, du mois de Juillet 1757, page 226. *Castiglione* servit dans les armées du Pape, qui récompensa ses services en lui donnant le Comté & le château de *Nuvolara*. Devenu veuf, il embrassa l'état Ecclésiastique, & Clément VII. l'envoya en qualité de Nonce, à la Cour de Charles-Quint, qui lui obtint l'Evêché d'Avila, & la nonciature d'Espagne. Il excelloit dans la Poésie latine; mais il cultiva particuliérement la Toscane. Il mourut à Tolède, le 8 Février 1529. *Vacillas*, dans ses anecdotes de Florence, dit que le Comte *Balthazar Castiglione* pratiquoit à contre-sens, les regles qu'il avoit établies pour un parfait courtisan. Etant averti qu'il devoit mourir à Mantoue, il évita avec soin d'y aller; mais il accepta l'Ambassade d'Espagne, & mourut à Madrid, qui, en latin, se nomme *Mantua*, comme Mantoue; ainsi le hazard feroit bien le faiseur d'horoscope. Voyons le ton de sa Poésie.

« Je chantois tandis que le doux espoir » nourrissoit & charmoit mon ame; mais à » présent que l'espérance s'est évanouie, & » qu'à tout moment je vois s'accroître mes » peines, ma Muse ne sçauroit que déplorer » mon malheur. Mon cœur accoutumé jadis » à la joie est devenu désormais le triste

» féjour de la mélancolie ; & il n'en fort plus » rien que d'amer. Mon ame eft tellement » accablée par fa funefte douleur, que fans » ceffe elle friffonne fans voir de fin à fes » maux. Si quelquefois j'effaie de redire mes » anciennes chanfons, ma voix, que couvre » l'amertume de mon cœur, ne s'exhale que » par des fanglots, & fe trouve étouffée par » mes larmes ».

Les Poéfies Tofcanes de *Caftillon* font imprimées dans différens recueils.

XVIII. *JÉROME FRACASTOR*, (1515.)

Véronne vit naître *Fracaftor*, qui fut Médecin des Peres affemblés au Concile de Trente. Il excella dans la Poéfie latine, & fa *Siphilis* eft affez connue : il a laiffé auffi quelques pieces en vers Tofcans, dont voici un morceau.

« Les Dieux, le Soleil, la Lune, environ» noient dans l'Olympe, le fiége de la nature, » quand elle forma votre vifage dont tous les » traits font d'une beauté parfaite. Le ciel » étoit ferein ; aucun nuage n'obfcurciffoit la » clarté du jour : Jupiter, jouant au milieu des » Ris avec fa fille & l'Amour, contemploit en » vous fon chef-d'œuvre. Ainfi votre beauté » parut fur la terre, après avoir été tracée » dans les cieux comme le modele de toutes » les autres beautés. Que d'autres vantent » l'agrément de leurs yeux ou de leurs fourcils,

» les roses de leurs jouës, la rondeur de leurs » mains, & l'élégance de leur taille ; la » nature a formé toutes les autres Belles, des » perfections réunies en vous seule ».

Les Poésies Toscanes de *Fracastor* se trouvent dans quelques recueils Italiens. Il mourut à Padoue, le 6 Aout 1553, à l'âge de 70 ans.

XIX. *LE TRISSIN*, (1520).

Jean-George Trissino naquit à Vicence, d'une famille distinguée. Il fut le premier qui réduisit l'Epopée & la Tragédie Toscane aux regles prescrites par les Maîtres Grecs & Latins; c'est ce qu'on peut voir dans son *Italia liberata* (l'Italie délivrée), & dans sa *Sophonisbe*, quoique la trop scrupuleuse observance de ces regles, particuliérement dans le Poëme Epique, ait beaucoup resserré son génie. Il composa son Italie délivrée, en vers libres, ce qui fit que ce Poëme ne fut pas fort accueilli en Italie, & que quelques lettrés de Rome entreprirent de le mettre *in octava rima* (en octaves). *Nicolas Rossi*, de Vicence, a fait quelques discours sur la Tragédie de *Sophonisbe*. Le *Trissin* mourut à Rome, en 1550, & fut enterré dans l'Eglise de sainte-Agathe-des-Monts, dans le tombeau de Jean de *Lascaris*, le Grammairien. *Crescimbeni*, pour nous donner une idée de sa versification, auroit pu choisir un morceau de *l'Italie délivrée*; mais, comme on l'a dû voir, il s'est astreint, pour tous les essais

qu'il préſente, à une ſeule meſure, & il ne l'a point excédée (1), même pour l'*Arioſte*, qui méritoit ſi bien une exception. Au reſte, il n'a ſans doute voulu que faire connoître le ſtyle particulier de chaque Poëte, & à cet égard il a rempli ſon objet. Voici donc celui du *Triſſin*.

« Quand le plaiſir, qui rappelle ſouvent à ma » mémoire l'objet de mes vœux, m'entraîne » avec lui pour aller retrouver les doux appas » qui m'ont mis & me retiennent encore dans » les fers, auſſi-tôt que je ſuis devant vos » beaux yeux, mon ame eſt ſi tranſportée » de la joie qu'elle reſſent, que je crains que, » comme un Priſonnier, elle ne s'échappe de » ſes chaînes. C'eſt pourquoi, ſuivant le déſir » naturel que tous les Hommes ont pour la » conſervation de leur vie, je m'abſente de » vous, Madame, mais je tombe alors dans » un état pire que la mort; dévoré de regrets » mortels, je reconnois que je ne peux avoir » un ſort plus heureux, que d'expirer en votre » préſence ».

Tous les Ouvrages du *Triſſin* ont été imprimés *in-folio* à Veronne, par *Jacques Valarſi*, en 1729, ſous les yeux du Marquis *Scipion Maffei*, qui a enrichi cette édition d'une belle Préface.

---

(1) Si, dans l'article du *Dante*, nous avons rapporté un morceau de ſon grand Poëme, nous nous ſommes écartés, pour lui ſeul, du plan de *Creſcimbeni*.

XX. *ANGELO FIRENZUOLA*, 1520)

Ce Poëte, né à Florence, fit ses Etudes à Sienne & à Pérouse, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans sa traduction de l'Ane d'or d'Appulée. Il prit l'habit dans l'ordre religieux de Vallombreuse, dont il devint Abbé. Il a fait en Langue Toscane plusieurs Ouvrages, tant en vers qu'en prose, où l'esprit n'exclut pas le sçavoir. Sa traduction d'Appulée fut très-bien reçue, & ses Comédies sont estimées. Quoiqu'il ait principalement essayé d'imiter *Pétrarque*, la route du *Berni* lui réussit mieux; car peu d'Ecrivains l'ont égalé dans le style burlesque, soit pour l'expression, soit pour la vivacité des saillies & pour l'heureux choix des *Concetti*. Il fut reçu de l'Académie des *Umidi* de Florence. Le Pape Clément VII, voulut le connoître, & l'appella à Rome, où il mourut vers l'an 1542. Il fut enterré à Vallombreuse, & l'on y voit son Epithaphe inscrite sur un marbre. La chanson qu'il fit à la louange de la Saucisse, est célébre en Italie; mais tout le monde ne convient pas qu'il en soit l'Auteur. Voici un de ses Sonnets.

« La premiere fois que l'Amour me fit » voir la beauté de votre teint, aussi éclatant » que le rubis, & les neiges animées de » votre sein, où ce Dieu a fixé sa retraite, » aussi tôt, dans l'ardeur de mes desirs, je vou- » lus essayer si, dans mes vers, je pourrois vous

» peindre & montrer au monde combien le Ciel » vous a été favorable & prodigue. Cependant quoique vos charmes visibles surpassent » mes talens, j'essaye d'en tracer tantôt une » partie, tantôt l'autre, & c'est l'Amour qui » guide le pinceau. Mais quand je veux représenter les perfections de votre ame, l'art » me manque, & pour votre gloire, le » crayon me tombe de la main ».

Les Poésies de *Firenzuola* ont été imprimées en 1549, par Laurent *Scaglia.*

XXI. *Vittoria Colonna*, (1525).

L'illustre naissance, la beauté, & toutes les perfections d'une belle ame furent réunies en *Victoire Colonne*, Fille de *Fabrice Colonne*, & femme de *François Ferdinand d'Avalo*, Marquis de *Pescara.* Elle aima si tendrement son Mari, que depuis le jour de sa mort, s'étant retirée dans un Monastere, elle ne parut plus tenir à la vie, & attendit tous les jours le trépas parmi les soupirs & les sanglots. Elle avoit beaucoup cultivé la Poésie Toscane, & y avoit excellé: mais dans ses chants sur l'Amour, elle ne s'écarta jamais de la décence: *Victoire* mourut à Viterbe, en 1546.

Rinaldo Corso à commenté ses Ouvrages; *Muratori* en fait l'éloge dans son *Traité de la parfaite Poésie*, vol. 2, pag. 336. Et il loue particulierement le Sonnet qui suit, adressé au *Bembe*, alors Cardinal.

« Ah ! que le Deſtin a été contraire à mon » Epoux, au ſoleil de mes jours, de n'avoir » pas permis qu'il vous enflammât de ſes glo- » rieux rayons ! Votre réputation en conſer- » veroit ſon éclat pendant plus de dix ſiecles. » Son nom orné de votre ſtyle, qui efface celui » des anciens, & qui excite l'envie des Mo- » dernes, auroit, malgré les temps, bravé la » ſeconde mort. Ah ! ſi je pouvois verſer » dans votre ſein l'ardeur qui conſume le » mien ; ou ſi vous pouviez me communiquer » votre eſprit pour égaler par mes vers le » mérite de mon Epoux !... Mais je crains » que le Ciel ne s'irrite contre nous deux ; » contre vous, d'avoir choiſi un autre ſujet de » vos vers ; contre moi, d'avoir oſé parler » d'un objet qui éblouit encore mes regards ».

Les Poéſies de *Victoire Colonne* ont été imprimées à Veniſe, en 1548.

XXII. *JEAN GUIDICCIONI*, (1530).

Ce Poëte, natif de Lucques, & d'une famille illuſtre, ſe diſtingua dans les Lettres, & dans les affaires : il fut Auditeur du Cardinal *Alexandre Farneſe*, qui devint Pape ſous le nom de Paul III, & fut élevé à l'Evêché de Foſſombrone : on l'envoya enſuite en qualité de Nonce Apoſtolique vers l'Empereur Charles-Quint. A ſon retour il exerça les charges importantes de Commiſſaire-général des guerres, & de Gouverneur-général de la Marche

che d'Ancone. Il mourut dans cette derniere Ville, en 1540 ou 1741, & son corps fut transporté dans la Cathédrale de Lucques. Idée de sa Poésie.

« S'il arrive quelquefois que mon cœur re-
» vienne du séjour délicieux de votre beau
» sein, je l'entends me dire aussi-tôt : ô que
» les jours que je passe loin de toi sont
» charmans ! qu'ils sont heureux ! J'ai le plai-
» sir de jouir de toutes les pensées de la Belle,
» de contempler à loisir ses yeux & sa che-
» velure, précieux ornement de sa tête. Si
» elle ne me disoit pas : pourquoi restez-vous
» ici ? retournez à votre Maître qui languit sans
» vous, & à qui la vie est insupportable, je
» passerois les plus doux momens dans l'agréa-
» ble Paradis que je trouve avec elle. Telle
» est ma réponse au transfuge : dites-lui que
» si, pour m'empêcher de mourir, elle veut
» me donner son cœur en échange, je pour-
» rois me passer de vous ».

Les Poésies du *Guidiccioni* ont été imprimées à Venise, en 1567, avec celles du *Bembe*, de *Jean de la Casa*, & de *Montemagno*, & réimprimées séparément, à Bologne, en 1709, *in*-12.

XXIII. *VÉRONIQUE GAMBARA*, (1530).

Cette Femme illustre florissoit vers 1530.

Elle étoit née à Brefcia, & elle époufa *Gisbert* VIII, Comte de *Correggio.* Son Mari étant mort, elle ne ceffa de pleurer fa perte; & la douleur, qui provenoit de l'excès de fon amour, lui caufa fouvent des fiévres ardentes. Il y a de la clarté & de la douceur dans fes vers, & fon ftyle eft affez pur; mais on n'y trouve point ce fonds de connoiffances & de fentimens qui brillent dans ceux de *Victoire Colonne.* Voici un morceau de fa Poéfie.

« Cette impitoyable, qu'on appelle la Mort, » a tranché le nœud auquel il avoit plu au » Ciel d'attacher le bonheur de ma vie. Ce » coup accablant a mis fin à toute ma joie, a » tari la fource de mes plaifirs; & fi la raifon » n'eut pas pris le deffus, mes jours auroient » été abrégés, j'aurois fuccombé à ma dou- » leur. La feule chofe que je crains mainte- » nant, c'eft d'aller, après mon trépas, en un » lieu trop éloigné de celui où brille l'objet de » mon amour, plus éclatant que l'étoile du » matin. Ce que n'ont pu faire l'efprit ni l'art, » l'efpoir de revoir un jour fa belle ame dans » le féjour célefte, a feul adouci ma peine ».

XXIV. *JÉROME BRITONIO,*

(1530).

Le feizieme fiecle fut fi fertile en bons Poëtes, que la poéfie Tofcane reprit toute la pureté

qu'elle avoit du temps de *Pétrarque*, & la conserva jusqu'au siecle suivant. *Britonio*, natif de *Ficignano*, florissoit vers 1530, & se distingua parmi les Poëtes Lyriques: on jugera de son goût par cette piece.

« Une foule d'imaginations m'accable telle-» ment, qu'à force de rêver, je ne sais plus à » quoi je pense: tant d'idées se présentent à » la fois à mon esprit, qu'elles obscurcissent » mon jugement. Je brûle parmi les frimats, » & les glaces; au milieu des craintes, j'es-» pere: je sens en même temps redoubler mes » maux, & quand je songe à l'objet qui con-» sume mon cœur, je semble me glorifier de » mon martyre. Tantôt je me flatte d'avoir » recouvré ma liberté; tantôt je me défie de » ma foiblesse; la méfiance & l'espoir possé-» dent tour-à tour mon ame. Enfin, on me » voit successivement parler, me taire, chan-» ter, pleurer, rire, m'emporter contre moi-» même, m'appaiser, prendre ma défense & » me tuer: mort, je respire encore, & je re-» nais pour mourir ».

Il y a eu quelques ouvrages de *Britonio*, imprimés en 1519, & d'autres en 1550.

XXV. LUDOVICO MARTELLI,

(1533).

Louis Martelli, Gentilhomme Florentin, alla

dans sa jeunesse à la Cour du Prince de Salerne, où, par les agrémens de son esprit, il se fit universellement aimer. Il faisoit des vers avec une facilité surprenante. Nous avons de lui des Eglogues, des Stances, & une Tragédie intitulée *Tullia*. Il traduisoit en vers Toscans le IVe. Livre de l'Enéide, & il composoit des Géorgiques, lorsque la mort l'enleva, en 1527, ou, selon d'autres, en 1533, âgé de 28 ans. On disoit de sa *Tullia*, qu'il avoit choisi un sujet dont l'atrocité étoit peu capable de remplir le premier objet de la Tragédie, qui est de toucher & de tirer des larmes. Les morceaux qu'on a de lui, font regretter que sa carriere ait été si courte. Celui-ci fera connoître le ton de ses vers.

« Autrefois j'ai célébré dans mes vers le » brillant Rameau qui prit profondément » racine dans mon jeune cœur, & qui me fit » éprouver tant de délices, qu'aucune autre » beauté ne pouvoit me plaire. Graces soient » rendues à l'Amour qui, pour mon bonheur, » m'a conduit la premiere fois dans ce lieu » où jaillit une source d'eau vive qui arrose » un secret vallon. Là, les traces de mon » amour sont gravées sur l'écorce des arbres, » monumens de ce que j'ai été. Qu'il étoit char- » mant, ce Rameau, lorsqu'Amour me choisit » pour calmer, par mes chansons, les peines » des Amans! La Mort a moissonné cette » plante superbe, & il ne me reste plus qu'à

» faire naître, par des accens nouveaux, l'envie
» de mourir à tous les Amans malheureux ».

La premiere édition des Rimes de *Martelli* est de 1533, *in*-8°. mais celle Florence, de 1548, est la plus ample.

XXVI. *HIPPOLYTE DE MÉDICIS*, (1534).

Cet illustre Poëte réunit presque tous les tîtres de grandeur que la nature & la fortune partagent aux Hommes. Fils de *Julien de Médicis*, & neveu des souverains Pontifes *Léon* X & *Clément* VII, il fut Cardinal, & Vice-Chancelier de l'Eglise Romaine. Non seulement il cultiva lui-même les Lettres avec beaucoup de distinction, mais il fut leur protecteur déclaré. Malgré ses grands emplois, qu'il sçut remplir dans toute leur étendue, il traduisit, en vers Toscans, le second Livre de l'Enéide, & composa plusieurs Ouvrages lyriques en langue vulgaire. Il mourut en 1534, âgé de 24 ans; & dans un journal du Pape Paul III, il est dit qu'il fut empoisonné. Ton de sa Poésie.

« Les doux rayons de votre chevelure do-
» rée, les étincelles brillantes de vos beaux
» yeux, le calme que vos ris répandent dans
» les airs, ont allumé le feu qui me desseche.
» Ainsi, pour vous je vis & je meurs; je pleure,
» je m'enhardis, j'étouffe ma douleur dans mes

» larmes, ou je l'exhale par mes plaintes ; & » mon tourment, tout cruel qu'il est, devient » l'objet de mes plaisirs. Si vous étiez moins » belle, & si j'étois moins amoureux, si nous » n'étions pas, vous, si cruelle, & moi, si fra- » gile ; vous, si rebelle à l'amour, & moi, si fort » son esclave, je pourrois espérer de voir le jour » heureux où vôtre cœur endurci s'amolliroit, » en mettant le comble à mon bonheur ».

Les Rimes d'*Hippolyte de Medicis* se trouvent dans les recueils des plus illustres Ecrivains.

XXVII. *FRANCESCO-MARIA MOLZA*, (1540).

Le *Molza*, né à Modene, vécut quelque temps à la Cour du Cardinal *Hippolyte* ; mais après la mort de ce Prince, il s'attacha au Cardinal Alexandre Farnese. Il cultiva les Muses latines, & encore plus les graces Toscanes. Ses Poésies burlesques sont remplies de feu & de sel. *Grégoire Giraldi*, le *Cantile*, & *l'Arioste* ont fait son éloge. On lui a reproché son goût effréné pour les Femmes. Il mourut en 1544, agé de 52 ans. Essai de sa Poésie.

« Dame aimable, en qui le Créateur même » se proposa de trouver du plaisir à considé- » rer l'éclat divin dont il vous orna, lorsqu'il a

» formé les deux hémisphères avec le ma-
» gnifique appareil qui frappe nos yeux ; soleil
» de ma vie, il vous a ouvert une ample car-
» riere ; il vous a prodigué ses dons plus libé-
» ralement qu'à toutes les autres Belles. La
» splendeur de sa lumiere brille dans vos yeux:
» & j'ai l'avantage d'en être le plus fervent
» adorateur. Vrai phénix, & perle choisie
» par celui qui voulut créer un modele de
» beauté parfaite, dans le tems qu'il imprimoit
» le mouvement à l'Univers, vous surpas-
« sez autant toutes les beautés mortelles,
» que celui qui prend plaisir à contempler en
» vous son image, a déployé pour vous ses
» ailes divines ».

On trouve les Rimes de ce Poëte dans les recueils de Poésies Toscanes.

XXVIII. *CLAUDE TOLOMEI*,

(1540).

Tolomei naquit à Sienne, & devint Evêque de Corsola. Il cultiva la Philosophie, l'Eloquence, l'étude du Droit, la Poésie, & particulierement la Poésie Toscane. Il fonda plusieurs Académies à Rome, pour perfectionner cette langue, & dans ce nombre, il y en avoit une, où l'on composoit des vers Toscans à l'*instar* des vers Grecs & Latins, en observant le même nombre de pieds & de syllabes,

Mais cette nouveauté ne réussit point, & s'évanouit en peu de temps. Son Académie, dite *de la Vertu*, lui fit plus d'honneur, par le grand nombre de Gens de Lettres qui voulurent y être admis, & à qui la Poésie Toscane doit une grande partie de son lustre. Ce bon Evêque trouva un jour, sur les bords du Tibre, dans un endroit solitaire, un Enfant qu'on y avoit exposé; il le fit emporter, & l'éleva avec beaucoup de soin. Depuis, il célébroit tous les ans l'anniversaire de cette rencontre par un grand repas où étoient invités nombre de Sçavans, & chacun y lisoit un morceau de sa composition. La République de Sienne l'envoya en qualité d'Ambassadeur auprès de Henri II, Roi de France. Il mourut au retour de cette ambassade, en 1557, âgé de 63 ans. Toutes ses pieces roulent principalement sur l'amour Platonique. Il n'y en a point d'édition particuliere; elles sont insérées dans les recueils des Poëtes illustres. En voici un morceau.

« Quand la Fortune ennemie, opposée à » mon bonheur, me fit sentir ce qu'elle a de » plus dur, en nous dispersant en diverses » contrées, pour nous séparer l'un de l'autre, » ce fut avec la plus vive douleur, & à pas » lents, que je vous quittai; au lieu que vous » vous éloignâtes de moi d'un pas très-léger. » Mon ame, alors, abandonnant la froide écorce » de mon corps, & laissant ma vie en danger,

» n'héſita point à vous ſuivre : mais votre » image accourut à mon ſecours, & remit dans » mon ſein une ardeur nouvelle. Cette image, » au lieu de mon ame, m'accompagne par-» tout & me ſoutient ſeule. Que mon cœur ne » vous eſt il auſſi cher que votre perſonne me » plaît ! il n'en eſt pas indigne, puiſque l'aveu-» gle amour, qui en diſpoſe libéralement, » tandis qu'il eſt avare du vôtre, a ſçu vous » identifier le mien, & vous le rendre pro-» pre ».

XXX. *BENOIT VARCHI*,

(1540).

Cet Ecrivain naquit en 1503, dans le petit Château de Monte-Varchi ſitué dans le Dioceſe de Fiezole. Il a écrit l'hiſtoire de Florence, ou les dernieres révolutions de cette République, & l'établiſſement de la Principauté dans la maiſon de Médicis. *Varchi* compoſa, ſur le modele de *Pétrarque*, trois Volumes de Poéſies tant ſpirituelles que paſtorales, & d'autres genres qui ont mérité les éloges de *Bianchini*, de *Muratori* & d'autres Sçavans. Il mourut à Florence univerſellement regretté, le 16 Novembre 1566, & le grand Duc Côme I, lui fit faire de magnifiques obſéques dans l'Egliſe de Sainte Marie des-Anges. *Léonard Salviati* prononça ſon éloge funebre. Eſſai de ſa Poéſie.

« La noire mélancolie & un froid de glace
» s'étoient emparés depuis long-temps de mon
» cœur, enforte que je n'aurois jamais foup-
» çonné que l'amour dût réchauffer encore une
» fois mes flancs refroidis. Mais en regardant
» l'éclat de vos beaux yeux, je changeai de
» couleur & de réfolution. Je me trouvai fu-
» bitement embrafé & dans vos chaînes.
» Quelle trifteffe affez profonde, ou quelle
» glace affez épaiffe pourrait réfifter au doux
» feu de vos regards ? J'ai vu l'amour, je l'ai
» vu fortir de vos prunelles, & entrer dans
» ce cœur qui n'eft plus à moi, & dont je vous
» reconnois pour fouveraine ».

Les Rimes de cet Auteur fe trouvent encore dans les recueils des Poéfies Tofcanes. Il y a deux Editions de fon Hiftoire de Florence, la premiere faite à Cologne, en 1721, *in-folio*, & la feconde à Leyde, en 1723, *in-folio*. La premiere eft la meilleure.

XXX. *LUIGI ALAMANNI*, (1540).

Alamanni, né à Florence, en 1495, en ayant été exilé, vint à Paris & fut protégé des Rois François I, & Henri II. Il cultiva tous les genres de Poéfies. A l'imitation d'Homere, il compofa un Poëme Epique, qu'il nomma *l'Avarchide*; & à l'imitation de *Sophocle*, il fit une

Tragédie intitulée *Antigonus*. Ses Satyres & ses Eglogues burlesques sont très-estimées ; mais ses Vers lyriques, ses Sonnets, ses Elégies, ses Pastorales & ses Hymnes lui ont mérité les plus grands éloges. Il a aussi laissé un Roman, *in*-8°. intitulé, *Girone il cortese* (Giron le courtois) ; un Poëme sur l'agriculture, en Vers libres, & une Comédie intitulée *Flora*, qui fut imprimée à Florence, en 1556, *in*-8°. On a encore des Epigrammes de sa façon, où il y a beaucoup d'esprit & de feu. Pendant son séjour à la Cour de France, deux femmes d'une naissance illustre le choisirent pour décider une question galante. Il s'agissoit de sçavoir *si l'amour naît de la vue ou de la parole*. Sa décision fut qu'il naissoit de la vue, mais qu'il se nourrissoit de la parole. Il mourut à Amboise, le 18 Avril 1556. Son fils *Baptiste Alamanni*, fut Evêque de Bazas. Ton de sa Poésie.

« De tous les maux que j'endure depuis si » long-temps, le moins supportable est de ne » sçavoir à qui m'en prendre, ni de qui me » plaindre. Je ne puis en accuser la beauté » que j'aime ; je sçais que je ne mérite pas » sa tendresse. Je ne sçaurois non plus en accu- » ser l'Amour, parce que c'est à lui seul que » je dois la connoissance de cet objet adora- » ble. J'essaie enfin de faire tomber toute la » faute sur mes yeux ; mais ils ne m'ont pas » trompé ; ils n'ont fait que me montrer, » tous les charmes & tous les appas réunis en

» elle. Ainsi, je gémis & je déplore mon sort
» malheureux, sans pouvoir blâmer la cause
» des peines que je souffre ».

Les vers Toscans d'*Alamanni* sont recueillis dans les bonnes collections de pieces.

XXXI. *BERNARDO TASSO*,

(1544).

Le Tasse, pere du célébre Poëte épique *Torquato Tasso*, était d'une bonne famille de Bergame. Il s'attacha à *Ferrante Sanseverino*, Prince de Salerne, auprès duquel il remplit l'emploi de Secrétaire. La disgrace de ce Prince le dépouilla de tous les biens de la fortune, & ne lui laissa que ceux de la nature. Mais il supporta ce revers avec une fermeté stoïque, & se livra aux Muses. Il cultiva la Poésie Toscane avec une pureté digne de son siécle d'or, & il excella sur-tout dans l'invention. Il mourut à la Cour de *Guillaume Gonzague*, Duc de Mantoue, dans un âge très-avancé, vers l'an 1564.

L'*Amadis* du *Tasse*, le pere, est presque tiré du Roman Espagnol de ce nom, & il a été critiqué par l'Académie de la Crusca. La mort l'empêcha de finir un autre Poëme intitulé, *il Floridante*, qu'il composa dans sa vieillesse: son fils l'a pourtant fait imprimer à Bologne, en 1587, & il fut réimprimé à Mantoue en

1588, *in*-12. Tout Lecteur à qui le chantre d'Armide n'est point étranger, doit être curieux de connoître la Poésie de son Pere, dont voici un échantillon.

« Puisque le Ciel m'a refusé la possession » de la beauté qui est le moins parfait de » ses dons, & qui perd son éclat dans la courte » durée d'un jour, pour l'accorder à de plus » heureux que moi, ne m'ôtez point la plus » noble & la meilleure partie de notre être, » l'ame, dont je parle toujours, parce que mes » yeux vous ont asservi la mienne. J'ai aimé » cette beauté fragile & caduque, comme l'image » de l'éternelle & véritable beauté qui est ve- » nue pure du Ciel. Que celle-ci soit mon par- » tage, & que d'autres en possédent l'ombre ou » le voile. Ce qui est mortel, n'est pas digne » de mon amour, & de l'intégrité de ma » foi ».

Les Rimes du *Tasse*, le pere, sont mêlées dans les recueils des Poésies Toscanes.

Le tems & les circonstances n'ont pas permis de pousser plus loin ces Recherches ; tous les morceaux que l'on a rapportés, d'après *Crescimbeni*, ne sont que de la galanterie Toscane dont on n'a pu éviter la monotonie. L'objet du Bibliographe n'étant que de faire connoître, par un court extrait, le génie particulier de chaque Poëte dont il parle ; on a cru devoir ne rien changer à son plan. On s'apperce-

vra bien que la traduction n'en a donné que le trait. L'harmonie, qui fait la principale beauté de la Poéſie Toſcane, eſt intraduiſible, ſur-tout en proſe; & les graces du coloris échappent également, même aux meilleurs Interprêtes.

FIN.

TABLE.

FABLE

Fin de la Table.

Mot du LOGOGRIPHE *de la page 96.*

SOT. On y trouve :

Ost. Vieux mot Français, qui signifie armée ; & d'où l'on fait dériver *ôtage.*

O ! Exclamation ; *ô !* Interjection.

So. En Italien, veut dire, *je sçais.*

Sto. Latin, *je suis debout.*

To. Article Grec.

Tos. Celtique. On croit que c'est *Jupiter.*

Tso. Bulgare. On dit que c'est une mesure liquide.

Os. Latin. *Bouche*, où se trouve la langue, qu'on appelle quelquefois le mets d'Esope.

St. Son qui imite certain appel.

Os. Les os du corps humain.

Fautes les plus essentielles à corriger.

Page 59, *vers* 5e. *effacez l'accent sur* l'a, *le mot* lui *venant du verbe* luire.

144, *lig.* 23, que son art; *lis.* par son art.

166, *lig.* 15, Auteurs; *lis.* Acteurs.

177, *lig.* 17, *Cuyea*; lis. *Cueva*, & ôtez la virgule.

192, *lig.* 18, traduction; *lis.* tradition.

210, *lig.* 29, nevier; *lis.* envier.

224, *lig.* 6, effacez les deux points après *novamente*

Ibid. *lig.* 27, en 146; *lis.* en 1469.

227, *lig.* 6, *Lanto*, lis. *Santo*.

